



JOSEPH DANIGO

Églises et chapelles du Pays de Muzillac

2^{ème} partie

MORBIHAN

Cahiers de l'UMIVEM

Printemps 1998 - n° 60-61

ISSN 0998 402 X

Ont contribué à la publication de cet ouvrage :

L'Association pour la Sauvegarde
des Objets d'Art Religieux du Morbihan (A.S.O.A.R.M.)
L'Union pour la Mise en Valeur Esthétique du Morbihan
«Patrimoine et Paysages» (U.M.I.V.E.M.)

Qu'est-ce que l'UMIVEM «Patrimoine et Paysages» ?

L'union pour la mise en valeur du patrimoine et des paysages a été fondée en 1969 et regroupe une cinquantaine d'associations qui s'intéressent d'une façon ou d'une autre à la protection du patrimoine naturel, artistique, historique du département.

Ses animateurs ne défendent pas le passé pour le passé mais souhaitent que le sens du présent et respect du passé ne sont pas incompatibles. D'accord avec les autorités ministérielles préoccupées particulièrement par l'environnement, ils estiment que les hommes d'aujourd'hui ont besoin de beauté et ils désirent à la fois préserver et mettre en valeur ce qui répond à ce besoin.

Du même auteur :

Églises et chapelles du Pays de Baud, 1974, épuisé.
Églises et chapelles du Canton de Cléguérec, Vannes, 1980, épuisé.
Églises et chapelles du Pays de Lanvaux, Vannes, 1983.
Églises et chapelles du Doyenné de Port-Louis et Groix, 1984.
Églises et chapelles du Doyenné de Belz, 1986.
Églises et chapelles du Pays de Vannes - I - Vannes-ouest, 1988.
Églises et chapelles du Pays de Vannes - II - Vannes-est, 1989.
Églises et chapelles du Pays de Locminé, 1991.
Églises et chapelles au Royaume de Bignan, 1993.
Églises et chapelles du Pays de Guémené - 1^{re} partie, 1994.
Églises et chapelles du Pays de Guémené - 2^{me} partie, 1996.
Églises et chapelles du Canton de Muzillac - 1^{re} partie, 1997.

U.M.I.V.E.M. «Patrimoine et Paysage»

Bordlann - B.P. 125 - 56601 LANESTER CEDEX
Tél. 02.97.76.16.22 - Télécopie 02.97.81.12.64
CCP Nantes 3.678.40 K Nantes

Cotisation 1997 : Étudiant : 50 F, Membre actif : 120 F + 50 F
pour recevoir le bulletin,
Membre bienfaiteur : 250 F (reçoit le bulletin)

Possibilité aussi de s'abonner à la lettre trimestrielle «*Petites Nouvelles du Patrimoine et des Paysages en Morbihan*» au prix de 100 F par an.

Couverture : *Chapelle de Brouel, façade occidentale.*

**Églises et chapelles
du Pays de Muzillac**

Seconde partie

Joseph DANIGO

*Églises et Chapelles
du Pays
de Muzillac*

Photographies Jean Le Corguillé

Seconde partie

Lauzach

Ambon

Damgan-Pénerf

Péaule

Marzan

Arzal

AVANT-PROPOS

D'aucuns se sont étonnés de nous voir annexer au «Pays de Muzillac» plusieurs communes limitrophes : Lauzach, Péaule, Marzan. Nous avons pensé qu'une réelle unité géographique existait dans ce secteur du Morbihan situé, d'une part, entre le Golfe du Morbihan et l'estuaire de la Vilaine, d'autre part, entre le prolongement des hauteurs de Lanvaux et la mer qui, à la faveur des étiers, pénètre profondément dans les terres.

L'histoire a rapproché entre elles toutes ces communes, marquées par la colonisation romaine et gagnées au christianisme, avant même l'arrivée des Bretons. Sous l'Ancien Régime, elles relevaient du doyenné de Péaule. Leurs églises et chapelles ont cette particularité d'être, même extérieurement, revêtues et blanchies. Certaines d'entre elles gardent les traces d'un ancien plan roman.

Le grand axe routier du sud de la Bretagne, constitué d'abord par une voie romaine, puis par la RN 165 et maintenant par une route à quatre voies, véritable épine dorsale de cette région, regroupe autour de lui toutes les communes qui ont fait l'objet de notre étude.

Il nous est apparu qu'on pouvait les présenter dans un seul ensemble.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALES

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU MORBIHAN (A.D.M.)

- G1118 - Cillart - Pouillé manuscrit.
- Ec - Registres de catholicité des paroisses.
- XIV 48 - Halgout (H. du) - Notes archéologiques sur les églises et chapelles du Morbihan.

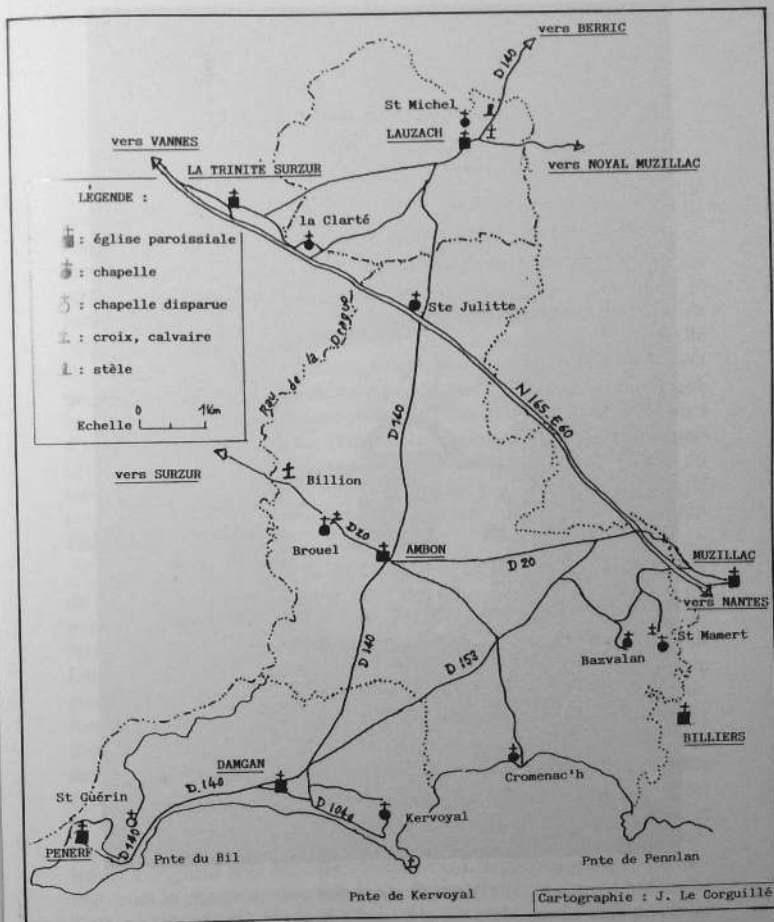
ARCHIVES PAROISSIALES

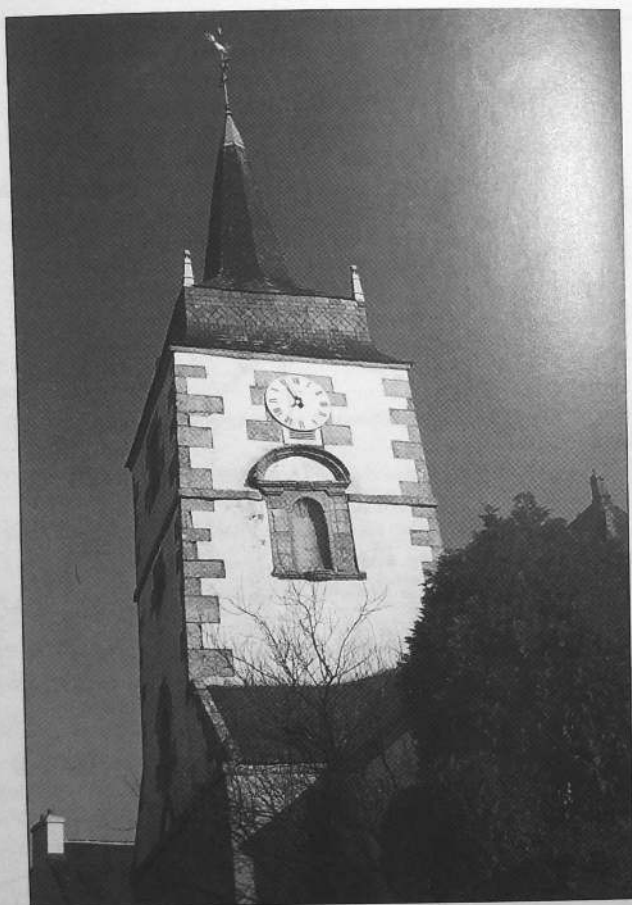
- OGÉE - MARTEVILLE. - Dictionnaire historique et géographique de Bretagne. 1843, 2 vol.
- CAYOT - DELANDRE - Le Morbihan. Son histoire et ses monuments. Vannes, 1847.
- ROSENZWEIG (L.) - Répertoire archéologique du Morbihan. P, 1863.
- LUCO (Abbé) - Pouillé historique de l'ancien diocèse de Vannes. Vannes 1884.
- LE MENÉ (chan.) - Histoire... des paroisses du diocèse de Vannes. 2 vol. Vannes 1888-89.
- ROSENZWEIG (L.) - Cartulaire général du Morbihan - Vannes 1895.
- DUHEM - Les églises de France - Morbihan. P, 1932.

DICIONNAIRE DES ÉGLISES DE FRANCE - Bretagne. P, 1968

- DANET (G.) - Eglise, chapelles, fontaines et calvaires du Morbihan (Répertoire) - 1986.
- VALLERIE (E.) - Communes et paroisses d'Armorique. Beltan. 1986.
- VALLERIE (E.) - Traité de toponymie historique de la Bretagne. An Here. 1995. 3 vol.
- LE BOUEDEC (sous la direction de G.) - Le Morbihan de la Préhistoire à nos jours. St-Jean-d'Angely, 1994.

La cuvette d'Ambon





Lauzach - Le clocher.

LAUZACH

Située à l'extrémité sud-ouest du canton de Questembert, la petite commune de Lauzach (1076 ha) occupe une position centrale : elle touche aux cantons de Muzillac, de Vannes-est et d'Elven. On a prétendu expliquer son nom en l'interprétant par "*Locus Jacobi*", le lieu consacré à saint Jacques. Saint Jacques le Majeur était, en effet, le patron de la paroisse. Le recteur Peutrec, mort en 1708, signe recteur de Saint-Jacques mais déjà on y honorait aussi sainte Christine : le Pouillé de Cillart les donne tous les deux comme titulaires de l'église. Ce n'est qu'en 1809 que sainte Christine a été reconnue officiellement tandis que la statue de saint Jacques était reléguée dans la chapelle Saint-Michel d'où elle a disparu. Jusqu'au XVIII^e siècle le nom de la paroisse s'écrivait LAUZA, sans le CH final indûment ajouté. De même la première partie du mot, au moins depuis 1330, retient la graphie LAU- qu'il est difficile de ramener à LOC, de sorte que le nom n'a encore reçu aucune explication satisfaisante.

La paroisse faisait partie du doyenné de Péaule et relevait du comté de Rochefort. Le 28 décembre 1787, les fabriques rendaient encore un aveu à messire Marie-Paul Hay, chevalier, seigneur marquis de Nétumières et comte de Rochefort "pour l'église et le cimetière dudit Lauzach contenant environ 30 cordes ainsi que du presbytère et de son pourpris. Ils déclarent en outre le reconnaître pour seigneur supérieur, fondateur et universel de la dite église et qu'il a droit d'avoir dans icelle litres et cordons avec écussons de ses armes, également que de faire mettre ses armes dans les vitraux au-dessus du grand autel de ladite église et d'avoir bancs à queue placés au côté droit du chancel du côté de l'évangile, avec droits d'enfeu dans le chœur et chancel d'icelle et tous honneurs, droits honorifiques, prééminenciers, prérogatives appartenant à seigneur haut justicier, fondateur et seul prééminencier." Le recteur avait la charge de dire une messe à perpétuité, le jour de la Sainte-Catherine de chaque année. Il dîmait à la 33^e gerbe sur la majeure partie

de la paroisse et, à la 11^e sur quelques pièces de terre. Ses revenus étaient évalués à 500 livres en 1757. La paroisse comprenait les frairies de Saint-Michel et de Notre-Dame de la Clarté dotées chacune de sa chapelle propre.

En 1790, la commune de Lauzach fit partie du canton de Muzillac mais, en 1801, elle fut rattachée à celui de Questembert et ce fait même au doyenné.

Au début du XX^e siècle la paroisse demeurait encore bretonne mais la situation était en train d'évoluer. Lors de la mission de 1900, chaque jour, quatre instructions étaient données en breton, dans l'église paroissiale, et deux en français, dans la petite chapelle Saint-Michel. En 1910, le recteur Rivalain écrivait : "Bien que le breton soit de beaucoup la langue dominante et la mieux comprise, le plus grand nombre des enfants apprend le catéchisme et leur prière en français alors même que leurs parents ne savent que le breton. Je ne sais d'où vient cet engouement pour le français et cette espèce de mépris pour le breton." Appelé à prêcher la retraite de première communion en 1922, l'abbé Bessy, curé-doyen de Malestroit, utilisait dans ses instructions alternativement le breton et le français.

Les transformations de l'église

La modeste église de Lauzach ne remonte pas au-delà du XVII^e siècle. Encore a-t-elle connu depuis modifications et agrandissements. Au lendemain de la Révolution, le chœur gardait des traces d'un incendie. Une lutte meurtrière s'était déroulée dans le cimetière qui l'entourait, ce qui nécessita sa réconciliation, le 1^{er} novembre 1800. Les paroissiens s'employèrent aussitôt à faire les réparations les plus urgentes.

Mais dès 1808, le maire signalait que le bas de la nef et son pignon menaçaient ruine. En 1816, la situation s'était encore aggravée et maintenant il envisageait non seulement de restaurer le portail mais "d'ériger une petite tour sur ce portail pour y mettre les cloches". Jusque là, l'église était surmontée "d'une espèce de petit clocher en ardoise" qui n'était pas du tout solide. Le préfet donna son accord et c'est de cette époque que date la tour actuelle.

En 1878, il était question d'agrandir l'église devenue insuffisante pour la population. Cette fois, le préfet refusa le projet qui ne refit surface qu'en 1901. Pour le réaliser, le conseil de fabrique s'adressa à



Lauzach - Façade méridionale de l'église

l'abbé Le Trouher, professeur à Sainte-Anne-d'Auray, qui se piquait de connaissances en architecture. Jusque là, l'église n'avait qu'une seule aile au midi. Il choisit d'en bâtir une autre, parfaitement symétrique au nord, ce qui entraîna le report de la sacristie à l'aisselle de ce nouveau bras et du chœur. Il semble que la chapelle des fonts, au midi et l'autel qui la relie au transept aient fait partie de cette même campagne de travaux dont le devis se montait à 3.000 francs. La fabrique ne disposait que de 1.000 francs mais comptait sur la générosité des paroissiens. L'évêque approuva ces transformations et les travaux confiés à une entreprise de Berric, commencèrent le 11 juillet 1901. Bien qu'on se plaignît de leur lenteur, la partie neuve fut inaugurée et bénite, le dimanche de Pâques, 30 mars 1902.

A son arrivée à Lauzach, en 1924, le recteur Guégan se déclare fâcheusement impressionné par l'état intérieur de l'église. Il obtint du maire de la blanchir et de repeindre la voûte qui était "de couleur verte", et le retable "d'une bigarrure indéfinissable". Seule la chapelle de Notre-Dame de la Clarté avait trouvé grâce à ses yeux, encore l'autel était-il "revêtu d'un enduit tout gris" et surmonté de "l'affreuse peinture

verte". Son successeur, en 1932, se félicitait d'avoir trouvé une église propre et nette.

En 1957, on parlait à nouveau d'agrandir l'église. L'architecte Caubert proposa de supprimer le porche, de percer les murs de l'église par une double arcade et d'en construire un nouveau, en élevant qui relierait la chapelle du midi au baptistère. Mais ce plan n'a pas été mis à exécution.

Quand on réaménagea le chœur, en 1968, pour le mettre en harmonie avec les exigences de la nouvelle liturgie, la voûte fut restaurée et les murs blanchis. Depuis, la maçonnerie intérieure a été décorée pour faire apparaître les moellons et les rejointoyer.

L'extérieur

Du côté du midi, l'église se trouve surélevée par rapport à la chaussée et un mur contient le terre-plein de l'ancien cimetière, maintenant planté d'arbustes. On y accède par un large escalier de sept marches, encadré au départ de deux piles carrées à corniche saillante, dôme et



Lauzach - L'accès au porche

croix de pierre. Depuis la construction de l'aile du nord, l'église a pris la forme régulière d'une croix latine.

A la façade occidentale, la tour carrée fait corps avec la nef, en pierre apparentes dans sa partie inférieure, blanchie à la chaux sur le reste de sa surface, sauf aux angles et sur le pourtour des baies. Au bas, le portail en arc segmentaire présente une clef sculptée, semble-t-il, d'un écu. Un premier bandeau, auquel s'appuie un minuscule fronton rectangulaire, délimite cet étage et un second divise la partie haute. A l'ouest se superposent trois petites baies tandis qu'au midi une niche vide couronnée d'un fronton curviligne s'inscrit sous le cadran de l'horloge.

La tour porte une flèche de charpente et d'ardoise, carrée à la base, avant de s'amortir en une flèche polygonale avec, à son sommet, la croix et le coq.

Au nord, un contrefort assez grossier terminé en biseau sépare deux baies : une petite fenêtre en arc segmentaire et une autre plus grande, en plein cintre, ébrasée vers l'extérieur. L'aile se termine par un pignon à trois pans, celui du milieu, aveugle, les deux autres percés de fenêtres cintrées. La sacristie occupe tout l'angle entre cette chapelle et le chœur. Elle porte la date de 1906. Le chevet plat ne comporte qu'un simple oculus.

Le chœur s'éclaire d'une fenêtre au midi et l'aile méridionale présente un aspect identique à celle du nord puisqu'elle lui a servi de modèle. A l'extrémité de la nef, la chapelle baptismale, plus petite, est construite sur le même plan, à cette différence près que son unique fenêtre est établie dans le pan du milieu. Entre les deux, le porche en appentis s'ouvre par une arcade au cintre surbaissé et communique avec l'église par une porte également cintrée.

L'intérieur et son mobilier

Le sol est dallé, la voûte, lambrissée en plein cintre. Un cordon de billettes orne la sablière. Deux grandes arcades en plein cintre mettent en communication les chapelles latérales avec la nef. Dépouillée de ses anciens retables et même des tableaux de la Crucifixion et du Sacré-Cœur qui ne dataient que de 1924, l'église avec ses murs uniformément rejointoyés apparaît un peu nue.

Dans le chœur une ancienne table de granit sert de reposoir au tabernacle, soutenue par une demi-colonne volumineuse qui intrigue. La



Lauzach - Église. Fragment d'un ancien vitrail armorié

porte dorée du tabernacle s'orne du triangle trinitaire dans une gloire et d'arabesques chantournées. Au-dessus, l'oculus regroupe des éléments d'anciens vitraux. On y voit une sainte femme, peut-être sainte Anne et un écu "d'argent à trois fasces de sable" qui, selon Monsieur Trichard, est de Bazvalan, et d'autre part un angelot qui présente un écu ovale "parti au 1 d'argent à trois fasces de sable (comme le précédent), au 2 de gueules à trois besants d'or et au chef cousu d'hermines", ce dernier de Malestroit, famille apparentée à celle de Bretagne. Jehan de Malestroit, évêque de Saint-Brieuc et de Nantes, avait fait donation, par acte du 8 août 1429, à sa nièce Marie de Malestroit, mariée à Jehan de Bazvalan, des seigneuries, rentes et généralement de tout ce qu'il possédait en la paroisse d'Ambon. La présence de ces armes tendrait à prouver un lien entre Lauzach et Ambon, en tout cas, qu'au XV^e siècle les de Bazvalan jouissaient de prééminences dans l'église de Lauzach.

Avancé dans le chœur, l'autel de la célébration est fait d'une table de bois rectangulaire posée sur deux supports. Des stalles ont été conservées le long des murs latéraux et, au nord, une porte communique avec la sacristie. Sur des socles de plâtre se tiennent les statues en bois de



Statue de sainte Christine



Statue de saint Jean-Baptiste

sainte Christine et de saint Jean-Baptiste. La patronne de l'église, en robe blanche, la tête un peu penchée à gauche, tient dans sa main droite une palme et de l'autre soulève son manteau rouge à bordure dorée. Saint Jean Baptiste n'est reconnaissable qu'à l'agneau accroupi à ses pieds. Il a perdu un attribut qu'il tenait à main gauche et il est vêtu d'une courte tunique blanche et d'un ample manteau rouge. Son visage se perd dans le cadre des boucles de sa chevelure et de sa barbe. Un vitrail de saint François d'Assise, placé par Laumonier, en 1896, garnit la fenêtre du midi.

La chapelle du nord, au sol cimenté, a gardé sa voûte de plâtre. Au pan central s'adosse un autel de bois en forme de tronc de pyramide renversé peint en faux marbre avec une bordure bleue. La porte du taber-



Vitrail de la Vierge. Laumonnier (1896).

nacle figure un calice surmonté d'une hostie et sa plateforme supporte une statue de la Vierge. Une Vierge à l'Enfant reste debout sur le socle de l'autel et la statue de sainte Thérèse est placée sur un socle. Dans les fenêtres, les vitraux de Laumonnier (1896) représentent une Vierge à l'Enfant et Saint Jean-Baptiste de la Salle, ce dernier offert par le frère Dauber, originaire de Lauzach.

Au midi, les vitraux du Sacré-Cœur et de saint Antoine de Padoue sont plus récents, placés par Rault de Rennes. A la place de l'autel, on a fixé au mur un grand Christ qui doit provenir de l'ancienne croix de mission. Se font face, les statues de saint Cornély et de saint François d'Assise. La chapelle abrite en outre un confessionnal rustique daté de 1812.

Dans la nef, il n'y a guère à signaler que le vitrail de sainte Christine par Rault. A droite de la porte du midi, un bénitier de granit rectangulaire s'encastre dans le mur. La chapelle baptismale semble délaissée avec sa fontaine ovale en marbre noir sur laquelle veille encore la sainte Anne du vitrail. Une large baie en arc segmentaire ouvre sur le bas de la tour ; surmontée d'une fenêtre en plein cintre avec une croix bleue dans le vitrail.

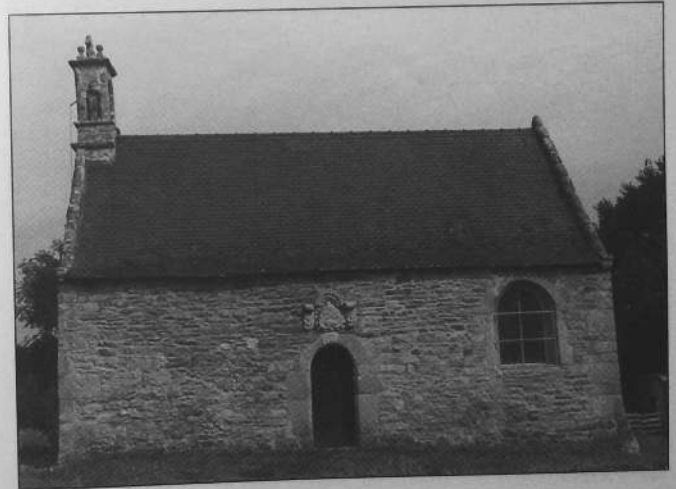
L'église se présente désormais nette et bien dégagée. Elle possédait deux cloches fondues en 1868 mais l'une d'elles, qui s'était fêlée, a dû être remplacée en 1961.

Chapelle Saint-Michel

De la chapelle Saint-Michel, située au nord du bourg, non loin de l'église paroissiale, on ne connaît à peu près rien sinon ses derniers malheurs et les soins qu'ils ont nécessités pour lui redonner sa dignité.

Au-dessus de la porte méridionale se trouve inscrite la date de 1763 (ou 67) mais quelques années auparavant, en 1757, on avait béni une cloche qui lui était destinée. Ce pourraient être là des dates proches de sa construction ou plutôt d'une reconstruction.

En 1888, il fallut relever le pignon de l'ouest et la longère nord ; en 1915, la chapelle devenait de nouveau dangereuse, à tel point qu'on ne s'y rendait plus en procession, le premier dimanche du mois, comme c'était la coutume. Le recteur Nio désirait la restaurer pour appeler la protection de l'archange sur les soldats mobilisés. La guerre l'en empêcha. En 1940, la paroisse se retourna à nouveau vers saint Michel, bien que la solidité de la chapelle laissât beaucoup à désirer : la charpente s'affaissait et les murs s'écartaient dangereusement.



Chapelle Saint-Michel

“Breiz Santel” vint à son secours en 1980 et, avec le concours des artisans de la paroisse, descendit la toiture vétuste, redressa au moyen de tirants les murs longs, cimenta leur sommet et posa une couverture neuve. Une photographie publiée par la revue commentait : “*Gallien, 1980, Breiz Santel é labourat ar chapel sant Mikel é borh Lezard. Ur baré a ré youank en des kroget de fondein en doenn goh*” - Juin 1980. Breiz Santel au travail sur la chapelle Saint-Michel au bourg de Lezardach. Un groupe de jeunes a entrepris de démolir la vieille toiture - les derniers échos de la langue bretonne dans cette paroisse qui se trouve à la limite des deux parlars. En l'espace d'un an se dressa le nouveau bâtiment et les travaux continuèrent pour une complète restauration.

La chapelle est toute simple, de forme rectangulaire, construite en moellons apparents. Un petit clocheton en appareil la domine à l'ouest, ceint de trois corniches, traversé par une arcade cintrée qui abrite la cloche et couronné d'une courte flèche, entre quatre pinacles à boule, avec au sommet une petite croix.



Chapelle Saint-Michel. Sculpture au-dessus de la porte.



Chapelle Saint-Michel. L'intérieur.

Les murs ne sont percés que de trois ouvertures : à l'ouest, un portail en arc segmentaire à clef saillante ; au sud, une fenêtre sur le chœur un peu déformée et une porte en plein cintre. Celle-ci est dominée par une curieuse sculpture faite de plusieurs éléments : au centre, un cœur renversé à deux volutes affrontées, des motifs contournés sur le champ, une série de boutons à la base ; de part et d'autre, deux tiges végétales avec un enroulement au sommet, au-dessus, une sorte de fronton souligné de denticules. Curieux travail artisanal d'un effet très décoratif.

L'intérieur est nu mais d'une propreté impeccable : les murs sont revêtus et blanchis sous la charpente et la toiture apparentes. Dans le chœur légèrement surélevé, une petite table rectangulaire en granit sert d'autel, montée sur une sorte de balustrade. Au chevet est fixée une croix simple entre deux niches creusées dans la paroi où s'abritent les statues de sainte Thérèse et de sainte Jeanne d'Arc. Debout sur un guéridon, un rustique saint Michel en bois terrasse un dragon aux crocs acérés. C'est simple, c'est net, c'est pieux.

Les travaux donnèrent l'occasion de découvrir et de remettre en valeur une petite croix de pierre. Elle s'élève sur un socle bas dont la bordure est soulignée de modillons. Le fût de section carrée porte une traverse avec des boules engagées aux extrémités et, au milieu, une couronne. Au dos se détache un cœur.

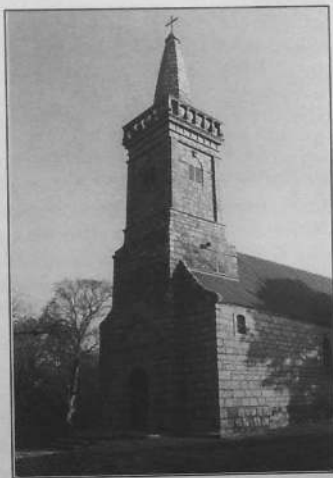
Il est heureux qu'on soit venu à temps sauver cette chapelle si menacée.

Chapelle Notre-Dame de la Clarté

La chapelle de Notre-Dame de la Clarté domine la route de Cannes à la Roche-Bernard, de sorte que sa tour s'aperçoit, que l'on marche dans un sens ou dans l'autre. Les grands arbres qui l'entourent ne la masquent pas et elle dispose d'un placître assez étendu depuis l'acquisition, en 1826, d'un terrain du côté de l'est.

Le pèlerinage

Le plus ancien témoignage de son existence remonte à 1573 dans un acte où Jean Papin et sa femme Jeanne de Brignac cédaient à Jean de Cambout le village de Cantanouers (?) en Lauzach et le droit de lever certaines taxes sur les taverniers, boulangers, merciers "le jour de l'assemblée et fête de Notre-Dame-de-Clarté de septembre". La chapelle existait ; le pardon se célébrait en septembre ; il attirait du monde puisque les commerçants venaient y dresser leur étal. En 1670, le voyageur Jouvin de Rochefort note dans son Journal : "Nous irons à la Clarté, qui est une chapelle où il y a une foire célèbre au mois d'octobre".



Chapelle Notre-Dame de la Clarté.
La Tour.

Au début de ce siècle, le pèlerinage n'avait pas faibli : il durait une semaine, depuis le dimanche avant jusqu'au dimanche après le 8 septembre, jour de la fête de la Nativité de la Vierge. Les paroisses voisines venaient en processions, croix levées et bannières déployées, chantant cantiques et litanies. De Camgan et d'Ambon, on se rendait d'abord à la chapelle Sainte-Julitte où la procession se formait. De là elle se dirigeait vers la fontaine de la Clarté dont elle faisait le tour, puis gagnait la chapelle pour y entendre la messe. Parfois les pèlerins d'Ambon rencontraient ceux de Theix et de Noyalais mais plus souvent chaque paroisse avait son jour attiré. Cette coutume a été peu à peu délaissée et depuis 1924, Ambon ne vient plus en corps à la Clarté. Cependant les fidèles continuaient d'affluer.



Statue de la Notre-Dame de la Clarté

Cette assemblée attirait les mendiants qui séjournèrent aux environs de la chapelle durant une huitaine de jours "terrorisant, affirme un recteur, les fermiers qui refusaient de se plier à leurs exigences". Un autre les accusait de se précipiter vers les auberges pour y dépenser les aumônes qu'ils avaient recueillies et ils en sortaient ivres "blasphémant le saint nom de Dieu et insultant le clergé".

Pendant les fêtes, le placître se couvrait de boutiques et les marchands étrangers payaient un droit de place pour y établir leurs tréteaux. Versées dans la caisse des percepteurs, ces sommes revenaient à la commune qui n'était pas propriétaire des lieux. Les recteurs ne cessèrent de protester jusqu'à ce que la recette fut remise intégralement aux trésoriers de la chapelle.

Puis vinrent les grandes baraques des forains avec leurs bruyantes attractions qui troublaient le bon déroulement des cérémonies, à tel

point qu'en 1938, le recteur jugea bon de supprimer le pardon. Désormais il a retrouvé son calme.

Depuis 1956, un autre pardon est apparu, le 15 août. C'était l'époque où se développait la circulation routière. Victime d'un accident, le recteur eut l'idée d'inviter les automobilistes à venir se mettre sous la protection de la Vierge. Les conducteurs de tracteurs se joignirent à eux et depuis le pardon continue.

L'architecture extérieure

La chapelle témoigne elle-même de ses lointaines origines. Le chevet a tout l'aspect d'une construction du XV^e siècle. Les rampants du pignon sont lisses. La grande fenêtre a été aveuglée mais elle laisse encore voir sa garniture de lancettes et de mouchettes trilobées. En outre, à la porte du midi ramenée au plein cintre ou à peu près, on a conservé un épais larmier aux extrémités retroussées. Pour le reste, avec son appareil assez régulier et ses fenêtres en plein cintre, la chapelle accuse plutôt le XVIII^e siècle.



Chapelle Notre-Dame de la Clarté. Le chevet.

La tour carrée, en légère saillie sur la façade occidentale, laisse deviner deux campagnes différentes. La partie inférieure, jusqu'à hauteur du faîtage du toit comporte un portail en plein cintre bordé de deux pilastres qui soutiennent un entablement et un fronton triangulaire. Une fenêtre le surmonte également en plein cintre. Sur le tympan du triangle est gravée la date de 1772 (?) qui convient bien à toute cette partie. Le second étage, un peu en retrait paraît plus récent. Des pilastres plats rencastrés les angles et portent l'entablement couronné d'une belle balustrade. Comme il contient la chambre des cloches, il est percé, sur chaque face d'une baie cintrée à clef saillante munie d'abat-son. De petites arcades à boule encadrent la flèche de pierre polygonale au sommet de laquelle est plantée une croix métallique.

Au nord, un enduit revêt les murs de la sacristie perpendiculaire au chœur. Un curieux fronton domine la porte rectangulaire de l'est. Il s'appuie sur une base ornée de denticules et deux volutes aux enroulements contrariés encadrent le tympan percé d'un oculus au milieu d'une sorte de collerette végétale. Sur un soubassement sculpté de denticules s'élève une petite croix de pierre. Difficile d'assigner un âge à cette curieuse et charmante composition, qui accuse une certaine parenté avec celle de la porte de Saint-Michel.

L'intérieur de la chapelle

L'intérieur de la chapelle a été restauré en 1976 : le sol dallé, les murs revêtus ; la charpente et le lambris de la voûte en berceau apparaissent comme neufs. Dans la tour, au-dessus de l'arcade du porche est ménagée une petite tribune éclairée par la fenêtre haute. Une porte en anse surbaissée y donne accès.

A l'autre extrémité du vaisseau, la balustrade en bois épouse l'arrondi du chœur surélevé d'un degré. La principale richesse de la chapelle consiste dans son autel de pierre blanche surmonté d'un grand retable classique en bois.

L'autel adopte la forme du tombeau galbé à la mode depuis le XVIII^e siècle. Peint en faux marbre de deux couleurs différentes, il affiche en son milieu un grand cartouche orné de motifs végétaux et frappé du monogramme de la Vierge. Aux angles supérieurs, deux angelots s'engainent dans des tiges végétales. En arrière de la table reposent deux gradins sculptés, le premier d'arabesques avec les monogrammes du



Chapelle Notre-Dame de la Clarté. Décor du tabernacle.

Christ et de la Vierge, le second d'épais rinceaux. Deux supports les limitent, ornés de feuilles de chêne et servent de soubassement aux colonnes du retable. Au milieu s'encastre le tabernacle bordé de chutes végétales. Sa porte entourée d'un cadre en dents de scie présente un ostensor. Tous les motifs sont dorés.

Le retable déploie ses fastes sur trois compartiments en largeur et deux en hauteur. Le centre est occupé par un grand tableau à découpe cintrée. Bien qu'il ait été restauré en 1976, il reste assez difficile à lire. La scène représente, semble-t-il, la Nativité de la Vierge. On y verrait donc sainte Anne tenant dans ses bras sa fille, la Vierge Marie, à qui un ange dans le ciel apporte déjà une couronne. Une servante présente une bassine tandis que saint Joachim, tout émerveillé, joint les mains. Les couleurs sont riches mais la facture un peu sommaire. Deux chutes végétales tombent de chaque côté du tableau à partir d'angelots.

Deux colonnes peintes en faux marbre et à chapiteau doré encadrent, dans les ailes, une niche à coquille, cernée d'un cordon de fleurs et de fruits. Celle du nord contient une belle Vierge, légèrement hanchée pour porter son Enfant sur le bras droit. Sa robe dorée s'étale sur ses chaussures pointues et son manteau bleu se trouve rejeté en arrière. En un geste de tendresse, elle tient en main le pied de son Enfant vêtu d'une

tunique rose et, lui, caresse le menton de sa mère. Les couronnes ont été ajoutées à cette statue sans doute du XV^e siècle. Dans l'autre niche, une sainte Femme, peut-être sainte Christine patronne de la paroisse, n'est qu'un plâtre. Un entablement relie les trois compartiments, cintré au-dessus du tableau et avec de forts ressauts au droit des colonnes qui donnent du relief à la composition.

Au-dessus du corps central, la niche supérieure prend de l'importance en raison des angelots engainés, des colonnettes et des ailerons qui s'élargissent. Elle abrite un personnage qui lit à livre ouvert et qui peut être sainte Anne. Plus sobres les deux panneaux à fronton curviligne qui surmontent les guirlandes des ailes ont dû être ajoutés.

Grâce à une inscription sur le lambris de la chapelle, on a quelques renseignements au sujet de cette œuvre : CE RETABLE A ETE DORE / EN L'ANNEE 1714 / VINCENT / KERGALLE PROCUREUR / FRANÇOIS FORMANTIN CURÉ D'OFFICE / FR. LE NEVE PROCUREUR / FRAVAL PEINTRE 1707. Ce travail date donc du début du XVIII^e siècle, époque à laquelle la chapelle fut largement restaurée. Il faut se souvenir que le titre de curé, en Bretagne, se donne au vicaire, en l'occurrence au service de la chapelle, et que les procureurs sont les membres de la fabrique chargés de gérer ses res-



Chapelle Notre-Dame de la Clarté. Le grand retable.

sources. Le peintre Fraval est sans doute le même qui a représenté dans la chapelle de Bréhardec en Questembert une Nativité datée de 1716 et, en 1727, une Descente de Croix dans l'église Saint-Jean-Baptiste du Temple en Carentoir, une Annonciation. On retrouve une mention de Fraval peintre, en 1723, dans la chapelle Saint-Marc de Muzillac.

La chapelle de Notre-Dame-de-la-Clarté possède encore une statue de la Vierge que l'on porte en procession, revêtue d'un riche manteau et deux bannières de Notre-Dame de la Clarté et du Couronnement de la Vierge.

Les vitraux ont été posés, en 1932, par le verrier Raulh. Ils se composent de motifs géométriques et végétaux stylisés qui font bon effet, grâce à la richesse et à la luminosité de leurs couleurs.

Au voisinage de la chapelle

En 1973, on a ramené sur le placître de la chapelle une ancienne croix nommée *kroez en Arbon* qui gisait dans le fossé au bord de la route nationale. Haute, plate, plantée dans un socle à même le sol, à l'origine elle était monolithique et se compose désormais de deux éléments.

Une autre assez semblable, aux bras légèrement pattés, se trouve au bord de la route qui conduit au bourg, non loin de la ferme de Keribiau. Toutes deux sont certainement très anciennes.

La fontaine, située à environ 500 mètres à l'est de la chapelle porte la date de 1710. Le bassin d'eau s'entoure de trois côtés par des murs en appareil qui supportent le toit en bâtière couvrant une voûte cintrée. Deux pilastres plats ornent la face antérieure et reposent sur un banc de pierre. Une niche cintrée, maintenant vide de sa statue, est creusée dans le mur du fond. L'eau de la fontaine avait la vertu de guérir les maladies des yeux et les patients venaient ici les laver. Actuellement on demande aussi à Notre-Dame de la Clarté la grâce de réussir aux examens et des lumières spirituelles pour la conduite de sa vie.



Fontaine de Notre-Dame de la Clarté.

C'est ce qu'exprimait le cantique breton :

<i>O Intron er Sklerder</i>	O Dame de la Clarté
<i>E Lozah inouret</i>	A Lauzach honorée
<i>D'hun inean reit splander</i>	A notre âme donne la clarté
<i>D'hun deulegad gueled</i>	A nos yeux la vue.

Le monument de Monsieur Noury

En 1987, on a inauguré, au voisinage du village de Kerglrec, un monument érigé à la mémoire de Pierre Noury, prêtre originaire de Lauzach. C'est un menhir brut auquel on a apposé une plaque de marbre noir portant l'inscription : "ICI A KERGLEREC EST NE / PIERRE NOURY RECTEUR DE BIGNAN / FONDATEUR DE LA CONGREGATION / DES FILLES DE JESUS DE KERMARIA / 1743-1804".

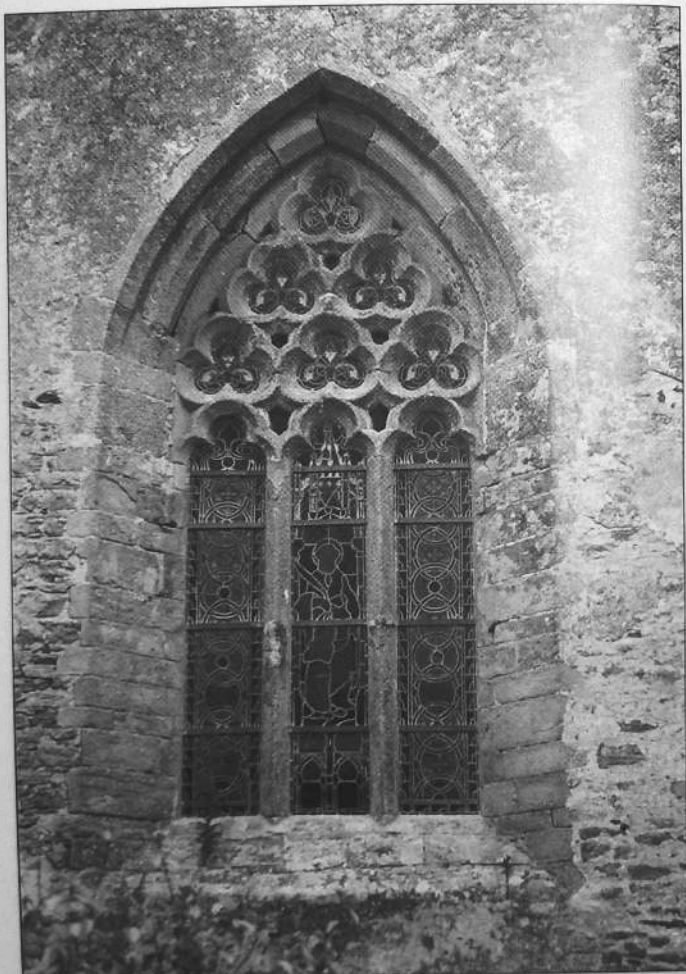
Pierre Noury est né le 15 mai 1743. Après des études au collège Saint-Yves de Vannes, il entra au Grand Séminaire et fut ordonné prêtre en 1767. Il fit un court séjour à La Chapelle-Neuve avant d'emporter au concours la paroisse de Bignan dont il prit possession le 25 août 1770. Par son service et son zèle, partout il s'attacha les paroissiens. Comme il avait la passion de l'architecture, il entreprit de reconstruire l'église de Bignan en 1787. Elle n'était pas terminée quand il dut, en 1792, s'exiler en Espagne. Il n'en reviendra qu'à la fin de l'année 1801 et dès l'année suivante, il fut nommé curé de la cathédrale. Il mourut à Vannes le 25 juillet 1804 mais fut inhumé à Bignan et son tombeau se trouve maintenant dans l'église paroissiale. Les Filles de Jésus de Kermaria le considèrent comme un de leurs fondateurs. Il est aussi l'auteur de plusieurs cantiques bretons.



Stèle à la mémoire de Monsieur Noury.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- A.D.M. 2 0 52/9.
- GUILLOTIN DE CORSON - Pardons et pèlerinages. Diocèse de Vannes - Rennes, 1898, p 38.
- BREIZ SANTEL - Bulletin n° 112.



Ambon - Fenêtre rayonnante du chevet.

AMBON

Si haut que l'on remonte dans le temps, l'orthographe du nom d'Ambon n'a pas varié. Elle se trouve telle quelle dans les chartes du milieu du XIII^e siècle qui se rapportent à la fondation de l'abbaye de Bénédictins. Il est même fait mention, à la date du 27 juillet 861, dans le cartulaire de Redon, d'une "insula Ambon" mais qui se rapporte plutôt à un lieu de la Vilaine en Brains (I.-et-V.). Pour autant le sens du mot n'est pas très évident. A partir de cette dernière appellation on y a vu un "gué". Job Jaffré l'interprétait par AMB-AON, ce qui aurait signifié "le pays entre les deux rivières", qui trouve une certaine justification géographique. Vallier y voit plutôt la racine BON comme dans Le Bono, apparentée au vieux-breton BEN ou BAN, embouchure comme pour Bénédet, Banaster, et au gallo BONO signifiant marécage. En conséquence, il traduit Ambon par "le lieu sur l'étier marécageux". Il pense aussi à un nom d'homme AMBI-BONO où Bono a le sens de "noble". Autant dire qu'on n'est sûr de rien pas même de l'origine bretonne, latine ou gauloise du nom.

La paroisse

Ses origines

Il semble que l'on puisse cependant compter Ambon parmi les paroisses primitives, peut-être antérieure à la venue des Bretons, en raison de son étendue et du patronage des saints Cyr et Julitte sous lequel elle est encore placée.

A l'origine elle couvrait bien plus que les 3 800 hectares actuels et l'on peut estimer qu'elle occupait tout le territoire depuis les dernières hauteurs des landes de Lanvaux jusqu'à la mer entre l'étier de Peneff et son affluent le Dayac ou le Drague d'une part, celui de Billiers et l'étang de Penmur d'autre part. Avec l'importance prise par la ville de Muzillac au Moyen-Age, la paroisse de Bourg-Paul a pu s'agrandir vers l'ouest, par delà l'étang.



Statue de sainte Julitte et de saint Cyr, patrons de la paroisse.

On considère généralement que le culte de saint Cyr et de sainte Julitte est une marque d'antiquité. Le martyre à Tarse d'un jeune enfant et de sa mère, au temps de Dioclétien, a dû en avoir profondément le peuple chrétien qui l'a entouré d'une légende très dorée. Leurs reliques auraient été transportées d'Asie en Gaule par saint Amator, évêque d'Auxerre (386-438), prédécesseur de saint Germain (378-448) qui évangélisa les Bretons. De nombreuses paroisses, en Gaule se placèrent sous leur patronage.

Dans la vie de saint Ninnoc incorporée au Cartulaire de Quimperlé, il est écrit que le prince Waroc, dont les exploits contre les Francs datent du dernier quart du VI^e siècle, lui fit don d'un lieu où se trouvait une "*ecclesia sanctae Julitoe in Reuguis*", c'est-à-dire une église de sainte Julitte en

Rhuys. Ambon est assez proche de la presqu'île de Rhuys pour qu'on l'y rattache. Une récente communication d'Erwan Vallerie souligne que ce texte ne fait mention que de sainte Julitte. De même, la chapelle et la fontaine situées au nord de la paroisse, sont dédiées uniquement à sainte Julitte. Il est amené ainsi à distinguer cette sainte de la mère de saint Cyr.

Les anciennes Vies de saint Patern, premier évêque de Vannes, nomment son père Petranus et sa mère Julitta surnommée Guen. Il est bien établi que ces biographes ont fait de larges emprunts à la vie de saint Patern, évêque d'Avranches, par Fortunat et notamment celui des noms de son père et de sa mère. Cette confusion se serait opérée entre le VII^e et le IX^e siècle et c'est la sainte Julitte, faussement supposée mère de saint Patern, qui aurait été honorée primitivement dans le diocèse de Vannes. Par une autre confusion, elle aurait été assimilée à la martyre de Tarse qui aurait attiré le culte conjoint de son fils saint Cyr.

Faut-il ajouter que Port-Louis a succédé à un village nommé Loc-Péran dont l'hagionyme ne peut être qu'un saint Petranus. Sa chapelle est depuis passée sous le titre de Saint-Pierre.

Quoi qu'il en soit, désormais c'est sainte Julitte de Tarse et son fils saint Cyr qui sont honorés comme titulaires de l'église d'Ambon et de plusieurs autres lieux de culte dans le diocèse de Vannes.

L'antiquité du site et de l'église d'Ambon s'est trouvée confirmée par les fouilles récentes faites à l'intérieur de l'édifice. Sous le pavé du chœur du transept sont apparues les substructions d'un édifice pré-roman qui n'a pas été exactement daté.

L'ensemble de ces indices plaide en faveur de la création à Ambon d'une paroisse dès l'introduction du christianisme dans le Vannetais.

Le prieuré-cure

Située en bord de mer, limitée par deux étiers, la paroisse d'Ambon eut certainement à souffrir des invasions normandes. Au début du XI^e siècle, quand le calme fut revenu, le duc Geoffroi I^{er} entreprit de restaurer la vie religieuse. C'est alors sans doute que son frère Judicaël, qui était évêque de Vannes, céda à l'abbaye de Rhuys la paroisse d'Ambon.

Les moines bénédictins y assuraient le service religieux et en retour percevait les dîmes, celles du quartier du Moustéro étant réservées à l'abbé. Celui-ci désignait le prieur qui résidait dans la maison appelée le Prieuré et jouissait d'un droit de juridiction sur ses dépendances. Ambon était devenue un prieuré-cure.

Quand les religieux se retirèrent de la paroisse, ils confièrent le soin des âmes à un prêtre séculier que l'abbé nommait et auquel il abandonnait le tiers des dîmes et le casuel, c'est-à-dire les honoraires perçus à l'occasion des cérémonies. L'abbé restait le recteur primitif et le prêtre chargé de la paroisse était son vicaire perpétuel.

A partir du XVI^e siècle, les abbés commendataires ne résidant plus ordinairement dans leur abbaye, les évêques de Vannes se saisirent des nominations et les vicaires perpétuels se comportaient comme des recteurs. L'abbé ne faisait plus que percevoir les revenus. En 1696, il accepta de les céder au collège des Jésuites de Vannes, moyennant une rente fixe de 100 livres. Mais c'est en vain qu'il tenta de retrouver son droit de présentation du vicaire perpétuel : l'évêque y fit opposition.

Ce bénéfice comprenait la maison prieurale et ses dépendances, une métairie, un moulin-à-vent près du bourg et quelques pièces de terre. Les droits féodaux étaient tombés en désuétude mais le prieuré conservait le privilège de tenir trois foires à Penesclus. Ces revenus furent l'objet d'un bail en 1756 et pour sa part le vicaire perpétuel recevait 1058 livres. Tout ce temporel fut vendu comme bien national par la Révolution et il ne reste plus trace de la maison du prieur.

Chapelles et chapellenies

La paroisse d'Ambon jusque là faisait partie du doyenné de Péaule. Elle comprenait les frairies du Bourg, de Sainte-Julitte, du Moustero, de Saint-Mamert, de Cromenach, de Damgan et de Penerf, elles-mêmes parfois subdivisées pour la répartition et la perception des impôts. La plupart étaient desservies par des chapelles : Sainte-Julitte, Saint-Gildas au Moustéro, Saint-Antoine à Penesclus, Saint-Mamert, Notre-Dame à Cromenach, Notre-Dame de Bon-Secours à Brouel, Notre-Dame de Bonne-Nouvelle à Damgan, Saint-Guérin, Saint-Pierre à Penerf. Le Mené ajoute qu'il y eut, en outre, des chapelles aux villages de Saint-Laurent, de Saint-Gourlais et de Saint-Vincent qui appartiennent aujourd'hui à Muzillac confirmant ainsi que la paroisse primitive d'Ambon bordait l'étang de Penmur.

Plusieurs chapellenies, fondées au cours des siècles, permettaient grâce à un petit bénéfice et moyennant la célébration d'un certain nombre de messes, de procurer des moyens d'existence aux prêtres qui vivaient sur le territoire de la paroisse.

La plus ancienne, sous le titre des Cinq Places, avait été instituée, en 1530 par Pierre Pelletier, originaire d'Ambon et recteur de Croixanvec. On l'acquittait par une messe basse dite, chaque vendredi au maître-autel de l'église paroissiale. Une autre du même titre avait été fondée en 1598 par Yvonne de Poulbignon, veuve de Pierre de Lentivy. Elle était chargée d'une messe basse à dire également chaque vendredi, mais à l'autel Notre-Dame de l'église paroissiale. Toutes deux se sont maintenues jusqu'en 1790.

La chapellenie dite de Renoyal s'acquittait aussi par une messe basse, chaque vendredi, dans l'église paroissiale. Son service fut réduit par l'évêque à vingt messes par an. Son fondateur se nommait François Savary.

Jean Le Pocreau, recteur d'Ambon de 1637 à 1655 s'assura des prières après sa mort en établissant deux nouvelles chapellenies, l'une du Saint-Sacrement, l'autre de Notre-Dame de Pitié, celle-ci dans la chapelle de l'église qu'il avait fait construire.

Le maréchal-ferrant, Jean Morin, fonda, en 1689 pareil bénéfice de 24 messes par an à dire le premier et le dernier jeudi de chaque mois à l'autel de la chapelle Notre-Dame du Rosaire et le cordier François Varhin un autre, les deux jeudis restés libres dans la même chapelle.

On signale en outre les chapellenies de Sainte-Anne et de Quiberan sans plus de détails. Deux autres se desservaient, l'une à Notre-Dame de Broel, la seconde à Saint-Mamert.

Deux villages voisins portent les noms significatifs de la Madeleine et de la Corderie et relevaient du fief de l'évêque. Leurs habitants, réputés descendants d'anciens lépreux, exerçaient le métier de cordier et vivaient à l'écart du reste de la population. Si leur condition en faisait pratiquement des exclus, ils n'étaient pas nécessairement pauvres. François Varin dota sa chapellenie de 24 livres à prendre sur le tiers des revenus de ses maisons et de ses terres. En 1697, François Guilloux rendit aveu à l'évêque pour deux maisons, une pièce de terre, un clos et des pâtures. Les cordiers disposaient d'un cimetière particulier mais on ne note pas, comme c'était ordinairement le cas, l'existence d'une chapelle dédiée à leur patronne, sainte Madeleine.

L'importance d'Ambon sous l'Ancien Régime

A partir de la restauration qui suivit les invasions normandes, Ambon fit partie de la châtellenie de Muzillac et, quand celle-ci fut rattachée au domaine ducal, de la sénéchaussée de Vannes. Mais sur son territoire, il y avait des seigneuries vassales dont la plus importante fut celle de Bazvalan.

Ambon semble avoir connu son apogée au XVII^e siècle grâce notamment à la prospérité du port de Penerf et de divers mouillages dans l'étier. Les barques commerçaient avec les ports du Golfe de Gascogne jusqu'en Espagne. Elles exportaient le grain récolté dans les campagnes et le sel des marais salants. Le fret retour consistait souvent en vin. La population totale a pu monter jusqu'à 4.000 habitants mais déjà dans la seconde moitié du siècle s'amorçait un déclin dû, en grande partie, aux guerres avec l'Angleterre. En 1789, on estime à 3.500 le nombre des habitants et désormais Penesclus l'emporte sur Penerf.

L'évolution d'Ambon après la Révolution

En 1789, Ambon devint commune du canton de Surzur et, à partir de 1801 de celui de Muzillac. Elle allait subir de nouvelles et graves amputations. En 1825, Damgan avec Penerf fut érigée en paroisse autonome et, en 1832, la frairie du Moustero fut rattachée à Muzillac. Les habitants de Penesclus, qui se trouvaient aux portes de la ville demandèrent aussi de lui être réunis mais la municipalité hésitait à leur donner gain de cause "parce que la population indigente de la ville était déjà fort nombreuse". Sur l'insistance du préfet, elle finit par s'incliner en 1840.

Le déclin économique ne cessa de s'accroître : le tonnage des navires augmentait et l'étier de Penerf ne leur assurait plus une profondeur suffisante. L'apparition des chemins de fer porta le coup de grâce au cabotage. Les marais salants furent concurrencés par les salines du midi de la France et les derniers oeillets à Ambon abandonnés en 1930. Le développement de l'ostréiculture et de la mytiliculture profita surtout à Penerf. La vigne avait également disparu si bien qu'Ambon se retrouva avec une population presque uniquement agricole tombée en 1990 à 880 habitants. Une légère remontée s'amorce avec l'afflux des estivants vers les plages et Ambon compte à nouveau 1200 habitants.

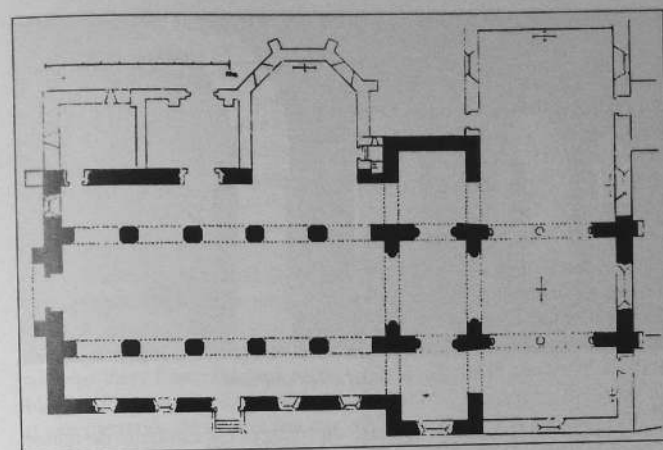
Dans le même temps, la langue bretonne a été délaissée depuis le début de ce siècle et voici qu'après avoir perdu son vicaire, puis son vicaire-instituteur, la paroisse a vu s'éloigner, en 1989, son dernier recteur. Elle est désormais desservie par le clergé de Muzillac.

L'église Sainte-Julitte et Saint-Cyr

Depuis de nombreuses années déjà l'église d'Ambon est en cours de restauration et l'objet de fouilles qui se poursuivent encore. C'est de l'intérieur qu'il est possible de mieux saisir son ordonnance. Elle se compose d'une nef à triple vaisseau, d'un carré du transept flanqué de deux courtes ailes et d'un chœur de deux travées. Sur ce plan d'ensemble sont venues se greffer deux sacristies à l'est et des chapelles latérales au nord et au sud.

L'intérieur de l'église

La nef centrale comprend cinq travées. Le sol est dallé et elle est couverte d'une voûte lambrissée en berceau qui vient d'être renouvelée.



Plan au sol de l'église d'Ambon (en noir les parties romanes).

Elle communique avec ses bas-côtés par des arcades en plein cintre qui ne sont en réalité que des ouvertures dans la paroi du mur. L'enduit qui recouvrait toutes les surfaces masquait l'appareil et faisait croire à l'existence d'impostes. En partie dégagé, il laisse voir des piles rectangulaires en assez bel appareil et des cintres à double parement de claveaux et blocage intermédiaire. Dans le mur au-dessus s'ouvraient de petites fenêtres en plein cintre qui ont été aveuglées.

Le bas-côté sud s'éclaire de fenêtres cintrées, beaucoup plus grandes et ébrasées vers l'intérieur. Une porte en plein cintre donne sur la rue, accompagnée d'un bénitier polygonal engagé dans la maçonnerie. La charpente reste apparente.

Au nord, la première travée du collatéral s'unit à une grande chapelle rectangulaire, éclairée de deux grandes fenêtres en plein cintre du côté de l'ouest et d'une autre au nord. Le lambris vient d'être réparé. Vient ensuite le porche qui débouche sur le bas-côté par une porte en plein-cintre flanquée d'un bénitier de pierre analogue à celui du midi. Une grande chapelle à chevet polygonal correspond aux deux dernières travées de la nef.



Arcades de la nef et bas-côté nord.

De plan rectangulaire, le carré du transept est cantonné de quatre piles complexes. Il communique avec la nef centrale par un arc en plein cintre qui repose sur des colonnes engagées aux chapiteaux sculptés de collerettes de feuilles et de volutes d'angle. De moindre amplitude, les arcs latéraux sont reçus sur des colonnes engagées à tailloir rectangulaire. Du côté du nord le fût comporte un élément monolithique qui a pu être emprunté à un édifice antique. Plus élevée, l'arcade de l'est donne sur le chœur. Au-dessus des arcades, un mur plein, soutient un berceau en plein cintre. On y a mis au jour des fresques anciennes qui représentent le martyr de sainte Julitte et de saint Cyr.



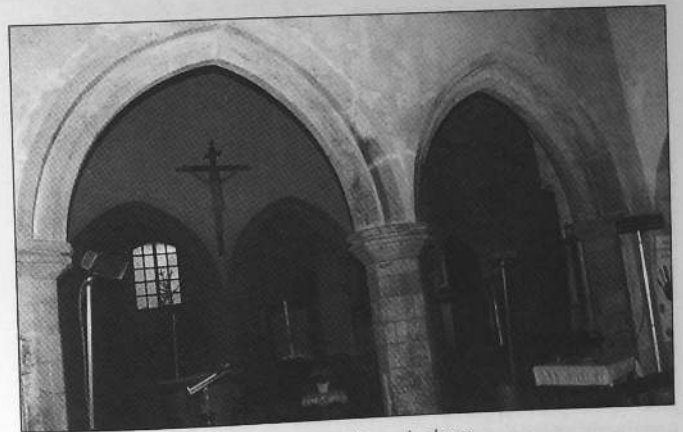
La croisée du transept.

Les ailes sont peu développées. Au nord et au sud, les fenêtres en arc brisé sont garnies de deux formes trilobées et, en pointe, d'un cercle également découpé de lobes.

Elles annoncent ainsi le chœur composé de deux travées que prolonge un pan de mur. Chacune de ces travées comporte une grande arcade en cintre brisé à deux rouleaux chanfreinés qui retombe sur une pile engagée et, au milieu, sur une colonne octogonale. Partout les chapiteaux géométriques sont moulurés de tores et de biseaux. Dans le mur droit de l'abside, la fenêtre en arc brisé présente un ébrasement rectiligne le long des piédroits et à double rouleau dans l'arc. Elle est meublée de trois lancettes trilobées et d'une pyramide de six trilobes qui lui donne son caractère. Dans ce même mur sont ménagées au sud une crédence en trilobe et au nord une armoire.



Chapiteau roman



Les arcades gothiques du chœur



Chapelle du Rosaire (1636)

Deux chapelles flanquent le chœur à la dimension des deux travées. Alignée sur l'aile méridionale du transept, celle du midi, éclairée d'une fenêtre, comporte un accès à la sacristie.

Plus vaste, la chapelle du nord déborde largement le bras du transept. Elle est dotée d'une sacristie propre qui lui est perpendiculaire. De chaque côté de la sacristie s'ouvrent deux fenêtres : la première, au voisinage du chœur, en cintre brisé à

double rouleau, l'autre en plein cintre. Face à la porte de la sacristie, une autre porte donne sur l'extérieur. Cette chapelle vient de bénéficier d'une bonne restauration. Le sol est dallé, la voûte polygonale, lambrissée sur arceaux au-dessus des deux entrants, la sablière, décorée de denticules.

La surcharge des chapelles extérieures

Extérieurement l'église se révèle très complexe et tout à fait dissymétrique. Serré entre deux contreforts droits, le chevet paraît un peu étroit et resterait très austère, n'était la fenêtre en cintre brisé avec sa résille de trilobes. Les deux chapelles latérales l'épaulent puissamment, chacune avec sa sacristie.

Sous son revêtement, la façade du midi demeure un peu terne. Au double pignon de la chapelle et du transept succède la longère de la nef, percée de quatre fenêtres et d'une porte en plein cintre. On pénètre dans l'église par un escalier de quatre marches que les fidèles ont profondément usées.

La façade occidentale présente une élévation de type roman, avec son portail en plein cintre encadré de contreforts qui vont en s'amenuisant de bas en haut. Ils sont reliés par un arc également en plein cintre surmonté d'une fenêtre haute. La maçonnerie du triangle du pignon est faite d'un petit appareil qui ressemble à celui des constructions romaines.



Le développement du chevet

Cette façade se trouve déséquilibrée par la longue chapelle du nord qui couvre même le bas-côté. En outre, sa toiture est soulignée de modillons et les deux fenêtres situées de part et d'autre du contrefort affichent un peu trop vigoureusement leur cadre de pierres blanches.

Bien que construite en calcaire, l'autre chapelle qui lui est parallèle a meilleure allure grâce à son dessin à trois pans et aux contreforts qui les bordent, lestés de petits pinacles, grâce aussi à sa toiture à croupes. De grandes fenêtres cintrées s'ouvrent dans les côtés tandis qu'une niche orne



La façade occidentale



La façade nord



Le porche nord

le pan central, entourée de pilastres et d'un entablement à fronton curviligne. Une petite croix avec son soubassement s'aligne sur l'axe de la toiture.

Entre ces deux chapelles, le porche se fait très humble. Pourtant, il s'ouvre bordé de deux belles piles polygonales en granit à base et chapiteau sculptés. Elles reçoivent une arcade en pierres blanches sobrement sculptées. Dans le triangle du pignon, on a ménagé une niche flanquée de deux pilastres qui soutiennent un épais entablement mais comme dans la précédente, elle ne conserve plus qu'un reste informe de l'ancienne statue. Plusieurs inscriptions se rapportent au



Aile nord du transept. Appareil sans doute pré-roman

thème de la mort : MEMENTO MORI "Souviens-toi que tu mourras" ; HODIE MIHI CRAS TIBI "Aujourd'hui c'est mon tour, demain ce sera le tien" ; SANCTE QUIRICE ORA PRO NOBIS "Saint-Cyr, prie pour nous". C'est à croire que le porche a servi d'ossuaire ou tout au moins de passage pour les cercueils.

Dans son enfoncement, l'aile nord du transept réserve une surprise. Au bas de la fenêtre, le mur est fait d'un appareil très archaïque où apparaissent même des assises en épi.

Aussi démesurée que celle de l'ouest, la dernière chapelle s'allonge avec sa toiture d'ardoise et sa corniche à modillons.

Dominant les diverses parties de l'édifice, s'élève la souche carrée de la tour et la flèche de charpente s'effile en une haute aiguille qui porte la croix et le coq.

Historique de la construction

Les fouilles archéologiques entreprises en 1988 et 1990 ont révélé en quelque sorte la préhistoire de l'église. A l'époque romaine, vers le 3^e ou 4^e siècle, s'élevait sur le site un édifice civil. Lui a succédé, à l'emplacement du transept actuel, un bâtiment associé à des sépultures anciennes, qui devait avoir une destination religieuse, peut-être une église préromane.



Vestiges anciens

L'église d'aujourd'hui a été construite, à l'époque romane, au-dessus de ces vestiges du passé. Son plan en croix latine était parfaitement régulier, composé d'une nef à triple vaisseau, d'un transept peu développé et d'une abside semi-circulaire flanquée de deux absidioles dans le prolongement de la nef principale et de ses collatéraux. Ces absides ont disparu mais on a retrouvé leurs fondations et inscrit leur dessin dans le nouveau pavement du chœur. La présence de fenêtres au-dessus des arcades, assurant un éclairage direct de la nef centrale, permet d'affirmer que les bas-côtés étaient couverts d'une toiture propre, à un niveau inférieur et en appentis. La tour se dressait, comme elle l'est demeurée, sur le carré du transept. Le caractère fruste de la maçonnerie des arcades et des murs autorise à les faire remonter au XII^e ou même à la fin du XI^e siècle quand la paroisse fut cédée à l'abbaye Saint-Gildas de Rhuys.

A la fin du XIV^e siècle ou au début du XV^e siècle, le chœur fut agrandi vers l'est et toute la partie haute remaniée. Il se compose maintenant de deux travées d'architecture gothique et se termine par un chevet plat. Dès cette époque, il était flanqué de deux chapelles latérales et, comme l'atteste la fenêtre en cintre brisé de la chapelle nord, de la même

période datent sans doute les fenêtres actuelles des bras du transept, ainsi que les piles placées à l'entrée du porche.

Au XVII^e siècle intervinrent de nouvelles et importantes additions qui transformèrent l'aspect de l'église, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. La chapelle latérale du chœur, au nord, fut considérablement agrandie, en 1636-37, pour devenir la chapelle du Rosaire et dotée, en 1639, d'une sacristie propre.

Une longue inscription latine ne nous laisse rien ignorer des circonstances et du temps où fut élevée la chapelle au-delà du transept : *"Sous le pontificat du pape Innocent, alors que le siège de Vannes était vacant à la suite du décès de l'évêque Sébastien de Rosmadec d'illustre et heureuse mémoire et que le roi très chrétien Louis XIII régnait (sur la France), Jean Le Pocreau, prêtre, recteur de cette église, dans la 61^e année de son âge, a bâti cette chapelle en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie de Pitié"*. La chapelle porte donc le titre de Notre-Dame-de-Pitié. Jean Le Pocreau fut pourvu de la paroisse d'Ambon en 1637. Le pape Innocent IV siégea sur le trône de Saint-Pierre de 1644 à 1655. Louis XIV régna à partir de 1643. Sébastien de Rosmadec mourut le 28 juillet 1646 et son cousin et successeur fut nommé évêque de Vannes en 1647. C'est donc en 1646-47 que fut bâtie la chapelle Notre-Dame-de-Pitié, dix ans après celle du Rosaire.

Alignée sur la façade occidentale, prit place une troisième chapelle destinée à servir de baptistère. Ultérieurement, elle a été utilisée comme reliquaire. Elle aurait été dédiée à saint Jacques.

Dans un des bas-côtés, on a relevé l'inscription : *"Lambris fait en 1630"*. C'est sans doute peu avant que l'église fut couverte d'une toiture à deux versants qui condamnait les petites fenêtres romanes. Pour appor-



Chapelle Notre-Dame de Pitié

ter un supplément de lumière, on agrandit les fenêtres du collatéral sud. De ce même côté, la porte en plein cintre porte la date de 1649.

Les époques suivantes n'ont guère fait qu'entretenir et restaurer. En 1724, la tempête endommagea le clocher. Il fallut aussi réparer les vitres et le pavé ainsi que la sacristie, en 1747. Au lendemain de la Révolution, le recteur Dorso se plaignait de l'appauvrissement de la population et déclarait n'être pas en mesure de faire les grosses réparations à l'église. Les marguilliers, quant à eux, réclamaient la suppression ou le transfert de l'ossuaire "joignant à la façade de l'église, au midi du grand portail", ce qui permettrait d'agrandir le cimetière "presque tout exposé au nord". En février 1833, le clocher subit encore de gros dégâts et de nouveau en 1912 et en 1935. La sacristie avait été incendiée en 1907 mais relevée dès l'année suivante. Le cimetière a été déplacé en 1962.

Depuis 1965, une importante restauration est en cours. Au départ, trop peu respectueuse du caractère de l'église, elle a été ensuite prise en mains par l'administration des Beaux-Arts et l'église, classée monument historique en 1989. La campagne de fouilles déclenchée pour vérifier l'existence d'un caveau sous le maître-autel a conduit à découvrir des vestiges archéologiques plus anciens. Elle doit se prolonger encore et les travaux de restauration s'en trouvent retardés mais l'église bénéficie d'un surcroît d'intérêt, d'autant plus important que, dans le Morbihan, on n'avait jamais encore interrogé le sous-sol des édifices religieux.

Le mobilier

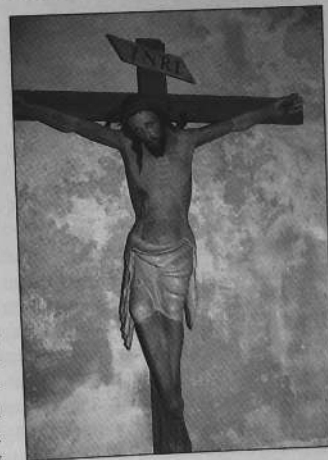
Si le mobilier n'a pas la même valeur que l'architecture, il n'est cependant pas sans intérêt. Comme il se doit, le vitrail de chevet présente l'image des titulaires de l'église : sainte Julitte et son fils saint Cyr, au milieu d'un décor à la fois géométrique et floral.

Au mur de chevet est adossé un autel de bois en forme de tombeau galbé. Sur le devant, l'Agneau mystique rayonne de gloire sur un fond peint en rouge et aux angles antérieurs s'avancent des angelots. Le gradin porte un léger cordon de feuillage et s'y insère le tabernacle chantourné, peint en blanc et cantonné de colonnettes. Sur la porte, un ciboire doré s'entoure d'un cadre floral. Deux petites niches latérales contiennent les statuette du Christ et de la Vierge. Abimé par un incendie qu'avaient allumé des vandales, il a été restauré, en 1974, par l'atelier Jihel-Bay établi au village de Betahon.

De chaque côté de l'autel, demeurent à terre, on ne sait pourquoi, le groupe de sainte Julitte et saint Cyr et la statue de saint Cornély. Sainte Julitte le visage un peu triste est vêtue d'une robe bleue serrée d'une ceinture et soutient sur son bras gauche un manteau rouge à revers doré qui se déploie devant son corps comme un tablier. Maternellement elle tient la main de son jeune fils, à la chevelure abondante, habillé d'une longue robe brune. Cette statue pourrait être du XVII^e siècle. Le Saint-Cornély est plus récent. Il porte la tiare au-dessus d'un visage à longue barbe et tient à main gauche une croix à trois traverses démesurée. Il porte sur son surplis une étole bleue. On a introduit dans l'armoire murale une petite statue de la Médaille miraculeuse et, au milieu du chœur, l'ancien baptistère de granit de forme polygonale supporte un plateau de bois circulaire qui sert d'autel. Au-dessus de la pile médiane du midi est appliqué au mur un Christ en croix, les bras relevés, les côtes saillantes, le perizonium tombant à gauche, les pieds superposés et fixés par un clou unique.

Dans la chapelle du midi, l'ancien retable de bois a été retiré mais le reste du mobilier est de qualité. L'autel demeure adossé au mur de l'est. En forme de tombeau galbé comme le maître-autel, il présente, au milieu d'un long panneau bleu le triangle divin rayonnant de gloire. Tout le pourtour est peint en faux marbre.

Au-dessus de l'autel, on a fixé un Crucifix ancien. La tête du Christ mort, inclinée à droite porte la couronne d'épines en haut de son large front. Une mèche de cheveux et un collier de barbe accentuent le triangle de son visage. Il étend les bras un peu au-dessous de la traverse de la croix et son corps parfaitement modelé se couvre d'un perizonium élégamment drapé. Légèrement fléchies les jambes se croisent et un unique clou traverse les deux pieds. Cette belle oeuvre pourrait remonter au XVI^e siècle.



Église d'Ambon - Crucifix



Église d'Ambon - Saint Roch et saint Guillaume

De part et d'autre, sur des supports de bois très simples se tiennent les statues de saint Roch et de saint Guillaume. Celle de saint Roch est un petit chef d'œuvre, sans doute aussi du XVI^e siècle. Elle affiche tous les attributs du pèlerin : le large chapeau marqué d'une coquille, l'aumônière au côté et le bourdon à main gauche. Habillé d'un manteau rouge rejeté en arrière, d'une robe bleu-sombre serrée à la ceinture, le saint relève, au-dessus de ses chausses, son vêtement pour montrer le bubon pesteux qui infecte sa jambe droite. Son chien se dresse contre elle et, de l'autre côté un ange en aube blanche et dalmatique rouge s'agenouille pour examiner la plaie. Saint Guillaume porte mitre. Les mains gantées de violet, il tient à gauche sa crosse et bénit de la droite. Par dessus sa soutane, il a revêtu une chasuble blanche semée de fleurs rouges.

La grande chapelle du nord est dédiée à la Vierge du Rosaire. Deux degrés délimitent le chœur. L'autel de bois rectangulaire repose sur une plate-forme. Trois compartiments divisent sa face antérieure. Disposé en longueur, celui du milieu s'orne du monogramme de la Vierge. Les deux autres se courbent à leur sommet. Encastré dans un triple gradin, le tabernacle peint en bleu clair avec de légers filets blancs se chantourne et sa porte présente un décor d'arabesques et de fleurettes. Il soutient une statue de Notre-Dame de Lourdes. Le sommet du pignon conserve les restes d'une fresque représentant l'Assomption.

Une clôture de bois à claire-voie ferme la chapelle de Notre-Dame de Pitié. Un petit retable à deux étages surmonte l'autel en bois. Le tableau central représente la Crucifixion et il est flanqué, de chaque côté de colonnes jumelles qui supportent un entablement à rinceaux et denticules. La même disposition, mais plus réduite, se retrouve à l'étage supérieur, augmentée d'ailerons latéraux. Un fronton semi-circulaire le couronne, interrompu pour faire place à un pot-à-feu. La chapelle contient la nouvelle fontaine baptismale ovale en marbre noir.

Depuis le début des travaux la dernière chapelle sert de débarras. On attend avec impatience l'achèvement d'une restauration qui donnera à l'église toute sa dignité et en fera, après l'abbatiale de Rhuys, le monument le plus visité de cette région du Morbihan.

Chapelle de Brouel

La chapelle de Brouel se situe, à environ un kilomètre à l'ouest du bourg, sur une petite éminence, au fond de l'étier de Brouel, cernée par des marais au sud, le Dayac à l'ouest et un de ses affluents au nord. Brouel était autrefois le port d'Ambon, et les caboteurs venaient y charger du sel et du grain et débarquer du vin de Bordeaux. Désormais le village est livré au camping d'été.

La chapelle est dédiée à Notre-Dame du Bon-Secours, dite aussi du Vrai-Secours ou des Mille-Secours. On prétend qu'elle a été fondée par les Templiers mais aucun document n'appuie cette assertion. Tout au plus peut-on faire remarquer que le maître-autel est marqué d'une croix de Malte. Mentionnée en 1580, la chapelle affiche les caractères du XVI^e siècle. En 1630, le recteur Le Blevenec la dota d'une chapellenie chargée d'une messe de *Beata* à célébrer chaque samedi et les jours de fête de la Vierge. Pour loger le chapelain fut construite, en 1640, la mai-



Chapelle de Brouel, façade occidentale

son adjacente au pignon. Le bénéfice continua d'être desservi jusqu'en 1790 et la Révolution vendit la maison et son jardin en 1794. Il y avait alors une tribune au fond de la chapelle.

A la fin du XVIII^e siècle ou au début du XIX^e, le chœur connut une modification qui se traduit par le dessin en arc segmentaire des fenêtres qui l'éclairent et l'enduit qui revêt cette partie dans la longère nord. Récemment, la chapelle a bénéficié d'une nouvelle restauration. La voûte de plâtre a été remplacée par un lambris qui laisse la charpente apparente. Un crépi revêt les murs et le sol est carrelé de tomettes rouges. Parfaitement entretenue, elle est désormais très avenante.

Son principal intérêt lui vient de sa belle façade en appareil de granit. Deux puissants contreforts obliques l'épaulent de leur triple étage : le premier terminé en talus, le second, en retrait, coiffé d'une corniche horizontale, le troisième formé par un pinacle fleuri. Entre ces contreforts la façade s'étale largement, amortie par le triangle des rampants qui se redressent à l'horizontale pour venir buter contre les pinacles. Tout le pignon est occupé par un portail solennel assez typique des chapelles anciennes du Morbihan. Une grande baie en tiers-point, moulurée d'un

cavet et d'un tore, s'encadre de pilastres plats à pinacle et d'une accolade garnie de crochets et d'un fleuron à deux étages. Elle contient deux portes jumelles, en anse de panier, elles-mêmes moulurées et dotées d'une accolade. Entre elles le trumeau est chargé d'un socle sculpté autrefois d'un écu, et d'un animal en guise de dais. Les piédroits munis de bases reposent sur une plinthe à moulure saillante. La fenêtre segmentaire du tympan semble avoir été ouverte postérieurement à l'intérieur d'un arc brisé.

La longère méridionale est remarquable par la qualité de son appareil souligné vers le bas d'un cordon mouluré. A cheval sur la toiture en ardoise s'élève un clocher de charpente à souche carrée et flèche polygonale.

Le mobilier ne se montre pas à la hauteur de l'architecture. L'autel en forme de tombeau galbé a été retouché en 1866. Il supporte deux gradins et un étroit tabernacle, bordé de deux colonnettes et orné, sur la



Le chœur

porte, d'un ciboire. Au-dessus est appliqué au mur un petit bas-relief carré figurant le Portement de la croix. De part et d'autre sont ménagées, dans la maçonnerie, deux niches cintrées peintes en blanc comportant socle et coquille. Elles abritent l'une une statue de la Vierge à l'Enfant, l'autre un saint Isidore. La Vierge, légèrement hanchée pour porter son Enfant sur le bras gauche semble ancienne. Sa robe blanche, serrée d'une ceinture se courbe en plis harmonieux avant de recouvrir ses chaussures. Son manteau bleu lui couvre la tête et retombe en arrière. L'Enfant est revêtu complètement d'une tunique bleue. Les visages sont assez fins. Il est dommagé que la statue ait perdu sa main droite et qu'on ait éprouvé le besoin de la charger de chapelets, de rameaux et d'une couronne de clinquant. L'image de saint Isidore est plus fruste et plus récente. Le patron des laboureurs porte l'habit bleu, le gilet blanc, la culotte noire bouffante, les guêtres habituels à son personnage et ses attributs de moissonneur : la faucille courbe et une poignée d'épis. Mais le modelé du visage reste assez grossier et sa longue chevelure lui tombe sur les épaules.



Statue de la Vierge à l'Enfant



Statue de saint Isidore

Du côté sud de l'autel la crédence ne dessine qu'un simple carré et de l'autre la suppression de l'enduit a mis au jour une porte qui communiquait avec la maison du chapelain.

La chapelle a repris vie depuis que le pardon a été relancé en 1975. Elle est annoncée, au carrefour de la route d'Ambon, par une croix de pierre. Sur le soubassement en appareil repose un socle épais grossièrement rectangulaire. La croix est faite de deux éléments et marquée d'une épée.

Chapelle Saint-Mamert

De la chapelle Saint-Mamert, située à l'extrême est de la paroisse d'Ambon, la vue s'étend sur les frondaisons au-delà de la rivière Saint-Nicolas qui sert de déversoir à l'étang de Pen-Mur. Saint Mamert était évêque de Vienne et une des gloires de l'église des Gaules. Mais sous ce nom peut-être honore-t-on en Bretagne saint Mammes, martyr de Cappadoce réputé guérir les maux d'entrailles. "Sur la hauteur, parmi les rocs" écrit Le Menach, "il y a une grande pierre ovoïde, réputée jadis pour la guérison des coliques infantiles. Un creux visible sur cette pierre



Chapelle Saint-Mamert

marquerait l'empreinte du talon de saint Mamert". On montrait aussi, à l'intérieur de la chapelle une pierre miraculeuse percée d'un trou rond parfaitement régulier.

Pour le service des paroissiens de la frairie, le cultivateur Yves Béré, de Pradiéff, fonda, en 1689, une chapellenie dont le titulaire devait assurer personnellement une messe dominicale et résider obligatoirement sur la paroisse.

La propriété de la chapelle laisse place à des incertitudes. En 1974, M. Charles d'Ogny de Paris la revendiquait comme sienne légalement et proposait de l'acquérir, de la remettre en état et de lui conserver son affectation religieuse. L'évêché acquiesça à sa demande sous réserve que la chapelle demeurerait réservée exclusivement au culte catholique et que le service paroissial traditionnel continuerait d'y être célébré.

La chapelle a reçu, en effet, une toiture neuve mais l'intérieur laisse encore beaucoup à désirer. C'est une construction rectangulaire en moellons surmontée d'un petit clocher d'ardoise à souche carrée et flèche polygonale. Au-dessus de la porte occidentale en plein cintre, une dalle sculptée d'un écu porte la date de 1600 mais elle est incorporée à une maçonnerie plus récente. Le blason parti, au 1 à trois fasces et au 2 à deux fasces, pourrait convenir à une alliance entre les familles de Bavalan et de Carné. Au sud, sur le chœur, une fenêtre en plein cintre pénètre un peu dans la toiture et, au nord, s'ouvre une porte rectangulaire aux arêtes abattues.

A l'intérieur, le sol est cimenté et la voûte lambrissée. L'humidité a terni le revêtement des murs. Une balustrade de bois délimite le sanctuaire parqueté. Le classique autel en tombeau galbé avec le triangle rayonnant s'adosse au mur de chevet. Avec les deux gradins fait corps le tabernacle dont la porte dorée s'encadre entre deux pilastres. Il supporte les trois branches d'un petit baldaquin sommé d'un globe et d'une croix. Dans le mur de chevet sont ménagées trois niches



Dalle armoriée et datée au dessus de la porte

cintrées disposées en triangle. Celle du haut abrite une statue de Notre-Dame de Lourdes ; à la droite de l'autel saint Mamert figure en évêque et, de l'autre côté se tient un jeune saint, curieusement vêtu d'une tunique qui découvre son épaule gauche et d'un manteau posé sur le bras droit. A la porte d'entrée, un bénitier de granit rectangulaire s'encastre dans le mur.

A peu de distance s'élève une croix monolithique semblable à celles de la Clarté de Lauzach. Haute, plate, les bras légèrement pattés, elle est plantée directement dans le roc. Autrefois, les malades atteints de coliques venaient aussi y chercher guérison.

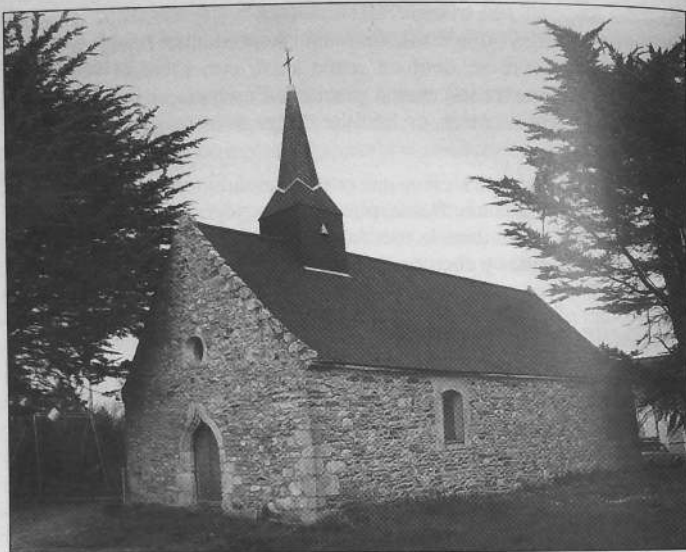
Chapelle de Cromenach

Le site de Cromenach est un des plus beaux de la côte morbihannaise : la vue s'étend depuis Penerf jusqu'au Croisic. De surcroît il a une importance archéologique : son sous-sol a livré des outils du Paléolithique. Malheureusement il est gâché par la présence d'un camping et d'un village de vacances trop rapprochés près du rivage.

La chapelle primitive était dédiée à saint Tugdual, le premier évêque de Tréguier. Le nom de Cromenach, qui peut signifier non pas "cimetière des moines" mais "grotte du moine", fait penser à un ancien ermitage. Selon la tradition, cette chapelle se serait écroulée à la suite de l'avancée de la mer qui se constate, en ce point du littoral.

Ce qui est sûr, c'est qu'une chapelle existait en ce lieu au XVII^e siècle. On y célébra des fiançailles en 1629 et un mariage en 1695. Elle fut rebâtie sur ses anciennes fondations et solennellement bénite, le 18 octobre 1778, "aux frais des frairiens et de plusieurs personnes charitables, avec l'agrément du général de la paroisse, de missire René Jégat, recteur, et de maître Jacques-François Saint, procureur fiscal de la juridiction de Bavalan". Récemment elle a été frappée par la foudre et restaurée dès l'année suivante.

Ce n'est qu'un modeste édifice rectangulaire en moellons rejointoyés. Un petit clocher de charpente à souche carrée et flèche polygonale s'élève sur la toiture d'ardoise, un peu en arrière de la façade occidentale. A l'autre extrémité, la sacristie se trouve décalée vers le nord par rapport à l'axe de la chapelle. Les baies ont des formes variées qui témoignent de remplois. Le portail de l'ouest s'étire en une accolade moulurée et il est surmonté d'un oculus. La porte nord s'ouvre en plein



Chapelle de Cromenach

cintre avec des arêtes vives tandis que les deux fenêtres en vis-à-vis sur le chœur, également en plein cintre, s'ébrasent en cavet. Dans la longère du midi le linteau d'une petite fenêtre est découpé en arc segmentaire.

Les pierres demeurent apparentes à l'intérieur de la chapelle dont le sol est dallé et le lambris peint en bleu ciel semé d'étoiles blanches. Un seul entrant subsiste au fond de la nef. Une balustrade de bois délimite le chœur surélevé d'un degré et carrelé.

L'autel en forme de tombeau galbé est peint en bleu sauf dans le long compartiment du devant où le triangle trinitaire rayonne ses ors sur un fond marbré. Ses deux gradins ornés de rinceaux sont demeurés fixés au mur du chevet ainsi que le tabernacle à trois pans incurvés, les deux ailes qui l'encadrent et le petit baldaquin qui le couronne. Sa forme, le fond bleu, les faux marbres, la porte dorée du tabernacle et son ciboire indiquent une oeuvre contemporaine de la reconstruction de la chapelle au XVIII^e siècle. Deux niches à coquille en tuffeau contiennent les statues

de saint Tugdual, en évêque, le titulaire primitif, et de la Vierge à l'Enfant qu'on lui a substituée sous le titre de Notre-Dame de Bonne Nouvelle. Le même entourage de pierre blanche cerne la porte qui communique avec la sacristie. A droite de l'autel se tient une statue de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.

Les fenêtres ont été garnies de vitraux, en 1983, par Jihel-Bay qui avait son atelier au village voisin de Betahon. On y voit, dans le chœur, les deux titulaires de la chapelle : saint Tugdual avec l'inscription bretonne : *SANT TUGDVAL LANDREGER* et Notre-Dame de Bon-Secours qui brandit un rosaire dans une barque chargée de maisons. Le troisième vitrail s'intitule : *MENAHED DU CROMENACH*, les moines noirs (bénédictins) de Cromenach, en souvenir de la présence supposée d'anciens moines.

Un bénitier polygonal en granit dessert la porte nord et l'on a placé, en avant du chœur, un ancien pile-mil en guise de cuve baptismale. Comme la plupart des chapelles fréquentées par les marins, Cromenach possède un bateau votif.



Vitrail de Notre-Dame de Bon-Secours (1983)



Vitrail des moines noirs (1983)

Le pardon se célèbre le 15 août et l'on porte en procession, sous un dais de bois néo-gothique, une Vierge à l'Enfant taillée et polychromée, en 1989, par le sculpteur questembertois Pignon.

Au voisinage immédiat de la chapelle se dresse une croix de granit datée de 1989 mais sur le devant de son soubassement est appliquée une plaque de marbre blanc plus ancienne où figure un calice avec l'hostie à l'intérieur d'une couronne de laurier.

Chapelle Sainte-Julitte

Située à l'extrême nord de la paroisse, au delà de la voie express, la chapelle Sainte-Julitte se dissimule dans un bouquet d'arbres. Au début de ce siècle, elle servait de lieu de rassemblement et de point de départ aux pèlerins d'Ambon et de Damgan qui se rendaient à la chapelle voisine de Notre-Dame de la Clarté en Lauzach.

Son portail occidental porte la date de 1846 qui ne peut être que celle d'une restauration ou d'une reconstruction. Il y a une dizaine d'années, dépouillée et quasi abandonnée, on la croyait définitivement perdue. L'intervention de Breiz Santel, qui a suscité une Association des Amis de la chapelle Saint-Julitte a permis de la sauver dans un minimum de temps.



Chapelle Sainte-Julitte

Elle commença de revivre avec le pardon ressuscité, le 2 juillet 1984. Dès l'année suivante l'association était en mesure de refaire la charpente et la couverture, de rejointoyer les maçonneries extérieures et de la doter de portes et de fenêtres neuves. La restauration se poursuivit en 1987 avec la mise en pierres apparentes de la longère du midi tandis que les murs du chœur et du chevet bénéficiaient d'un revêtement à l'ancienne. La voûte lambrissée en berceau a été refaite et deux vitraux placés dans les fenêtres. Ils représentent sainte Julitte avec son fils et saint Paul sur le chemin de Damas. Monsieur Yves Frélaud qui avait pris à coeur cette restauration, sculpta un grand Christ fixé au mur du chevet, au-dessus de l'autel, et une statue de sainte Julitte.



Fontaine de Sainte-Julitte (1677)

Sans doute la chapelle reste bien modeste, de plan rectangulaire avec un petit clocher de charpente et des ouvertures en plein cintre. Elle prouve du moins qu'avec de l'ardeur et de la bonne volonté, il est possible de maintenir et d'améliorer le patrimoine religieux.

De la chapelle, mais de l'autre côté de la route, dépend une fontaine originale. Ouvert au nord, le bassin s'entoure sur trois côtés d'un muret en grand appareil à corniche débordante. A l'est et à l'ouest, quatre supports en forme de balustres soutiennent un entablement à frise de denticules. Dans le mur du fond est ménagée une niche cintrée enveloppée d'ornements en bas-relief. La toiture en bâtière s'ouvre sur le devant par une arcade en plein cintre et le petit pignon s'orne de volutes et d'un cartouche qui porte la date de 1677. C'est donc la preuve que la chapelle existait déjà à cette époque.

La chapelle de Bazvalan

Le manoir de Bazvalan possédait une chapelle privée qui survit mais hélas ! dans l'état le plus lamentable, sous une couverture de tôles rouillées et disjointes. Elle est construite en moellons qui étaient revêtus au moins sur la façade et à l'intérieur.

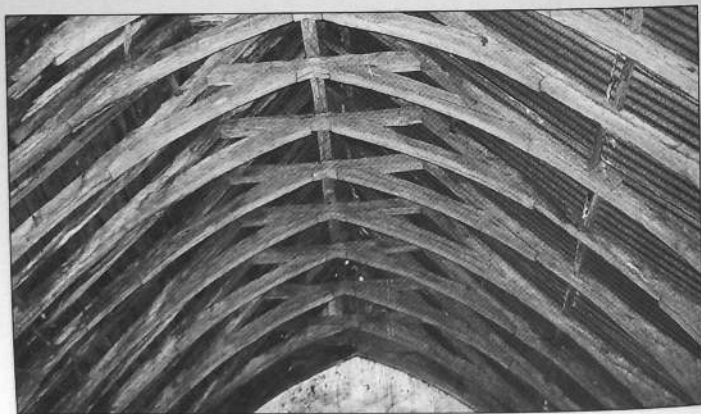
A l'ouest s'ouvre une porte en arc brisé surmontée d'un larmier. Dans le pignon se lit la trace d'un grand oculus circulaire maintenant aveuglé et au sommet demeure une partie de la souche du clocheton. A l'autre extrémité de la chapelle, on a maçonné aux trois quarts une fenêtre en arc brisé moulurée d'un cavet.

Mais ce qui démontre amplement l'intérêt et l'ancienneté de ce petit édifice, c'est sa belle charpente en carène renversée aux entrants surhaussés. Elle s'appuie sur une sablière où se déroule une inscription gothique déchiffrée par Monsieur Trichart :

"ANNO : DOMINI : MILLE : III^{es} LXVI
 AMAURICUS ~ DÔ DE BAZVAL (écu aux trois fasces de sable)
 FILIS IONIS DE BAZVAL..."
 "L'an du Seigneur mille quatre cent soixante dix
 Amaury, seigneur de Bazvalan,
 fils de Jean de Bazvalan..."



Fenêtre de chevet (XV^e siècle)



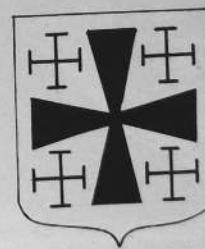
La belle charpente

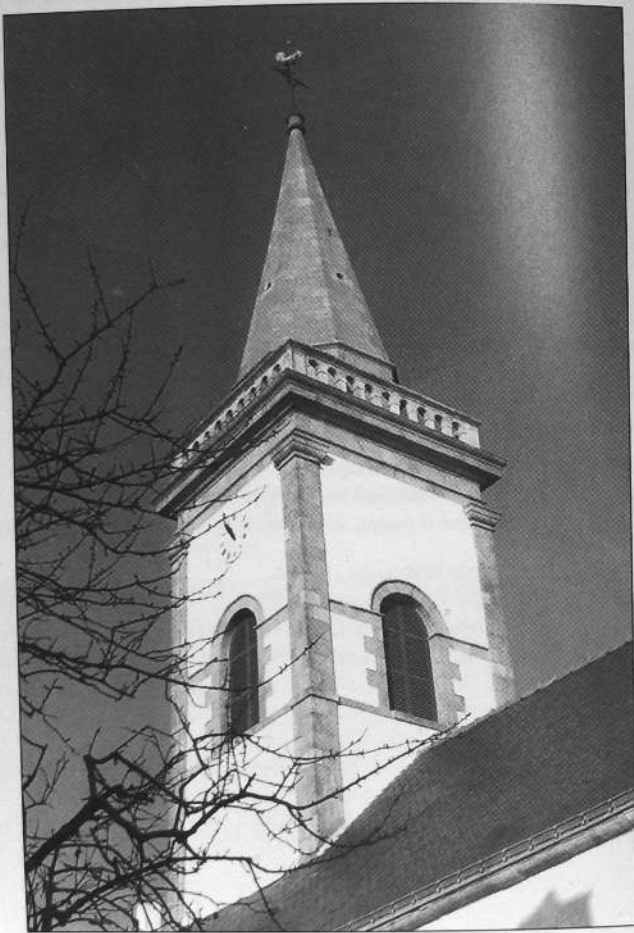
Ainsi cette chapelle se trouve exactement datée. Jean III de Bazvalan (1427-1457) avait épousé Marie de Malestroit, nièce de l'évêque de Nantes, seigneur d'Ambon, et fille de Malestroit, qui lui abandonnèrent tout ce qu'ils possédaient en Ambon. Leur fils Amaury de Bazvalan (1457-1492) recueillit leur héritage.

L'intérieur est tout rempli d'eau et sur les murs on distingue des graffiti, plus d'une centaine, qui représentent des navires de toutes dimensions. C'est peut-être ce qui fait dire qu'elle a servi de prison à des marins. On ne peut que déplorer l'état d'abandon de ce vestige d'un passé qui a fait la renommée et la prospérité de la famille de Bazvalan.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- A.D.Morbihan B 490.
G 21.
2 0 2/5-7.
- Archives départementales Loire-Atlantique : B 8921.
- ROSENZWEIG - Cartulaire du Morbihan, Vannes 1885, n° 300, 312, 318, 375.
- LE MENÉ (Ch.) - Le prieuré d'Ambon, dans Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan, 1904.
- GRAND (R.) - L'Art Roman en Bretagne - P. 1958.
- TILLET (L.-M.) - Bretagne romane - Zodiaque, 1982.
- ANDRÉ ET TRISTE - Rapport sur les sondages pratiqués dans l'église d'Ambon. 1990.
- PRAUD (J.) - Sainte-Julitte à travers les siècles. Sd, 64 p.





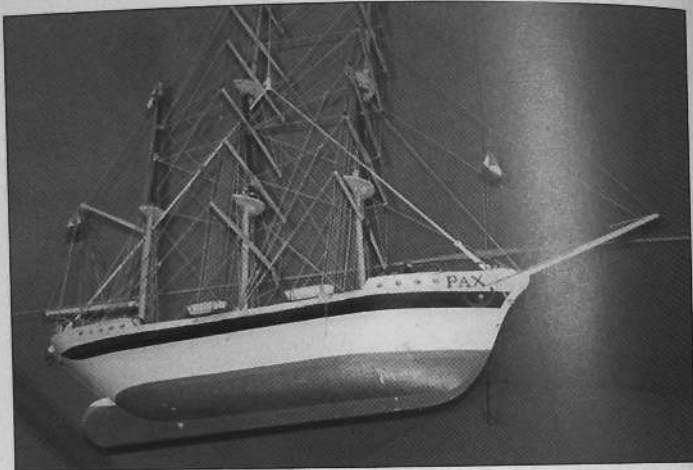
Damgan - Le clocher

DAMGAN

Le nom de Damgan apparaît pour la première fois dans un acte de 1262 en vertu duquel un certain Theophanus faisait don au monastère de Prières d'un champ voisin du jardin de Geoffroy d'Andresach et de deux autres contigus situés à Andresach, près de Damgan, dans la paroisse d'Ambon et le fief de Payen de Malestroit. Il est facile d'identifier dans ce texte le nom du village actuel de Landrezac. Celui de Damgan n'a pas changé depuis ces temps lointains mais pour autant il n'est pas facile de l'interpréter et la traduction par "Dom Jean" avancée par Dauzat ne semble pas soutenable pas plus que la "dune aux épaves". Vallerie propose "le lieu sur le chenai". Du moins une chose est certaine Damgan faisait alors partie de la paroisse d'Ambon et le demeura jusqu'au 26 janvier 1820 où elle fut érigée en paroisse autonome et plus tard en commune.

Jusque-là, un vicaire d'Ambon assurait, le dimanche, la messe matinée à Damgan et les paroissiens de Damgan et de Penerf devaient se rendre pour la grand' messe à Ambon où se célébraient également les baptêmes, les mariages et les enterrements. En 1705, Catherine Le Guézo, veuve de Jean Le Bodo, de Kervoyal, fonda trois messes basses en la chapelle de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle La fête de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, patronne des marins et des voyageurs, était solennisée, le 15 août, jour de l'Assomption, mais l'assemblée ne se tenait que le dimanche suivant.

La population de Damgan vivait alors de la côte, grâce à la vente d'huîtres, de coquillages et de poissons. Elle fut désolée par le choléra en 1834 qui fit au cours de l'année 101 victimes. En 1899, le recteur Louis Rio reprit, une fois par mois, la prédication en breton qui avait été interrompue depuis une dizaine d'années.



Le bateau votif

L'église Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle

Nous ne savons pratiquement rien de l'ancienne chapelle de Damgan. Au dire du conseil de fabrique, "elle ne présentait aucun ordre d'architecture ni de sculpture et se trouvait dans un état de délabrement complet". Le recteur Rio, nommé à Damgan en 1837 confirme : "L'église est trop petite pour une population de 1400 habitants et a besoin d'être rebâtie à neuf. La toiture est en mauvais état ; les lambris tombent de vétusté ; les murs menacent ruine et la pluie pénètre partout. De plus, elle n'a ni pavé, ni clocher." Sans plus tarder, il entreprend de remédier à cet état de choses et obtient l'appui non seulement de son conseil de fabrique mais du conseil municipal et de Monsieur Bernard, le député de l'arrondissement qui intervient auprès du ministre. En 1842, il bénéficie d'un secours de 3000 francs du gouvernement et le conseil de fabrique décide de reconstruire l'église.

La reconstruction de la chapelle

Les travaux furent menés rondement, trop vite sans doute : on s'en apercevra plus tard. Le 15 juin 1843, on bénit la première pierre, en pré-

sence de dom Louis, le dernier survivant des moines de l'ancienne abbaye de Prières. Dès le mois de février de l'année suivante, le maître-autel et l'autel de la Vierge se trouvaient en place de sorte que l'église devenait utilisable pour le culte.

Jusque là, la dépense s'était montée à 8258 francs et, grâce à la générosité des fidèles, il restait encore un peu d'argent dans la caisse de la fabrique. Désireux de terminer les travaux, le conseil sollicita une nouvelle aide de l'Etat qui lui fut refusée. Malgré tout il se remit à l'ouvrage. L'ancienne tour fut démolie en 1849 et remplacée par une nouvelle où le beffroi fut installé en 1851. Un second marché permit de bâtir une flèche haute de plus de huit mètres. En 1852, fut posé le lambris de la voûte, et, l'année suivante, le recteur organisa des corvées pour transporter à pied d'œuvre les pierres qui serviraient à daller l'église. Elles venaient des carrières de Péaule.

Le mobilier s'enrichit en 1853 de trois tableaux, en 1860 de plusieurs statues et d'une chaire à prêcher sculptée par Pobéguin de Vannes. Le recteur était infatigable et l'un de ses successeurs lui rend hommage : "Monsieur Rio a passé 24 ans à Damgan (1837-1861). Il a fait construire une église, il est vrai, sans caractère architectural mais convenable, suffisante pour la population et très facile pour le service du culte. Toute la population y a contribué, soit en donnant de l'argent soit en faisant les charrois, en allant chercher les pierres à la côte. M. Rio était un homme d'ordre, un prêtre zélé et actif et on peut dire que c'est lui qui a fait la paroisse de Damgan."

Ses successeurs continuèrent de meubler l'église en la dotant en 1868 d'un nouvel autel et de stalles dans le chœur, d'une fontaine baptismale en marbre, en 1879 d'une statue de Notre-Dame de Lourdes, en 1884 de deux tableaux, en 1887 d'une statue de saint Joseph, en 1897 d'un chemin de croix en terre cuite et des trois statues du Sacré-Cœur, de Notre-Dame de Lourdes et de saint Antoine de Padoue.

La cloche montée dans le beffroi en 1851 était encore celle qui avait été bénite, le 1er novembre 1833. Elle était venue par mer de l'atelier Vorus de Nantes. Une autre, de chez Havard, la rejoignit en 1858 et une troisième en 1883.

Malheureusement les matériaux qui avaient servi à bâtir l'église étaient de mauvaise qualité et très tôt elle eut besoin de sérieuses réparations. Dès 1871, on envisageait de corriger les vices de construction dans la longère nord. En 1872, la flèche fut frappée par la foudre. Appelé



Le chœur

à vérifier l'état de l'église, en 1878, un architecte officiel exigeait de reconstruire la longère du midi, de consolider et d'asseoir la charpente, de refaire le lambris en châtaignier. La fameuse tempête du 13 février 1900 endommagea encore la sacristie.

Recteur de 1952 à 1979, l'abbé Constant Larboulette, entreprit d'importants travaux qui modifièrent la physionomie de l'église. En 1954, le plancher de la tour s'effondra sur les cloches et la municipalité prit à sa charge la réparation. Ce fut le point de départ d'une vaste restauration. On avait, en 1945, consolidé par des étais de bois le mur nord de la nef. On construisit, cette fois, des contreforts de béton. Une chape de ciment couronna les murs et servit d'assise à la charpente en grande partie renouvelée. La toiture fut refaite et la voûte lambrissée en sapin des Landes. A la longère nord on accola un mur de briques pour en redresser l'aplomb. Les travaux continuèrent par les ailes et les sacristies. Ravalement et crépissage rajeunirent la physionomie de l'église.

A peine cette campagne venait-elle de se terminer que la réforme liturgique imposa de nouveaux changements. En 1965, l'autel de 1868 fut remplacé par un autre pour la célébration face au peuple. Les stalles et la balustrade du chœur disparurent. Les mosaïques du sol laissèrent place à un dallage. On peut dire que l'église de Damgan a été un chantier permanent avant d'adopter le visage que nous lui connaissons aujourd'hui.

Une église très simple

L'église présente la forme d'une croix latine régulière avec, dans les angles du transept et du chœur, deux sacristies et, sur la nef, au midi un petit porche. Sur l'enduit des murs blanchis à la chaux tranche le granit des chaînages d'angle et du pourtour des baies.

Incorporée à la façade occidentale la tour carrée s'élève en trois niveaux, barrée de bandeaux plats. Au bas s'ouvre le portail et à chacun des étages correspond une fenêtre. Le long des angles, des pilastres se hissent jusqu'au couronnement composé d'un entablement, d'une corniche et d'une balustrade ajourée. Sur la plateforme se dresse la flèche polygonale avec la croix et le coq.

De part et d'autre de la tour, la façade s'élargit, percée d'une fenêtre de chaque côté. De lourds contreforts triangulaires divisent la nef en quatre travées. Toutes les fenêtres se courbent en plein cintre, à l'exception de celles des sacristies.

Les murs intérieurs sont également blanchis ; le sol est dallé et le lambris de la voûte peint en gris clair. Un riche revêtement de marbre couvre



Vitrail de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle
(Maumejean 1948)



L'autel de la Vierge

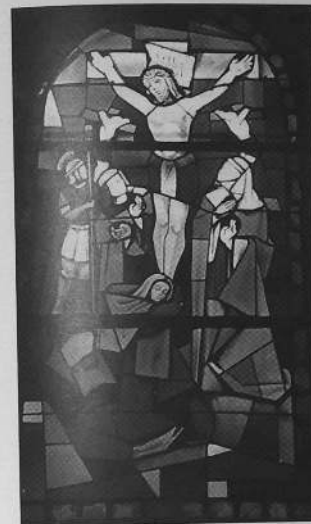
le sol du chœur relevé d'un degré et deux autres degrés forment le marchepied d'un autel à l'aspect un peu trop géométrique. Le soubassement en gros appareil de granit comporte un léger fruit et soutient une table strictement rectangulaire. Placée latéralement une simple croix de bois accompagne l'autel. Au fond du chœur, le tabernacle en pierre tendre s'orne d'une porte de cuivre avec un Christ bénissant et les lettres grecques A et Ω. De part et d'autre de la fenêtre axiale se trouvent les statues de saint Pierre et de saint François d'Assise.

Aux angles abattus de la croisée du transept sont adossées les statues en plâtre de saint Joseph avec l'Enfant Jésus, de sainte Anne avec la Vierge Marie, d'un saint pape et d'un saint vêtu en soldat romain, peut-être saint Guérin.

L'aile nord n'abrite plus qu'un confessionnal à claire-voie. La chapelle du midi est dédiée à la Vierge. Posé à même le sol, l'autel de bois, en forme de tronc de pyramide renversée présente les mêmes couleurs blanche et bleue que la statue de Notre-Dame de Lourdes dressée sur un piédestal à l'angle du mur. Sur le devant se détache la dorure du triangle trinitaire entouré d'une gloire rayonnante. On a placé, à l'entrée de cette chapelle, la fontaine baptismale de marbre noir.

Au fond de l'église, les statues de saint Antoine de Padoue et sainte Thérèse encadrent le portail, dominé par ailleurs par un groupe de l'Apparition de la Salette. Les stations du Chemin de croix et un troismâts votif, suspendu à la voûte, complètent le mobilier.

Dans sa blancheur, l'église apparaîtrait monotone et uniforme, n'était la riche coloration des vitraux modernes. Dans la fenêtre axiale du chœur, sous le titre de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, trône une Vierge à l'Enfant un peu sévère, enveloppée par le rayonnement de la colombe



*Vitrail de la Crucifixion
(Briand, 1958)*

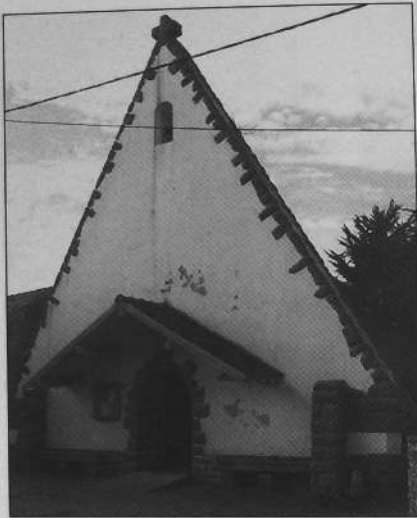


*Vitrail de la nef
(Briand, 1962)*

du Saint-Esprit. Elle est l'œuvre du maître-verrier Maumejean (1948). Les deux autres fenêtres du chœur ont été vitrées par Uzureau de Nantes (1958) qui a représenté la Multiplication des pains et la Cène du Seigneur. Aux chapelles latérales, c'est Briand de Rennes qui a placé les scènes de la Nativité et de la Crucifixion. Le même verrier, en 1962, n'a eu recours, dans la nef qu'à des motifs géométriques auxquels il a associé quelques symboles bretons, toujours avec la même richesse de couleurs. Le plus ancien vitrail (1939) habille la lunette du portail. C'est une simple tête de Christ. Cette symphonie de couleurs crée l'atmosphère de l'église.

Chapelle de Kervoyal

Il n'est pas sûr qu'anciennement il ait existé une chapelle à Kervoyal car, en 1852, la procession du mardi des Rogations s'arrêtait à la croix de Kervoyal. Quand la fréquentation de la plage s'amplifia, la



Le haut fronton de la façade

devint propriété de l'Association diocésaine. L'infatigable abbé Larboulette se chargea de terminer les travaux. En 1958, il fit daller le chœur et crépir l'intérieur ; l'année suivante, il introduisit un nouvel autel en granit. En 1961, le sol, jusque là sablé, reçut à son tour un dallage de schiste.

Délibérément, la chapelle a été voulue rustique. Rectangulaire, terminée par une abside semi-circulaire, elle est construite en moellons, sous une toiture d'ardoise qui descend très bas. Les baies cintrées s'entourent d'un appareil en granit éclaté. Face à la rue, comme plaqué sur la nef qui reste à un niveau inférieur, s'élève un haut fronton triangulaire blanchi à la chaux. Un large auvent abrite le portail accompagné de chaque côté d'un banc de pierre.

Dès l'entrée, ce qui frappe le plus c'est l'importance de la charpente faite d'une succession de fermes aux poutres assemblées, rayonnantes dans le chœur. Au bas des murs s'étire un banc de pierre. Les fenêtres sont garnies de vitraux en verre éclaté posés, en 1967, par le maître-ver-

rier Lamy qui avait son atelier à Kervoyal. Ils évoquent les huit béatitudes de l'Evangile et des inscriptions donnent la clé de leur symbolisme. Très lumineux en eux-mêmes, ils plongent la chapelle dans une semi-pénombre.

A l'origine ce fut un simple local privé, où se célébrait l'office dominical. Il disparut avec la construction pendant la guerre du mur de l'Atlantique.

Au lendemain de la guerre, un particulier entreprit d'ériger sur ses terres un édifice plus digne. En 1954, la nouvelle chapelle était déjà couverte mais demeurait inachevée et son propriétaire proposa de la céder au diocèse. Son offre fut acceptée et la chapelle

devint propriété de l'Association diocésaine. L'infatigable abbé Larboulette se chargea de terminer les travaux. En 1958, il fit daller le chœur et crépir l'intérieur ; l'année suivante, il introduisit un nouvel autel en granit. En 1961, le sol, jusque là sablé, reçut à son tour un dallage de schiste.

A l'entrée du chœur, suspendue au poinçon de la charpente une très belle Vierge à l'Enfant, sans doute du *xv^e* siècle vous accueille. Légèrement hanchée, elle porte son Enfant sur son bras gauche. Une couronne est posée sur son voile blanc et son manteau bleu se drape magnifiquement par dessus sa robe blanche. Vêtu d'une tunique blanche l'Enfant Jésus tient un livre ouvert. A la base de la statue, on a ajouté l'inscription : *MONSTRA TE ESSE MATREM. - Montre que tu es Mère.*

Au mur nord est appuyé un Christ, sans doute contemporain de la Vierge, mais malheureusement mutilé de ses deux bras et privé de sa polychromie. Couronnée d'une épaisse torsade d'épines, la tête se penche mais le visage demeure serein dans le cadre d'une épaisse chevelure. Sous l'effet du poids du corps suspendu à la croix, le torse s'est bombé, tandis que l'abdomen se creusait. Le perizonium est assez étroit et les jambes se croisent de telle sorte qu'un seul clou perce les deux pieds. Même mutilée, cette image reste bien émouvante. Lui fait pendant de l'autre côté un bas-relief moderne de sainte Anne.

Au fond de la chapelle ont été rapprochées deux statues de bois représentant toutes deux un chevalier. Le plus grand est nommé saint Guérin : il porte le heaume, un manteau rejeté en arrière et une tunique serrée d'une ceinture. Son voisin, plus petit, revêtu d'une armure complète, représenterait saint Léger à moins que ce ne soit qu'une statue



Statue de la Vierge à l'Enfant (XV^e siècle).



Virail de verre éclaté
(Lamy, 1967)

processionnelle du même saint Guérin. Les anciennes statues viennent de la chapelle disparue dédiée à ce saint. Elles avaient été volées en 1970 et, par chance, récupérées à Lyon, l'année suivante.

De l'autre côté du portail, un tableau porte les noms de ceux qui furent à l'origine de la chapelle. La première pierre avait été bénite, le 6 août 1950, par Monseigneur Plumey, préfet apostolique de Garoua (Cameroun) délégué par Monseigneur Le Bellec. Le recteur était alors M. Rio et le maire M. Tiffoche. M. Bergeaud, l'initiateur de l'œuvre est désigné sous le titre d'animateur et la réalisation a été assurée par l'architecte Colle, l'entrepreneur Guiheneuf, le couvreur Boucher et le charpentier Le Hen. Ils ont fait du bon ouvrage. La chapelle a été placée sous le patronage de Notre-Dame de la Paix.

Ancienne chapelle de Saint-Guérin

Il y avait, autrefois, sur la route de Damgan à Pnerf une chapelle dans le village dénommé encore Saint-Guérin. L'identité du personnage fait question car il y a au moins deux saint Guérin, qui furent tous les deux religieux avant de devenir évêques. Un frère de saint Léger d'Autun, nommé Gerin ou Guérin fut supplicié au VII^e siècle. Mais il y a aussi, au moins quatre Quirin morts martyrs et l'un d'eux était un officier romain chargé de garder la prison du pape Alexandre et qui se convertit. Comme il refusait d'apostasier, il fut supplicié et décapité au temps de l'empereur Hadrien. C'est ce saint Quirin, honoré aussi à Brech, qui répond le mieux à la statue de Kervoyal.

Selon Le Mené la chapelle existait déjà en 1580, ce que confirment les statues de Kervoyal qui en proviennent. Au XVIII^e siècle, elle donnait des signes de faiblesses puisque les Jésuites, qui en recueillaient les revenus, durent, à plusieurs reprises, entre 1729 et 1742 y faire des réparations.

En 1783, elle était tombée en ruine mais le général de la paroisse se proposait de la rétablir. A cette occasion le procureur de la juridiction de Bazvalan fit procéder à une visite des lieux. Le procès-verbal relève que la chapelle mesurait 60 pieds de long sur 18 de large (soit environ 20 x 6 mètres) et qu'elle se trouvait "sans boisage ni couverture". Dans le pignon, au-dessus de la fenêtre qui dominait l'autel, une pierre portait un écusson ovale "d'argent à trois fasces de sable", que sont les armes de Bazvalan. Le procureur requit qu'elles soient replacées au même endroit, lors de la restauration.



Statues de saint Guérin et de saint Léger

En 1844, et les années suivantes, le lundi des Rogations, on se rendait à Saint-Guérin où étaient exposées la statue du titulaire et celle de la Sainte Vierge. En 1892 et 1894, on y allait encore le jour de la procession de la Saint-Marc mais la vieille chapelle tombait à nouveau en ruine. Depuis elle a disparu, rasée par les Allemands, au cours de la dernière guerre.

Elle était l'objet d'un pèlerinage des marins qui demandaient à Dieu un heureux voyage ou le remerciaient d'avoir échappé à quelque danger. Elle était aussi fréquentée, on ne sait à quel titre, par les nourrices. Selon la tradition, un cimetière se situait entre la chapelle et la mer.

PENERF

Le quartier de Penerf a suivi le sort de Damgan jusqu'à ce qu'il en fût séparé, le 2 août 1843, pour former une paroisse indépendante, tout en demeurant dans la commune.

Son nom est noté PENNERZ en 1261 et PENNERH, en 1263. Il n'y a pas lieu de tenir compte du PENCORE de 1630 qui ne peut être qu'une cacographie. L'orthographe actuelle permet d'en mieux saisir le sens qui est d'origine géographique. PENERF doit être compris comme PEN-ERW, l'extrémité du sillon. Ce sillon, c'est la flèche de sable qui relie l'ancien îlot à la terre ferme. Au XVIII^e siècle, on disait encore "l'île de Penerf".

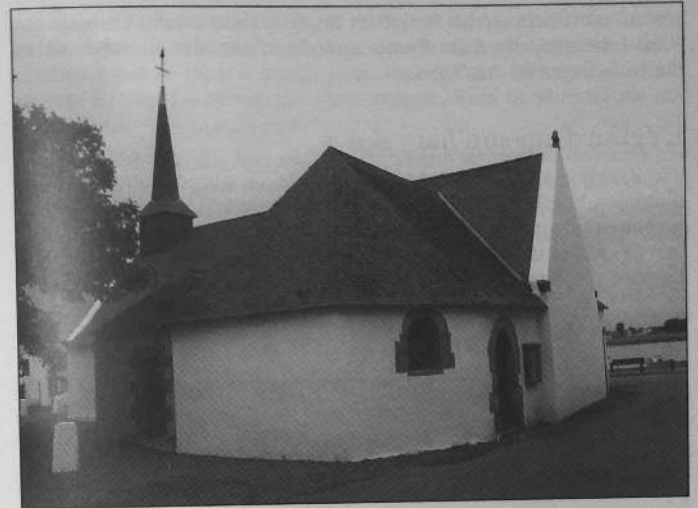
Le port qui s'est établi à l'entrée de la "rivière" a connu une certaine importance au temps où le cabotage demeurait actif. Au XVII^e siècle, les ingénieurs du Roi, en quête d'un site favorable à la création d'un port pour la Compagnie des Indes, songèrent, un moment, à Penerf. On sait que finalement ils jetèrent leur dévolu sur les estuaires conjugués du Blavet et du Scorff dont ils firent le port de Lorient.

La chapelle Saint-Pierre et ses transformations

L'église actuelle de Penerf n'est autre que la modeste chapelle des marins assise au voisinage immédiat du port. Au lendemain de son érection en paroisse, Penerf se préoccupa d'abord de construire une sacristie et de clore le cimetière.

En 1850, le conseil de fabrique, estimant la chapelle insuffisante pour une population de 520 à 530 âmes, demanda son agrandissement par la construction au nord, d'une aile symétrique de celle du midi. Le préfet se montra assez favorable et, en 1851, accorda l'autorisation d'entreprendre les travaux. Le marché était déjà conclu pour 1200 francs quand le Génie Maritime éleva des objections et ce n'est qu'en 1853, que la chapelle fut bâtie, grâce à un secours de 500 francs octroyé par le gouvernement.

En 1858, la fabrique aurait souhaité construire un chœur, dans le prolongement de la nef et en avant de l'alignement des chapelles latérales. Ce projet ne pouvait se réaliser que par un empiètement sur la voie publique et le maire ne s'y opposait pas.



L'humble chapelle du bord de mer

Mais le recteur avait de plus vastes ambitions. Il préconisait l'édification d'une église neuve dont le coût, selon lui, n'excéderait pas 20.000 francs. L'architecte du département, M. Hawcke dressa un plan dont le devis se montait à 43.000 francs. Le maire reculait, faisant valoir que l'église était suffisante et offrait les garanties de sécurité indispensables. L'affaire traînait en longueur et, en 1873, le desservant se plaignait : "Ma pauvre église n'est vraiment pas suffisante, ni solide, ni convenable. Si l'on ne reconstruit pas, sans parler des murs lézardés, le toit devra sous peu être refait en entier et la charpente renouvelée. Dans le mauvais temps, la pluie inonde la sacristie et tombe jusque dans le sanctuaire. Nous avons beau y mettre des couvreurs, ce sont des dépenses inutiles et les ardoises ne peuvent tenir sur la charpente vermoulue." Tous ses efforts demeurèrent vains et le conseil de fabrique se trouva contraint d'acquitter à l'architecte 664 francs d'honoraires pour un projet qui n'a jamais vu le jour.

Il faut beaucoup de bonne volonté pour reconnaître dans l'église de Penerf une construction du XVI^e siècle à décoration flamboyante, défigu-

rée au XIX^e siècle quand Penerf fut érigée en succursale. Ce n'est que l'ancienne chapelle Saint-Pierre agrandie d'une aile au nord qui lui donne la forme du "tau" grec.

L'église d'aujourd'hui

Blanchie à la chaux tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, sous sa toiture d'ardoise, l'église de Penerf apparaît très propre. Un peu en arrière du pignon occidental, un clocher de charpente la signale, fait comme la plupart des autres dans la région d'une souche carrée et d'une flèche aiguë. La porte en plein cintre s'entoure d'une bordure de granit et porte la date de 1802. Au-dessus un petit oculus circulaire s'inscrit dans une croix formée de quatre pierres. Toutes les baies sont en plein cintre sauf dans



Mosaïque du chevet (cliché Yves Berrier, Damgan)

la sacristie logée à l'angle de la nef et du bras méridional. Trois fenêtres éclairent la nef au nord et une porte s'ouvre au midi. Les deux bras se terminent par un pignon à trois pans, les deux des côtés percés d'une grande fenêtre. Le chevet plat reste aveugle. Rien de plus simple que cette église.

En 1960, il a fallu la consolider en coulant au sommet des murs une ceinture de béton pour soutenir la charpente et en doublant de béton le pignon occidental qui menaçait de se détacher. Une petite tribune s'y appuie à laquelle on monte par un escalier masqué. Le sol est carrelé et la voûte lambrissée dessine un curieux ovale.

Au fond du chœur, une grande mosaïque occupe tout le mur de chevet. Elle représente une Vierge à l'Enfant assise au coeur d'un paysage maritime peuplé de voiles. Plus bas, sur terre, deux groupes de personnes, hommes et femmes, l'implorent à genoux tandis que dans le ciel brille une étoile et que deux anges proclament : AVE MARIS STELLA / DEI MATER ALMA - Salut étoile de la mer, sainte Mère de Dieu. En dépit d'un coloris un peu terne, cette œuvre inhabituelle, réalisée en 1935, fait la richesse de la petite église.



La chapelle du midi

L'autel de bois a été avancé dans le chœur mais son tabernacle à porte dorée est demeuré attaché avec le gradin au mur sous la mosaïque. Sur le devant, une arcature divise la surface en trois compartiments. Dans celui du milieu figure le monogramme du Christ entouré de rayons dorés et, dans les deux autres, des croix fleur de lisées s'ajourent d'un quadrilobe à la rencontre du fût et des bras.

Un autre autel similaire s'adosse au pan central de la chapelle du nord et sur les côtés se tiennent les statues en plâtre de sainte Anne avec la Vierge, de la Vierge portant l'Enfant Jésus et de saint Antoine de Padoue. Au midi, le devant d'autel néo-gothique a été appliqué directement au mur et, au-dessus, on a fixé un crucifix de bois. Le Christ, aux bras très relevés regarde en haut vers le Père. Il est ceint du perizonium et ses pieds sont cloués séparément, les jambes demeurant parallèles. Posées à terre, les deux statues en pierre blanche de saint Pierre et de saint Paul accompagnaient autrefois le maître-autel. Une statue de sainte Thérèse est venue s'y ajouter. A l'entrée de la chapelle, on a placé la fontaine baptismale en marbre noir.



Vitrail du repentir de saint Pierre
(Marguerite Huré)

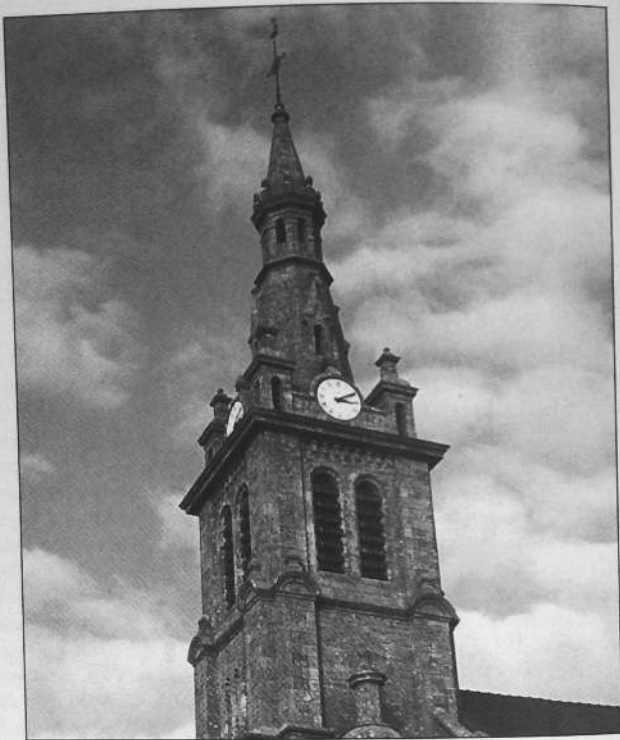


Vitrail de la Crucifixion de saint Pierre
(Marguerite Huré)

A qui douterait que nous sommes dans une église de marins, les bateaux votifs suspendus à la voûte auraient tôt fait de l'éclairer. En outre, avec un dessin très appuyé, toute la série des vitraux racontent la vie de saint Pierre, le pêcheur du lac devenu le chef des apôtres. Ils sont aussi de Marguerite Huré qui a donc réalisé une part importante de son œuvre dans le pays de Muzillac. Les stations du chemin de croix en bois tentent de fixer la physionomie du Christ, au long de sa montée vers le Calvaire. Au fond de l'église, les statues en plâtre de saint Joseph avec l'Enfant Jésus et de saint Yves des Bretons achèvent de manifester les dévotions du peuple de Peneff.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU MORBIHAN : 2 0 52/9
- PHILIPPOT (R.) - Abel Levenas, 1994, 25 p.



Péaule - Le clocher

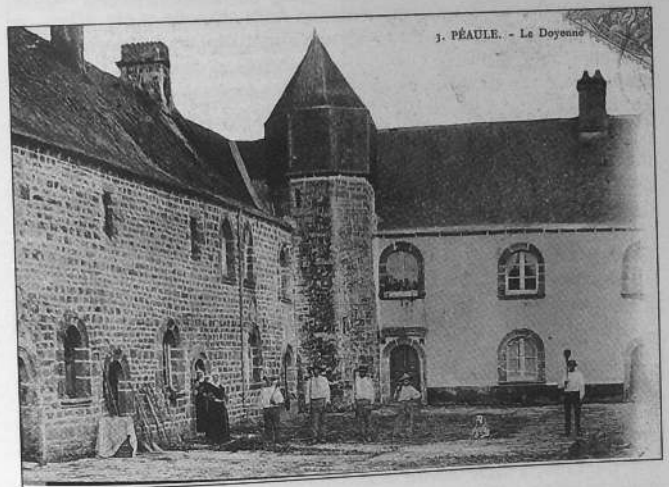
dicateur renommé, dont on a conservé plusieurs sermons, et un personnage important : il fut choisi pour être envoyé en mission à la fois par le pape Innocent I^{er} (401-417) et l'empereur Honorius (395-423). Allaire s'est placée aussi sous son patronage et l'on vénère son chef à Lanouée. Or, on ne le trouve inscrit au calendrier liturgique de Brescia qu'au XIII^e siècle et il n'existe pour lui aucun signe indiscutable d'un culte ancien. On peut donc se demander par quelle voie il aurait pu arriver si tôt en Bretagne.

Le doyenné de Péaule

En raison de son titre de doyenné et de ses abondantes ressources, la paroisse de Péaule était particulièrement recherchée par les chasseurs de bénéfices qui sévissaient au XVI^e siècle et souvent attribuée à des chanoines du chapitre. C'est ainsi qu'elle revint successivement aux deux frères Daniello, originaires de Brandivy en Grandchamp.

L'aîné, Jean, avait exercé à Rome les charges de protonotaire et abrégiateur des lettres apostoliques. Il fut nommé, en 1509, archidiacre de Vannes, ce qui faisait de lui le premier personnage du diocèse, après l'évêque. En 1514, le cardinal Pucci, évêque de Vannes non résident, le choisit comme vicaire général. Déjà titulaire de plusieurs bénéfices, Pierre Daniello obtint cette même année le doyenné de Péaule et devint encore, en 1537, abbé commendataire de Saint-Gildas-de-Rhuys.

L'ancien presbytère de Péaule est une grande et belle demeure qu'avec les créneaux de ses murs, sa cour dallée, sa tourelle polygonale de pierre, a toutes les apparences d'un château auquel étaient rattachés des bois, des étangs, des vergers, des jardins, des prairies et une métairie



Le doyenné

d'une grande valeur". A l'intérieur, une inscription annonçait qu'en 1534, Jean Danielo, archidiaque de Vannes et doyen, l'avait restaurée depuis ses fondations. Autant dire qu'il l'avait reconstruite en s'inspirant du style de la Renaissance italienne. Il est probable qu'il fit faire aussi des travaux à l'église dont le chœur en hémicycle relève de ce même style.

On le retrouve plus nettement encore dans la chapelle ronde du Saint-Sacrement de la cathédrale de Vannes où l'inscription indique qu'elle a été construite aux frais de Jean Danielo en 1537. C'est dire que l'argent ne lui manquait pas. Mais il sut en faire un pieux usage en le consacrant à de multiples fondations de messes et au soulagement des pauvres. Il mourut, le 10 juin 1540.

Son frère Pierre, trésorier du chapitre depuis 1533 recueillit plusieurs de ses bénéfices notamment l'archidiaconé de Vannes et le doyenné de Péaule. En 1552, il fut nommé abbé commendataire de Lanvaux. Le 26 novembre 1557, il donna procuration pour résigner ses bénéfices et mourut le 2 janvier de l'année suivante.

Il fut inhumé aux côtés de son frère dans la chapelle du Saint-Sacrement. La dalle qui abritait leur sépulture a été malencontreusement brisée lors de la récente transformation de la chapelle et ses débris ont été transportés au musée de la Société Polymathique du Morbihan. On y lisait : "Jean et Pierre Dianelo, archidiacres et chanoines de Vannes, après avoir fait de leurs biens de grandes largesses à l'église et aux enfants pauvres, sont morts le 10 juin 1540 et le 2 janvier 1587 (v. s.).

Les autres doyens de Péaule n'ont pas connu la même notoriété mais leur bénéfice continua d'être d'un bon rapport, augmenté des revenus du pourpris qui constituait un fief dépendant directement du Roi. Le doyen prélevait la dîme à la 33^e gerbe sur toute l'étendue de la paroisse. En 1615, il afferma son temporel pour 1100 livres, tout en se réservant le presbytère et, en 1756, son revenu était évalué à 1700 livres. La paroisse comprenait, outre la frairie du bourg, celles du Temple, de Kerhuel, du Pont-de-l'Etier, de Saint-Leufroy et du Pont-Saillant, desservies presque toutes par une chapelle.

Sur le territoire de Péaule, on ne comptait pas moins de 15 seigneuries dont les plus importantes étaient Péaule, du Bois-de-la-Salle, Couesquel, Fescal, Kerthomas et Quistinic. La paroisse relevait de la sénéchaussée de Vannes.

En 1790, Péaule devint commune et même chef-lieu de canton, mais en 1801, elle fut rattachée au canton de Questembert et l'est

demeurée depuis. De même elle perdit sa qualité de doyenné pour n'être plus qu'une simple paroisse mais son titulaire continua de porter le titre de doyen. Le recteur Jean Dequily, ayant refusé le serment, dut s'exiler. Il s'embarqua, en septembre 1792, sur le navire "La Constitution", à la Roche-Bernard, pour se rendre à la Corogne. A son retour, il fut nommé, en 1802, recteur de la nouvelle paroisse de Rochefort-en-Terre. Son successeur à Péaule, Jean-Baptiste de Roquecave d'Haumières, ancien chanoine du chapitre de Vannes, fut assez heureux de pouvoir restituer à la fabrique l'ancien presbytère.

L'église Saint-Gaudence

Son histoire

L'histoire de l'église de Péaule avant la Révolution demeure fort obscure. La partie la plus ancienne qui subsiste est le chœur semi-circulaire de style Renaissance qui date donc du XVI^e siècle. A la fin de ce même siècle, l'église se trouvait en mauvais état et, en 1599, l'évêque enjoignit à la fabrique d'avoir à la réparer, le quart de la dépense restant à la charge du doyen. L'année suivante, il réitéra ses recommandations mais on ne sait pas si elles ont eu une suite. Le seul indice qu'on ait, c'est la date de 1766 gravée sur le soubassement d'un pilier. Les anciennes cartes postales donnent à soupçonner qu'à cette époque l'église fut dotée de bas-côtés qui lui donnaient un aspect fort trapu sous son ample couverture d'ardoise.

A l'intérieur, deux chapelles relevaient, l'une des seigneurs de



Statue de saint Gaudence

Couesquel, l'autre de ceux de Kerthomas. Les propriétaires de Fescal possédaient une tombe devant l'autel de saint Roch et l'on sait qu'il existait aussi un autel de la Vierge et un autel de saint Jean.

Au lendemain de la Révolution on dit l'église en bon état, ce qui s'explique aisément si elle venait d'être agrandie dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Les paroissiens s'empressèrent de réparer la toiture mais, en 1808, ils la déclarent "presque entièrement nue et sans ornements". Ils réclament avant tout une cloche et un timbre pour l'horloge.

En 1843, le recteur, avec l'approbation du conseil de fabrique s'avisa de construire une chapelle baptismale en appentis sur le clocher. Cette initiative eut le don d'exaspérer le maire qui exigea la suspension des travaux et porta sa plainte devant le préfet. Il estimait qu'il n'appartenait pas "à un individu de changer l'architecture de l'église". Son principal grief concernait "la forme de la fenêtre qui rendait irrégulière la façade de l'église". D'après un plan très sommaire, cette baie était prévue en plein cintre alors que les autres, disait-il, dessinaient une bâtière. En réalité, elles s'ouvraient en arc segmentaire. Le recteur s'en excusa auprès du préfet, demandant de la garder maintenant qu'elle était achevée. Il semble cependant qu'il ait fallu la modifier.

Le conseil municipal réclama en 1848 le transfert du cimetière qui se trouvait, comme partout, autour de l'église et notamment du côté sud. Ce fut fait et, en 1856, la municipalité passa un marché pour l'enlèvement des terres de l'ancien cimetière et leur transport dans le nouveau. Il fallut alors aménager l'espace et les routes autour de l'église. Une forte dénivellation (un précipice, disait le maire) apparut devant l'entrée principale et entraîna la construction d'un perron, en 1857. Pour l'anecdote, le maire, quarante ans plus tard, entreprit de le démolir, ce qui souleva une protestation de la part de certains habitants, et le préfet lui enjoignit de le rétablir.

En 1892, l'arc qui soutenait la voûte du chœur menaçait ruine : une pierre s'en détacha et tomba sur le marchepied de l'autel. On en profita pour refaire non seulement l'arcade déficiente mais le toit et la boiserie du chœur. Satisfait, le recteur écrivait : "Cet ouvrage est à peu près terminé et notre vieille église est maintenant, sinon élégante, du moins solide et convenable."

Elégante, elle ne l'était guère, en effet. Rectangulaire, elle se composait d'une triple nef, prolongée à l'est par une abside semi-circulaire. Le clocher à l'ouest, consistait en une lourde tour carrée de sept mètres



L'ancienne église

de côté. La chapelle baptismale, au midi, assez disgracieuse l'alourdisait encore. Au nord, sur le bas-côté se greffait une construction rectangulaire. Et il y avait cette immense toiture à deux versants qui lui donnait l'allure d'une vaste halle.

Un événement inattendu allait déclencher sa transformation. Dans la nuit du 13 au 14 février 1900, la tempête qui causa tant de dégâts dans le Morbihan, souleva la partie supérieure du clocher qui retomba sur le bas-côté du midi. La nef principale ne fut pas touchée et les offices continueront d'être célébrés dans l'église. En une quinzaine de jours, on parvint à réparer le bas-côté.

Mais l'évêque, en nommant Jean-Marie Deblond, en 1903, au doyenné de Péaule lui prescrivit de surélever l'église et de construire une tour à la place de "l'affreux pignon" qui n'avait pas souffert de la tempête. Sans plus tarder, le nouveau doyen s'aboucha avec l'abbé Brisacier de Tours qui, à cette époque restaura et construisit maintes églises et chapelles. Celui-ci établit un plan assez séduisant qui transportait le clocher sur la façade du midi et facilitait ainsi l'accès au portail de l'église mais il se refusa à toute modification. Le conseil de fabrique se tourna alors vers Monsieur Caubert de Cléry, architecte de

Vannes qui proposa de surélever la nef principale de trois mètres afin de lui procurer un éclairage direct et de créer trois voûtes distinctes en briques. Il n'était pas question des baies des collatéraux qui furent cependant complètement remaniées.

Ce projet reçut, le 17 août 1904, un avis favorable de la Commission des bâtiments communaux, d'autant plus que les parties inférieures des murs, les fondations et les piliers étaient, au dire de l'auteur, largement suffisantes pour supporter le surcroît de poids qui leur était imposé.

La fabrique prenait à sa charge la totalité de la dépense évaluée à 35.582 francs. En vue de ces travaux, elle avait procédé à une vente d'arbres qui lui avait rapporté 17.700 francs. Le conseil municipal n'apportait rien mais appuya une demande de secours au département qui accorda 2.000 francs. Le 14 février 1905, l'entrepreneur Ricordel de Ponchâteau emporta l'adjudication en consentant un rabais de 17 %.

Commencés, le 25 avril, les travaux furent terminés en l'espace de neuf mois. Le dimanche 28 janvier 1906, le doyen et les paroissiens prirent possession de leur église. Jusque là les offices se célébraient dans la chapelle Saint-Michel. Le 6 novembre, le nouvel évêque de Vannes, Monseigneur Gouraud, consacra l'église complètement transformée.



La nouvelle église et l'ancien clocher

Les paroissiens s'étaient prêtés volontiers aux charrois et aux corvées mais se montrèrent plus réticents pour les dons en argent sauf pour les vitraux où leurs noms demeurent inscrits.

Restaient la tour et la façade occidentale, alors qu'elles avaient été à l'origine de la campagne de travaux. Faute de ressources, on avait renoncé à les rebâtir. A la suite de la Séparation de l'Église et de l'État, la situation se trouva complètement modifiée : l'église appartenait désormais à la commune. Le maire prit l'affaire en mains en faisant valoir que cette partie de l'église était devenue dangereuse. Le 24 juin 1910, il demanda à l'architecte Caubert de faire une expertise. Les maçonneries étaient encore solides mais les autres parties défectueuses. D'autre part, si les côtés sud et est se trouvaient consolidés par le baptistère et le mur qui fermait la nef, les deux autres côtés ne tenaient que par eux-mêmes.

Le conseil municipal conclut à reconstruction du clocher sur les plans déjà établis par Caubert. Le devis se montait à 42.000 francs pour lequel il demandait d'autoriser un emprunt de 38.000 francs. Le projet fut examiné par la Commission départementale qui l'approuva sous quelques réserves : *"La solidité ne fait pas de doute et l'ensemble de la façade, dessiné dans le goût de la Renaissance présente un aspect agréable."*

L'adjudication des travaux eut lieu, le 17 juillet 1911. Une fois de plus, les habitants assurèrent les charrois. Sollicité par la municipalité, le Conseil général accorda une première subvention de 2000 francs, puis une autre de 2500 francs mais rejeta une troisième demande en 1913.

La bénédiction du nouveau clocher avait été fixé au 6 septembre 1914. L'entrée en guerre de la France obligea de la différer et elle n'aura lieu que le 24 juin 1919.

Avec le clocher se terminaient les travaux qui avaient transformé et considérablement amélioré la physionomie de l'église tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Désormais, on ne procéda plus qu'aux réparations courantes. Cependant, en 1955, on refit la toiture ; on remplaça le parquet du chœur par une plate-forme en ciment habillée de mosaïque ; on repeignit les boiseries du chœur et le dallage dans l'église fut remis à niveau. Des modifications interviendront aussi dans le mobilier, à la suite de la réforme liturgique.

Son architecture

Longue, haute de deux étages, précédée d'un clocher qui se dresse fièrement à son extrémité occidentale, l'église de Péaule ne laisse guère apercevoir son chevet qui présente les caractères de la Renaissance.

La tour est bâtie, hors œuvre, en bel appareil de granit clair. Elle s'élève en quatre étages carrés et une flèche de pierre l'amortit. La partie inférieure paraît massive, si elle n'accusait des décrochements importants. Le portail en plein cintre à clé saillante s'ouvre entre deux puissants contreforts couronnés d'un compartiment à fronton curviligne. Le même dessin se retrouve dans les contreforts latéraux moins élevés mais tous sont réunis par une large frise de canaux surmontés d'une corniche à ressauts sur laquelle repose une balustrade au-dessus du portail. Le corps de la tour s'élargit de deux tourelles polygonales coiffées d'une



La nouvelle église et son clocher

lanterne ajourée et d'un dôme avec une sorte de pinacle. Dans les trois étages supérieurs, les contreforts superposés perdent de leur épaisseur jusqu'à devenir de simples pilastres. La face occidentale est percée, au deuxième niveau, d'une fenêtre en plein cintre contenant deux formes et un oculus, au troisième, d'un triplet aux éléments de même hauteur. Au quatrième étage, sur chaque face, des baies jumelles garnies d'abat-son permettent aux sonneries des cloches de s'élancer vers tous les horizons. Une corniche couronne cet ensemble.

Quatre clochetons carrés, sommés de pinacles, cantonnent la flèche polygonale et, entre eux s'insèrent quatre petites lucarnes. Au-dessus d'une corniche, la flèche se mue en une lanterne couronnée de pinacles, d'où s'échappe la pointe qui porte la croix. C'est dire l'importance de ce clocher aux formes un peu tourmentées mais auquel on ne saurait dénier un caractère monumental.

La nef rectangulaire, sans transept, s'étend sur sept travées. Le vaisseau central se hausse au-dessus de l'appentis des collatéraux et porte une toiture à deux versants. Des contreforts rythment la suite des travées percées, au bas de fenêtres jumelles en plein cintre, à l'étage d'une fenêtre unique également en plein cintre mais meublée de deux formes avec un oculus dans le tympan. Au midi, à la cinquième travée, à partir de l'ouest, une porte en plein cintre remplace les baies et, au nord, un petit local se loge entre deux portes. Mais l'ensemble de la nef bénéficie d'une belle unité où les verticales équilibrent les longues lignes horizontales des corniches, celles du haut décorées d'arcatures.

Le chœur demeure étranger à cette architecture. Tout au plus a-t-il été exhaussé d'un étage. Disposé en hémicycle, à la largeur de la nef centrale, construit en appareil, il présente, au bas, un soubassement taluté, une section intermédiaire aveugle, puis l'étage des fenêtres en plein cintre moulurées sur leur pourtour, enfin une partie supérieure visiblement ajoutée, renfor-

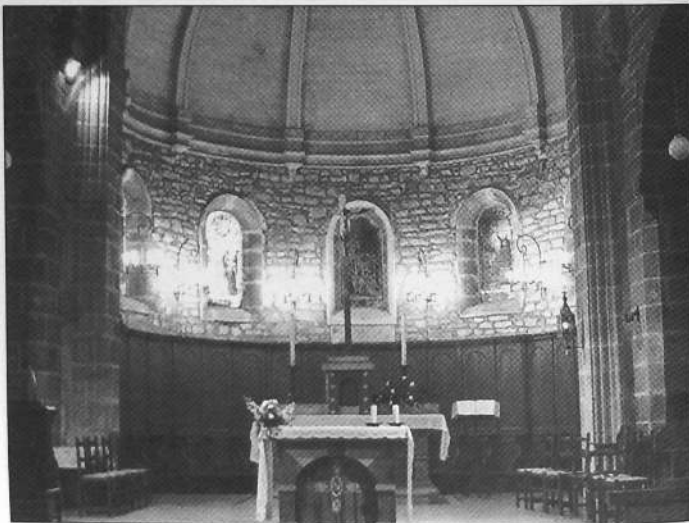


*Le chevet semi-circulaire
(xvr siècle)*

cée de contreforts plats. Ces différents niveaux sont nettement délimités par des corniches saillantes, celle du haut ornée de modillons. Cette partie de l'église, couverte d'un toit semi-conique, s'apparente au chœur de l'église du Guerno.

L'intérieur et son mobilier

En prenant possession de la paroisse, en 1959, le nouveau doyen envisagea immédiatement de refaire le mobilier de la sacristie, de supprimer la chaire, "horrible et sans valeur, vraie caisse à savon", de remplacer les autels de bois par des autels de granit, d'introduire une table de communion également en granit, de décaper et de jointoyer les murs du chœur et des chapelles de la Vierge et de saint Joseph, de déplacer les statues adossées aux piliers. Tout ce programme, il allait le réaliser tambour battant de telle sorte que l'évêque Monseigneur Grimault put bénir les nouveaux autels le 1^{er} octobre 1961 et Mgr Le Bellec, la sainte table le 19 novembre suivant. Satisfait, le doyen écrivait : "Désormais l'église est incomparablement plus belle et plus élégante."



Le chœur (xv^e siècle)



Autel au fond de l'abside

En 1991, le chœur subira encore quelques modifications. L'hémicycle s'ouvre sous une majestueuse arcade en plein cintre et s'éclaire des cinq fenêtres de la Renaissance sous la corniche qui soutient la voûte en cul-de-four et ses doubleaux rayonnants. La maçonnerie a été rejointoyée et, au bas du mur, règne un lambris verni auquel s'adossent les stalles. Le nouvel autel, en granit de la carrière de la Corderie, paraît un peu trop géométrique avec sa table rectangulaire posée sur un muret de fond et, en avant, sur deux arcs et de courtes piles carrées, avec son gradin plat et son tabernacle orthogonal. A l'intérieur des arcs se détachent les deux grecques Α et Ω qui désignent le Christ, principe et fin de toutes choses.

Le chœur s'agrandit de la première travée de la nef centrale surélevée de trois degrés et bordée de la table de communion où se marient le granit et le fer forgé. L'autel de la célébration, en bois, plus petit, présente sur le devant une arcade rappelant celles de l'autel de pierre.

Dans les bas-côtés de cette même travée les deux nouveaux autels de granit s'appuient au mur en pierre apparentes et se composent d'un soubassement en forme de tronc de pyramide renversée, d'une table rectangulaire et d'un gradin. Celui du nord est dominé par une Vierge à



*Autel latéral
et statue de saint Joseph*



Vierge à l'Enfant

l'Enfant en bois de bonne facture mais qui pourrait être moderne. Debout, elle soutient son Enfant nu de la main gauche et de l'autre lui caresse le pied. Elle est vêtue d'un voile blanc, d'une robe marron et d'un manteau bleu semé de fleurs de lys et habilement drapé sur tout le devant de son corps. De l'autre côté, saint Joseph lui fait pendant mais sa statue n'est que de plâtre.

Dans la longue nef, le vaisseau central communique avec ses collatéraux par des arcades en plein cintre reposant sur des piles rectangulaires aux arêtes abattues. La partie basse est construite en granit, celle du haut en calcaire. A chaque pile correspond un doubleau qui soutient la voûte d'arêtes. Les bas-côtés sont couverts en berceau. Chacune des travées s'éclaire d'une fenêtre dans le collatéral et d'une autre sous la voûte centrale.



L'ancien maître-autel

La dernière, au nord, est close d'un mur et celle du midi contient la chapelle baptismale. Un support en forme de balustre soutient la cuve baptismale en marbre blanc qui s'évase vers le haut. On a placé au fond de cette chapelle l'ancien maître-autel en bois de facture très classique. Profondément galbé, il s'orne, sur le devant de l'Agneau mystique au sein d'une gloire rayonnante et, aux angles antérieurs, d'angelots, tous ces motifs dorés sur fond de faux marbre. Le tabernacle s'enfonce dans le double gradin où s'étirent de molles arabesques. Il est bordé de deux ailerons et, à leur sommet, deux angelots tendent une guirlande au-dessus de la porte sculptée d'un ciboire. Aux extrémités des gradins, deux anges de bois, peints en blanc s'agenouillent pour adorer.

Sur le tabernacle se dresse la statue en bois de saint Gaudence. Il a revêtu ses ornements épiscopaux, une aube à dentelle, une étole et une chape rouge qui laissent apercevoir sa croix pectorale et son rabat. Coiffé de la mitre, il n'a plus sa crosse qu'il serrait de la main gauche. Les deux vitraux modernes qui garnissent les deux fenêtres géminées se rapportent à l'Esprit-Saint et à l'Eucharistie. Hauts en couleurs, d'un dessin plus schématique, ils se distinguent de ceux qui ont été placés dans le reste de l'église dès sa restauration.



Vitraux de l'atelier Vermorel de Reims (1906)

Ces derniers viennent de l'atelier Vermorel de Reims et portent la date de 1906. Ils représentent, dans un décor d'architecture, conformément aux modes du XIX^e siècle, soit des saints en pied, soit des scènes religieuses. On a ainsi dans la galerie du chœur, au centre, comme il se doit, Saint-Gaudence, le patron de la paroisse et le titulaire de l'église, à sa droite saint Jean-Baptiste et saint Guillaume, à sa gauche, saint Fran-

çois-Xavier et saint Julien. Dans la nef, les sujets sont groupés deux par deux dans les fenêtres jumelles. Le collatéral nord voit défiler, du haut vers le bas de l'église : une sainte Femme (sainte Anne ?) et l'Annonciation, la Visitation et la Présentation, saint Louis et l'Apparition de Jésus à sainte Thérèse, le Martyre de saint Constant et la Donation des clefs à saint Pierre, les deux dernières vitres demeurant blanches. De l'autre côté, au-delà de la chapelle baptismale : saint Vincent Ferrier et le Martyre de sainte Eugénie, l'Assomption de la Vierge et l'Apparition de Lourdes, l'Apparition à sainte Jeanne d'Arc et sainte Germaine de Pibrac, l'Apparition de sainte Ursule à sainte Angèle et le Pardon de Sainte-Anne-d'Auray.

L'ensemble de la statuaire est malheureusement en plâtre : le Sacré-Cœur, Notre-Dame-de-Lourdes, saint Antoine de Padoue, le Curé d'Ars, sainte Germaine. Elle a du moins le mérite, avec les vitraux de nous renseigner sur les dévotions en honneur à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e.

Les monuments du bourg

La chapelle Saint-Michel

Il est surprenant que ni Luco, ni Le Mené ne mentionnent la chapelle Saint-Michel située à la sortie du bourg de Péaule vers Marzan. Duhem avance qu'elle a été reconstruite vers 1860.

Depuis qu'on lui a fait toilette, en 1960, dans l'intention de s'en servir comme salle paroissiale, elle a belle allure, tout au moins à l'extérieur. Rectangulaire, elle se présente avec des murs de moellons apparents et rejointoyés. La façade occidentale est percée d'une porte en plein cintre et plus haut d'un oculus. Au sommet du pignon, le clocheton en appareil paraît un peu grêle. Entre deux corniches, la petite chambre ajourée abrite la cloche et s'amortit en une courte pyramide sommée de la croix. Dans les longères s'ouvrent deux fenêtres en plein cintre et, en outre, au midi, une porte. Toujours en plein cintre, la fenêtre du chevet s'ébrase vers l'extérieur et semble plus ancienne.



Chapelle Saint-Michel



Statue de saint Michel

L'intérieur n'a pas encore été rénové et souffre d'être utilisé par les services de la ville. Cependant, le sol est dallé, la voûte peinte en bleu ciel est constellée d'étoiles blanches.

Le chœur a conservé son mobilier. Une petite balustrade borde son parquet et les murs sont habillés d'un lambris avec, au bas, des stalles. L'autel néo-gothique porte deux gradins d'inégale longueur où s'étirent des frises végétales. Le volumineux tabernacle verni s'insère au milieu de gradins et s'amortit en une bâtière à crochets flanquée de deux pinacles. Entre deux colonnettes, la porte s'orne d'un pélican blanc et dans le tympan supérieur s'inscrit le monogramme de la Vierge. L'ensemble s'adosse à un contretable crénelé divisé en plusieurs panneaux. Deux statuette de la

Vierge immaculée sont posées aux extrémités débordantes du gradin inférieur.

De part et d'autre de la fenêtre axiale se voient les statues de saint Michel terrassant le dragon et de saint Jean-Baptiste. En avant, deux pedestaux portent les statues de la Vierge et de sainte Anne.

On regrette que cette chapelle, encore en bon état, soit pratiquement désaffectée après avoir longtemps servi aux pieuses réunions de la Congrégation de la Sainte Vierge.

La croix de mission

Placée immédiatement devant la longère nord de la chapelle, la croix de mission, comme dans les autres paroisses de la région revêt un caractère monumental. Elle se dresse sur une plate-forme à laquelle on monte par deux escaliers latéraux légèrement incurvés. Aux extrémités

des murets, des piles carrées de peu de hauteur s'amortissent en une sorte de dôme surmonté d'un pinacle. Entre les deux branches intérieures prend place une niche d'allure plus ancienne. Bordée de colonnettes à chapiteau et coiffée d'un fronton curviligne, elle contient une statue de la Médaille miraculeuse.

Sur un soubassement en forme d'autel, l'ancienne croix de bois a été remplacée par une croix en ciment à laquelle est fixé un Christ de fonte.

Un vieil if et des cyprès lui font un cadre de verdure tandis qu'en avant s'étend un parterre fleuri.

L'ancienne chapelle de la Madeleine

A proximité du bourg, il y avait autrefois un village habité par les cordiers, réputés descendre des anciens lépreux et, en raison de cela, tenus à l'écart du reste de la population.

Déjà le Cartulaire de Redon signale la présence d'une "maladrerie de Saint-Yvon en Péaule". Il est possible que le village de la Madeleine en ait pris la succession. Il avait une chapelle, dédiée à cette sainte, qui selon un acte de 1625 était le lieu ordinaire de la sépulture des cordiers. Les habitants dépendaient des régaires de l'évêché et ont rendu des aveux devant la juridiction épiscopale, à plusieurs reprises, au XVII^e et au XVIII^e siècles.

La chapelle a disparu. Déjà, en 1892, il n'en restait plus trace. Le lieu-dit "La Corderie" en conserve sans doute le souvenir.

Chapelle Saint-André

Au village du Pont-de-l'Estier, aux confins extrêmes de la paroisse, s'élevait autrefois une chapelle. On y célébra, le 26 septembre 1653, le mariage de Charles Guyart, sieur du Pont-d'Oust, avec Juliette de Coëtlogon. C'est avec ses pierres, dit-on, que fut construite la chapelle Saint-André au village de ce nom, en raison de sa position plus centrale. Sur place demeura la fontaine de Sainte-Barbe et le village sert de cadre à une fête des métiers qui se tient le 14 juillet. Il ne semble pas qu'il faille la confondre avec la rustique fontaine de Saint-Marcellin, source simplement aménagée mais christianisée par la présence d'une minuscule croix de pierre.



Chapelle Saint-André

La chapelle actuelle borde la route. Construite en moellons revêtus, elle dessine un assez long rectangle. Les deux pignons sont percés chacun d'un oculus. Au sommet de celui de l'ouest, le petit clocheton en appareil adopte la forme habituelle mais se termine en une bâtière surmontée d'une petite croix. Au sud, une petite fenêtre en arc segmentaire éclaire la nef et deux autres sont disposées symétriquement sur le chœur.



Le tabernacle de l'ancien autel

On entre dans la chapelle par la porte en plein cintre ménagée dans la longère du midi. Débarassée de leur revêtement, les murs laissent deviner des reprises. Au bas du lambris, la charpente reste apparente.

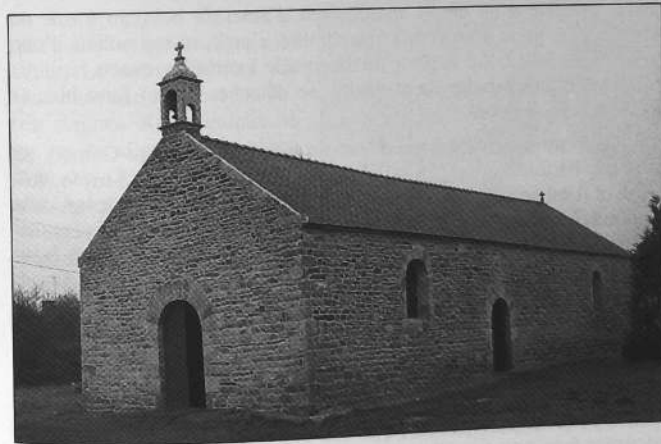
Surélevé d'un degré, le choeur dessine en son milieu, un arc de cercle et une balustrade en bois borde le parquet. Récemment on y a introduit un autel en pierre consistant en une table rectangulaire posée sur deux petites piles. Deux statues en plâtre l'habitent : l'une de saint André, le patron, l'autre de saint Antoine ermite.

L'ancien autel de bois a été relégué au fond de la chapelle. En forme de tombeau galbé, il est décoré de l'Agneau mystique et son tabernacle s'encadre de quatre gracieuses consoles en volutes.

Au sud de la route, une haute croix de granit signale la chapelle. Le soubassement en gros appareil supporte une petite table et le socle porte la date de 1658. Le fût monolithique a ses arêtes abattues et un Christ assez fruste se détache en faible relief à la croisée des bras.

Chapelle Saint-Corneille

La chapelle actuelle de Saint-Corneille a été bâtie en 1872 et inaugurée, le 16 septembre 1873. Elle aussi a remplacé une autre située, un peu plus au sud, au village de Kerhuel et dédiée à saint Yves. Le doyen Briand estimait cette nouvelle position plus indiquée pour desservir le



Chapelle Saint-Corneille

quartier de Larmor. On y célébrait alors la messe tous les seconds dimanches et un pardon auquel on conduisait les bêtes à cornes. Le 20 août 1950, elle s'est enrichie d'une relique de saint Corneille. En 1980, on a refait la couverture et, en 1992, elle a bénéficié d'une restauration complète grâce à des bénévoles si bien qu'elle apparaît presque neuve.

La chapelle s'élève au cœur d'une prairie plantée de quelques arbres qui la dote d'un vaste placître. Rectangulaire, elle s'impose aussi bien par sa longueur que par sa largeur. La maçonnerie de moellons rejointoyés est couronnée, dans les longères, d'une corniche en quart de rond. Dans la façade occidentale, le portail s'ouvre en plein cintre et, au sommet du pignon, le clocheton carré s'amortit en un petit dôme surmonté de la croix. Toutes les baies sont en plein cintre : deux fenêtres au nord, deux autres au midi et, de ce côté, entre elles, une porte. La fenêtre de chevet, ébrasée vers l'extérieur et moulurée d'un petit tore dans le cintre, porte la date de 1633 (ou 53). Elle provient sans doute d'un édifice plus ancien.

L'intérieur est comme neuf : sol dallé, murs blanchis, voûte lambrissée de couleur claire. Des résilles de verres colorés garnissent les fenêtres et un bénitier polygonal accompagne la porte du midi.

Une balustrade de bois très ajourée délimite le chœur surélevé d'un degré. Précédé d'un ample marchepied, l'autel de bois, en forme de tombé galbé, peint d'un vernis trop sombre, s'orne, en son milieu, d'une hostie rayonnante. Sur la porte du tabernacle à consoles, exacte réplique de celui de la chapelle Saint-André, se détache, sur un fond bleu et blanc, un ciboire doré.

A l'avant du chœur, debout sur un piedestal, un saint Cornély un peut trop bariolé, en habit pontifical, tient en main sa croix à triple croisillon et il est accompagné de deux bêtes à cornes. On voit encore, dans le chœur, les statuette de la Vierge et, au fond de la chapelle, un confessionnal.

Oratoire de Saint-Leufroy

On peut se demander pourquoi et comment le culte de Saint-Leufroy s'est implanté à Péaule. Originaire du pays d'Evreux, le saint s'instruisit de la doctrine chrétienne auprès de divers maîtres à Chartres avant de choisir la vie monastique. L'évêque de Rouen lui demanda de retourner dans son pays d'origine pour y fonder un monastère. Leufroy

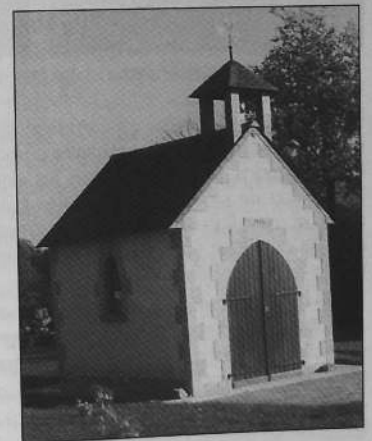
choisit de l'établir en un lieu appelé "La Croix- Saint-Ouen" qui devindra plus tard La Croix-Saint-Leufroy. C'est là qu'il mourut le 21 juin 738. Au IX^e siècle, pour les soustraire aux pillages des Normands, ses reliques furent transportées à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés à Paris. Celles de saint Thuriau, évêque de Dol, après un séjour à La-Croix-Saint-Leufroy, les accompagnèrent à Saint-Germain. C'est peut être ce voisinage avec un saint breton qui l'a fait connaître en Bretagne.

Dans la chapelle, saint Méen est associé à saint Leufroy, mais ceci s'explique par la coïncidence de leurs fêtes, le 21 juin.

Au dire du doyen Jean Mainguy, qui a tant fait pour la restauration des édifices religieux dans sa paroisse, la chapelle de Saint-Leufroy datait du XV^e siècle et était la plus belle. Mais à son arrivée, elle était déjà tombée en ruine : le clocheton s'était écroulé avec la façade et la toiture n'avait conservé que quelques ardoises. Il commença par mettre à l'abri la cloche et les deux statues de saint Leufroy et de saint Méen.

La chapelle, établie sur un tertre, au milieu du village, fut rasée en 1961 pour agrandir les chemins. Le doyen récupéra encore les vieilles pierres de taille et l'autel de granit. Le maire était d'accord pour construire avec eux un petit oratoire qui rappellerait l'ancienne chapelle.

Le projet n'a été réalisé qu'en 1994 et grâce à un particulier. Le nouvel édifice est situé dans une enceinte murée, très soignée. Rectangulaire, il est revêtu d'un enduit blanc avec des chainages de pierre aux angles et autour des baies. Le portail dessine un grand arc brisé et deux petites fenêtres du même dessin éclairent l'intérieur. Au sommet du pignon, le clocheton est fait de quatre petites piles chapeautées d'un toit pyramidal en ardoise. A l'autre bout une croix de granit s'encastre dans la maçonnerie.



Oratoire Saint-Leufroy



Statue de saint Leufroy



Statue de saint Méen

Le sol, à l'intérieur est carrelé et la bâtière du toit, lambrissée. La table de granit de l'autel, moulurée d'une bande et d'un cavet repose sur deux supports plats. Elle porte les deux statues restaurées de saint Leufroy et de saint Méen, difficiles à distinguer car tous deux étaient abbés et tous deux sont revêtus des ornements pontificaux. L'un d'entre eux, de meilleure facture et à qui on a restitué sa crosse, pourrait représenter le titulaire de la chapelle.

A proximité de la chapelle on a restauré la croix de pierre, simple mais belle. Le haut soubassement en gros appareil soutient une table débordante et la croix, de section polygonale, est plantée dans un socle carré au bord supérieur chanfreiné.

On se rendait autrefois en procession à la fontaine située dans un bas-fond au-delà des maisons du village. Négligée, elle est devenue difficile d'accès mais pourrait être facilement remise en honneur.

Les anciennes chapelles

Le temple de Fescal

Mentionnée dans un aveu de 1574, on lui donnait le nom de "Temple de Fescal", parce qu'à l'origine elle relevait des Templiers. Lors de la suppression de l'Ordre, elle fut dévolue aux Hospitaliers mais l'abbaye de Prières reçut une partie de sa dotation, réduite à une simple tenue. En 1642, le duc d'Elbœuf, seigneur de Rochefort, tenta de s'en emparer mais les moines lui intentèrent un procès et furent rétablis dans leurs droits.

De son côté, la commanderie de Carentoir ne tirait guère bénéfice de son lot car elle ne possédait aucune maison et ne jouissait que du tiers des oblations, de la dîme à la 11^e gerbe sur quelques terres et d'une rente de 24 sous, revenu qui ne valait que six livres en 1644. Au village de Fescal se tenait, à cette époque, "une assemblée de la Saint-Jean" où un certain droit seigneurial avait été usurpé par le sieur de Pont-d'Armes. L'aveu de 1677 parle encore des "rentes féodales et des devoirs seigneuriaux" dus au Temple-de-Fescal, puis les titres se font muets.

La chapelle du Temple, dédiée à saint Jean-Baptiste, pouvait dater du XV^e siècle car sa porte était en arc brisé et, à l'autre extrémité, le remplage de la fenêtre se composait de trilobes et de quadrilobes. Délaissée, elle tombait en ruine, à la fin du XIX^e siècle et maintenant elle a complètement disparu.

Au voisinage se voit un curieux monument fait de trois blocs de pierre à peine dégrossis. Le plus long, disposé à plat, ressemble à une pierre tombale, les deux autres, dressés aux deux extrémités penchent sérieusement. L'un d'entre eux, arrondi dans sa partie supérieure et surmonté d'un gros bouton, présente sur sa face interne une croix dont les bras de la traverse sont inégalement pattés. Il fait penser à une dalle mégalithique avec une croix emmanchée. Selon Le Mené, il existait un autre groupe de pierre semblables - mais n'est-ce pas là une fausse interprétation ? - et elles étaient l'objet de deux légendes : selon les uns, c'étaient les tombes de deux templiers, pour d'autres celles de deux personnages, l'un catholique et l'autre protestant qui se seraient entretués au cours d'un duel.

Dans le talus qui borde la même prairie est plantée une petite croix aux arêtes abattues, mutilée d'une large portion du croisillon droit.

Le Vieux Doyenné

Comme le Vieux Doyenné, reconstruit par Jean Daniélo, se trouvait assez éloigné de l'église paroissiale, il n'est pas surprenant qu'une chapelle domestique ait été aménagée dans la grande demeure. Elle se trouvait dans la tour située à gauche du grand portail de la cour et n'est plus reconnaissable qu'à la haute fenêtre en plein cintre, ébrasée vers l'extérieur, qui l'éclairait.



Le vieux doyens. Tour de la chapelle

Coëtguel

A Coëtguel, un bâtiment, attenant à la maison et qui abrite actuellement une galerie d'art, passe pour avoir été une ancienne chapelle. Les rampants du toit s'agrémentent de crochets et, à l'intérieur, la voûte est lambrissée en arc brisé



Bâtiment qui passe pour avoir été une chapelle

au-dessus des sablières et des entrants dont un est engoulé et sculpté d'un noeud dans sa partie centrale. Le petit appareil régulier des parois intérieures militeraient en ce sens mais visiblement la façade a été profondément remaniée et toutes les ouvertures sont rectangulaires. Deux cheminées dominent les extrémités du faitage. On ne peut que demeurer perplexe.

La croix de Bellon

En cours de route, nous avons recontré plusieurs croix au voisinage des édifices religieux. Elles sont trop nombreuses sur la paroisse pour être recensées et décrites de façon exhaustive.

La plus remarquable est celle du Bellon. Vers le milieu du dernier siècle, elle gisait à terre et c'est ainsi que Rosenzweig l'a décrite. Depuis on l'a redressée et restaurée. Un emmarchement de trois degrés porte le socle rectangulaire dans lequel elle est plantée. Deux traverses chargées d'écots barrent le haut du fût. Entre elles, une sorte d'écriteau est gravé d'un côté du monogramme du Christ et de l'autre de celui de la Vierge sans doute ajoutés. Au-dessous du croisillon inférieur se lit en capitales romaines l'inscription : A MES AFFAIRES DIEU Y SOIT que Rosenzweig a vu aussi sur une maison de Vannes. Un écu figure sur le flanc de la croix : écartelé, aux 1 et 4 à une fleur de lys, aux 2 et 3 à une merlette. Le socle fournit un renseignement plus précis : FAIT EN 1542. On ne peut s'empêcher d'établir un rapprochement avec les Daniélo. Pierre était à cette époque doyen de Péaule. D'autres dates se rapportent à des restaurations : 1778 et encore : RELEVÉE PAR ELOÏSE ROSALIE LE MAUFF 1895.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU MORBIHAN : G 31
2 0 153/1291
- COURSON (A. de) : Cartulaire de Redon. I, 1863, n° CCLX, CCCVII, CCCXXXIV.
- GUILLOUX (J.M.) - Brandivy. Vannes, 1894.



Le clocher et l'aile méridionale du transept

MARZAN

La paroisse

Jusqu'à une époque relativement récente, le nom de MARZAN s'écrivait tantôt avec un "s", tantôt avec un "z". Il faut remonter à 1516 pour trouver la terminaison -AN. Auparavant il était noté MARZEN (1267) ou MARSEN (1257) et plus anciennement encore MARSIN (XI^e siècle et déjà en 895). Il semble dériver de MARTINUS et désigner saint Martin, l'apôtre des Gaules, mort entre 396 et 400, qui a donné leur nom à tant de paroisses en France. Même s'il a été supplanté à Marzan par les saints Pierre et Paul, il autorise à y voir une paroisse primitive d'origine gallo-romaine qui pouvait englober Péaule et Arzal.



Statue de saint Pierre



Statue de saint Paul

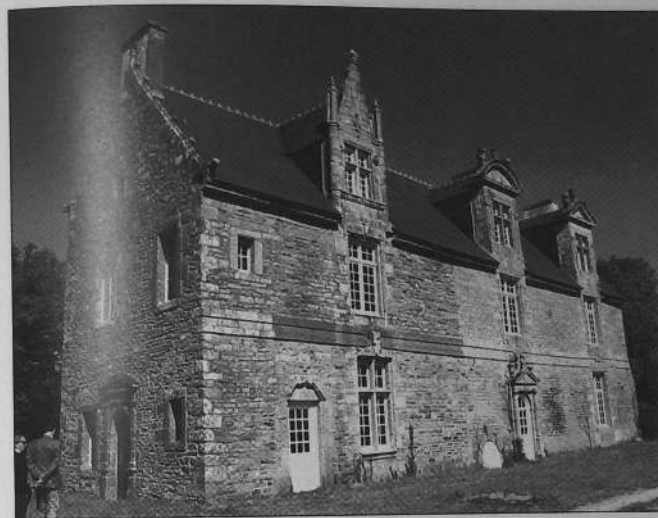
Autre argument en sa faveur : elle occupait une position centrale et la voie romaine qui franchissait la rivière fait encore la limite, sur une certaine distance, entre Arzal et Marzan. Après l'arrivée des Bretons, son territoire a pu être scindé en trois paroisses distinctes.

Il est possible que le passage sur la rivière ait été transporté, au Moyen-Age, plus en amont où se font face les villages de l'Isle en Férel et de l'Isle en Marzan. De ce dernier côté s'avance une petite presqu'île fortifiée sans doute depuis les temps préhistoriques, où le duc Jean I^{er} le Roux fit construire, en 1250, un château pour contrôler la navigation sur la Vilaine. Il y mourut, en 1286, ainsi que son petit-fils Arthur II, en 1312. En 1487, le duc François II céda à l'abbaye de Prières "l'Isle-les-la-Roche-Bernard" qui, au siècle suivant, n'était plus qu'une ruine.

L'abbaye possédait déjà le passage dit de Guedas, en amont, à la hauteur de La Roche-Bernard, et elle avait acquis, en 1255, de l'abbaye de Saint-Gildas-de-Rhuys, la maison de Guedas, en Marzan, dont elle fit une hôtellerie pour les voyageurs.

Sur la paroisse existaient plusieurs autres maisons nobles, notamment la Cour-de-Marzan, qui relevait en partie du comté de Rochefort. Elle avait droit de haute, moyenne et basse justice, des fourches patibulaires sur la "Lande de la Justice", colliers et carcans au bourg. Ses seigneurs lançaient la soule, à la Saint-Etienne et présidaient la course à la drague, le jour de la Saint-Pierre. Cette drague était une sorte de dragon en bois et la course se déroulait en trois tours : avant la grand'messe, avant et après les vêpres. Le recteur devait un pot de vin à ceux qui la portaient et payait les sonneurs de musette qui l'accompagnaient. C'était lui aussi qui donnait les "joyaux" ou gants et aiguillettes des lutteurs. Le propriétaire de la Grée de Bondeguy fournissait une poule et un renard vifs pour les mettre sur la drague. Les seigneurs de Marzan disposaient encore de droits utiles : un marché le mercredi et six foires par an, le trépas sur les marchandises qui circulaient sur le grand chemin de La Roche-Bernard à Muzillac. Les halles construites au nord de l'église remontaient à 1680. Elles ont été vendues à la commune en 1930 et furent démolies dès l'année suivante.

Après les de Marzan, la seigneurie passa aux Butault, sieurs du Pordo et de la Châtaigneraie en Avessac, puis par le mariage en 1737, de Marie-Marguerite Reine avec Louis de Durfort, aux ducs de Lorge.



La Cour de Marzan

La paroisse s'étend sur 3280 hectares. Selon Cillart, elle comptait 1200 communicants au milieu du XVIII^e siècle mais Ogée lui en accorde 1800, Le Mené, à la fin du siècle, 1900 habitants. Actuellement elle dépasse 1700.

Le recteur dîmait à la 33^e gerbe sur toute son étendue. N'étant pas prêtre, Jacques Salmon en afferma les revenus pour 800 livres, "à charge au fermier de desservir la paroisse et d'acquitter tous les droits, même de lui abandonner la jouissance du presbytère et de ses dépendances, s'il lui plaisait, un jour d'y fixer sa résidence". En 1756, ce bénéfice valait 1342 livres.

La paroisse dépendait du doyenné de Péaule. Elle se divisait en six frairies : Le Bourg, Trémer, Guernec, Toussaints, Miquel et Castrais, la plupart desservies par une chapelle. Vers 1750, Mademoiselle de Lorges, propriétaire de la Cour-de-Marzan fonda une école dotée d'une rente de 500 livres pour y entretenir quatre enseignantes appelées à instruire les enfants de la paroisse.

Dans la nouvelle circonscription décidée par l'Assemblée Constituante, en 1790, Marzan forma une commune du canton de Péaule mais passa en 1801 dans celui de la Roche-Bernard dont elle dépend toujours.

L'église Saint-Pierre et Saint-Paul

La longue histoire de l'église

L'église de Marzan, en dépit de multiples restaurations et adjonctions, laisse deviner un ancien plan roman en croix latine à nef unique mais le chœur a été refait au XIV^e ou au XV^e siècle comme en témoignent les arcades en cintre brisé et la fenêtre du chevet. Une cloche pour l'église fut fondue à Rochefort, le 12 mai 1587, par Mathurin PICQUART. Elle fut nommée Pierre et pesait 600 livres. Pour payer les 50 écus qu'elle avait coûté, une levée extraordinaire fut imposée aux paroissiens à raison de deux réaux par écuelle ou par habitant.

Le chancel, c'est-à-dire, toute la partie haute de l'église, relevait des seigneurs de Marzan et il n'était pas permis d'y enterrer sans leur permission. Un acte de 1620 nous en précise les dimensions : "On mesure, du fond du chanceau prohibitif, 15 pieds de large et 16 pieds de long depuis le marchepied de l'autel principal jusqu'à la porte de sortie dudit chanceau vers la nef et, en outre, du côté de l'Évangile, entre la clôture dudit chanceau et le marchepied dudit grand autel, un espace contenant 5 pieds 1/2 de long et en largeur 2 pieds et demi et, de l'autre côté vers l'épître, y a un autre espace entre ladite clôture et le marchepied de l'autel qui contient 8 pieds 1/2 de long et 3 pieds 1/3 de large, en laquelle étendue avons vu une montée à pied droit pour aller au letrín qui occupe 2 pieds de large, plus au pied d'un des piliers du côté vers l'épître, il y a un relais contenant 1 pied de large et 4 pieds de long." Cette description minutieuse nous permet de conclure que le chanceau était entouré d'une clôture et fermé du côté de la nef par un jubé (le letrín) auquel on accédait par un escalier droit.

Cette même année, "le seigneur de Marzan fut enterré dans le chanceau, vis-à-vis du sacraire (armoire murale du côté de l'évangile) et, après son décès, il fut mis une fausse chasse et une chapelle ardente sur sa tombe et, plus bas, fut placé un grand banc pour assooir la douairière (sa veuve) et ses demoiselles qui venaient faire leur prière auprès de la tombe."



Vue d'ensemble de l'église (face nord)

La sacristie était inexistante ou en tout cas insuffisante puisque les prêtres devaient renfermer leurs vêtements liturgiques dans des coffres disposés dans l'église. En 1593, le prêtre sacristain était accusé d'avoir "délaissé l'église ouverte ... où il a été perdu plusieurs biens, même que par sa faute il a laissé les passants casser une cloche étant dans le clocher." En 1620, rien n'avait été encore fait et le coffre de Laurent Le Guen se trouvait toujours dans le chancel. En 1626, les paroissiens délibéraient sur l'injonction qui leur avait été prescrite par l'autorité diocésaine "d'extruire (détruire) et de bâtir une sacristie dans trois mois, sous peine d'interdiction de célébrer la sainte messe ni enterrer en ladite église." Selon du Halgouët, elle ne fut construite qu'en 1666. La sacristie actuelle ne date que de 1863.

Diverses dates et inscriptions gravées dans la pierre nous permettent de suivre les agrandissements de l'église. A l'intérieur, entre les deux arcades qui ménagent une communication de l'aile sud



Inscription au-dessus des arcades entre les chapelles du midi

du transept avec la chapelle adjacente, sur une dalle on lit distinctement LA(n) 1634 D(om) F. ORGBIN / A FAIT FAIRE CES / VOUTES ET PILIER. Dom Orgebin n'était pas le recteur sinon il n'aurait pas manqué d'afficher son titre mais sans doute un prêtre de la paroisse. Au-dessus de la porte occidentale de l'aile nord l'inscription se fait plus discrète : M. F. P. R. 1649 qu'il faut interpréter Messire François Pivault, recteur de 1626 à 1658. Au sommet de la chapelle voisine de la sacristie on retrouve ses initiales : M. F. P. R. Son neveu, Jean, qui lui succéda de 1658 à 1677 a laissé sa marque au-dessus de la porte méridionale du transept : FAIT PAR DOM JEAN PIVULT R(ecteur) de M(arzan) 1666. Ainsi la physionomie de l'église a bien changé au cours du XVIII^e siècle.

Une note laconique du registre paroissial signifie : "Cette année 1745, la nef de l'église de Marzan fut rebâtie à neuf". En effet, depuis 1731, le général de la paroisse se préoccupait de ce problème pour lequel il décréta une taxe sur les inhumations faites dans l'église. Le portail occidental porte la date de 1743.

Grâce aux chapellenies, on sait qu'à l'intérieur, outre le maître-autel, il y en avait plusieurs autres. D'abord celui de Notre-Dame où se desservaient sans doute la très ancienne chapellenie fondée par les seigneurs de Marzan et plus tard la chapellenie d'Olivier Thomas. Cette chapelle a été attribuée au Rosaire au XVII^e siècle. Un autre autel latéral était dédié à la Vraie-Croix. La chapellenie de Saint-Jean-l'Évangéliste, fondée par un Hazo, était attachée à l'autel de l'apôtre qu'on ne sait où situer.

Après la Révolution, le maire, en 1808, estimait à 800 francs les réparations à faire à l'église mais ce qui lui semblait le plus urgent, c'était d'acheter une cloche pour appeler les fidèles aux offices. En 1810, elle manquait toujours. A cette date, le mur du portail menaçait ruine ; celui du cimetière s'était en partie écroulé et le reliquaire se trouvait en mauvais état. Seul le maître-autel lui paraissait décent, sans doute parce qu'il venait d'être acheté. Le sous-préfet se montra d'accord pour opérer un prélèvement extraordinaire sur les contribuables.

Vers le milieu du siècle, l'aile nord de l'église fléchissait et le maire demanda un secours. On relevait alors la chapelle de Miquel et le préfet crut à un stratagème pour obtenir l'argent nécessaire. Le maire répliqua qu'un expert avait constaté "que le pignon de l'aile gauche était incliné de plus de 40 centimètres et que, de ce fait, il menaçait ruine si on n'y remédiait pas au plus tôt." Faute d'obtenir une subvention, le maire conseilla à la fabrique de procéder elle-même aux indispensables réparations.

Le 14 décembre 1904, la foudre s'abattit sur le clocher, causant d'importants dégâts dans l'église : un pilier avait été presque complètement démolí, la clef de voûte de l'arcade nord, entre le maître-autel et l'autel de la Vraie-Croix, fortement ébranlée ; une importante lézarde s'était déclarée du haut en bas du chœur au côté du midi ; de ce même côté, le pignon de la chapelle surplombait beaucoup ; la base du clocher ne paraissait plus en état de supporter la flèche. En conclusion le recteur demandait de reconstruire le chœur.

Le conseil municipal exprima son accord et proposa le transfert du chœur et du transept à l'ouest de la nef. Il faisait valoir que le chevet se trouvait trop près des maisons et ne laissait pas suffisamment d'espace pour le passage d'une route, que la nouvelle construction contribuerait à l'embellissement du bourg car l'église serait entourée d'une place de tous les côtés. Pendant les travaux, les offices pourraient être célébrés dans la nef. Quant au clocher, on envisageait de descendre la flèche et de couvrir d'un petit toit la chambre des cloches. Ce projet parut un peu trop ambitieux et l'on se borna à faire les réparations qui s'imposaient.

Le 26 mars 1921, la grosse cloche s'écroula, brisant les dalles du sol mais par bonheur demeura intacte. Le clocher devra encore être restauré en 1951.

A partir de 1943, une nouvelle campagne de travaux modifia l'aspect intérieur de l'église. Les pierres de taille avaient été recouvertes d'un badigeon. On redonna la noblesse du granit aux piliers, aux arcades et aux embrasures des fenêtres. C'est ainsi que fut remise au jour la date de 1634 inscrite sur le pilier qui se trouve au milieu de la chapelle du Rosaire.

En 1962-63 disparurent les autels et les balustrades des chapelles latérales au profit d'un autel de granit dans celle du Rosaire. Le dallage de l'église fut refait et, à cette occasion, les ouvriers découvrirent, sous les dalles proches du chœur, un caveau abritant un sarcophage de pierre qui contenait les restes d'un squelette et un reliquaire de plomb. Le seigneur-comte de Marzan, Gilles Butault avait été inhumé dans l'église Saint-Germain de Rennes le 13 octobre 1701 mais "le cœur dudit seigneur, ensuite de cette cérémonie (en fait, le 26 février 1702) fut placé dans l'enfeu et le tombeau de sa famille dans l'église de Marzan dont il était le seigneur fondateur."

Comme partout, le cimetière entourait l'église. En 1873, le maire engagea des démarches en vue de son déplacement. Il était devenu

“insuffisant à cause de son peu d’étendue, insalubre à cause de sa position au centre du bourg” et il entravait la circulation et l’accès au champ de foire. Dès 1874, on enterrait dans le nouveau cimetière et, l’année suivante, Yves Hernot de Lannion y érigea une croix de granit haute de 5 m 90. On commença de déblayer les terres de l’ancien cimetière à partir de 1883, ce qui rendit difficile l’accès de l’église du côté du midi. La sacristie se trouvait à trois mètres en surplomb et il fallut établir en 1888 un massif de pierre et de terre pour pouvoir y pénétrer. Les portes latérales de l’église ne deviendront accessibles qu’en 1896 et ce n’est qu’en 1951 qu’un muret, le long de la façade, grâce à deux escaliers, permit d’y monter plus facilement.

Son état actuel

L’église de Marzan dresse sa masse imposante dans un cadre de verdure et de fleurs qui a remplacé l’ancien cimetière. Son haut clocher ne parvient pas à ramener à l’unité le jeu compliqué des toitures d’ardoise qui l’entourent. Sa tour carrée émerge à peine, percée de meurtrières en plein cintre. Elle s’amortit en un dôme galbé qui abrite les cloches et la flèche, faite d’un tambour polygonal à la base, s’effile en une pyramide aiguë.

Les murs de la longue nef, revêtus et couronnés d’une corniche moulurée, accusent le XVIII^e siècle avec leurs grandes fenêtres en arc segmentaire, tant au nord qu’au midi. Des contreforts en appareil consolident la maçonnerie, terminés en glacis. La façade occidentale est bordée de pilastres minces comme les bandeaux plats qui délimitent le triangle du pignon. Mouluré de gorges et de tores, le portail utilise des éléments plus anciens : il est flanqué de colonnettes géminées et engagées. A hauteur d’imposte deux socles sculptés devaient supporter des statues. Le cintre s’enveloppe d’un larmier aux extrémités retroussées. En revanche, la



Portail occidental de l’église

pignon, appartient bien à son époque. Elle est surmontée d’un écu martelé et d’une couronne comtale : c’était sans doute les armes des Durfort de Lorge qui héritèrent en 1737 des Butault, seigneurs de Marzan. Sur la face nord de la nef se greffe la chapelle carrée du baptistère qui s’éclaire d’une fenêtre en arc segmentaire.

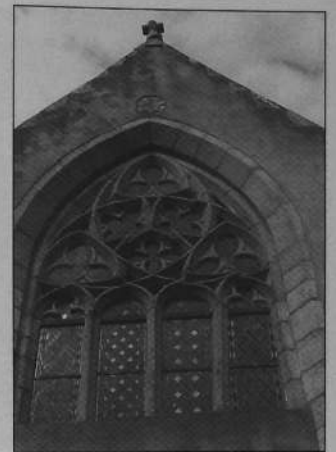
Viennent ensuite deux chapelles que caractérisent leurs corniches à modillons et leurs pignons à rampants lisses. Celle de l’ouest a remplacé l’ancienne aile nord du transept. Elle présente, à l’ouest, la porte en plein cintre datée de 1649 et au nord une fenêtre en plein cintre ébrasée vers l’extérieur. Dans l’autre, la fenêtre est moulurée d’un cavet.

Entre les deux on a édifié un énorme contrefort à trois étages en glacis, marqué d’un écu martelé.

Le chevet débordé cette chapelle, flanqué de deux contreforts droits, en souvenir de l’édifice roman, mais il est percé d’une grande fenêtre en arc brisé à ébrasement rectiligne. Elle se divise en quatre lancettes qui visiblement ont été modifiées, du moins les deux du milieu. Dans le remplage s’entrecroisent des arcs de cercles qui contiennent des trilobes et des quadrilobes, sans doute assez précoces dans le XV^e siècle. Au-dessus de la pointe s’inscrit un écu polygonal. Les rampants lisses du pignon portent à leur sommet une petite croix de pierre.

Sur le mur de chevet s’aligne une chapelle dotée d’une corniche à modillons. Elle s’éclaire de deux petites fenêtres tardives disposées horizontalement. La sacristie de 1863 la prolonge, percée au midi d’une fenêtre haute rectangulaire et à l’ouest d’une porte en plein cintre aux arêtes vives.

La première chapelle du midi se situe très en retrait avec sa grande fenêtre en arc brisé surmontée d’une niche vide et d’un écu. L’aile sud



La grande fenêtre du chevet (XV^e siècle)



L'église, face du midi

du transept avec sa toiture à croupes recule encore et s'ouvre par une porte en plein cintre avec, au-dessus, une niche vide et plus haut encore les marques du recteur Jean Pivault et la date de 1666. A droite de la niche une courte fenêtre s'ébrase largement vers l'extérieur.

Au milieu de la nef, un petit porche s'avance, en symétrie avec la chapelle baptismale du nord. On y entre par une arcade en plein cintre. Un banc de pierre, haut placé, borde les murs avec, du côté droit un grand bénitier rectangulaire en granit. La voûte est lambrissée en plein cintre et l'on retrouve dans la porte l'arc segmentaire des baies de la nef.

L'intérieur de l'église

La nef, au sol dallé, toute simple, revêtue et blanchie, est couverte d'un lambris en cintre surbaissé et peint en blanc, qui masque en partie la fenêtre du pignon. Un mur diaphragme la ferme à son extrémité orientale, percé d'une large arcade en plein cintre.

Il faut monter trois degrés pour accéder à la chapelle baptismale par une ouverture en cintre segmentaire. Au-dessus, on a placé une statue de saint Jean-Baptiste en bois. La fontaine de granit, à couvercle de bois, va en se rétrécissant vers le bas, passant du cercle au polygone avant de



La nef

reposer sur un soubassement de nouveau circulaire. La chapelle abrite un saint Yves de bois, un grand Sacré-Coeur de plâtre et les débris d'un retable qui pourraient trouver une meilleure place ailleurs.



La fontaine baptismale

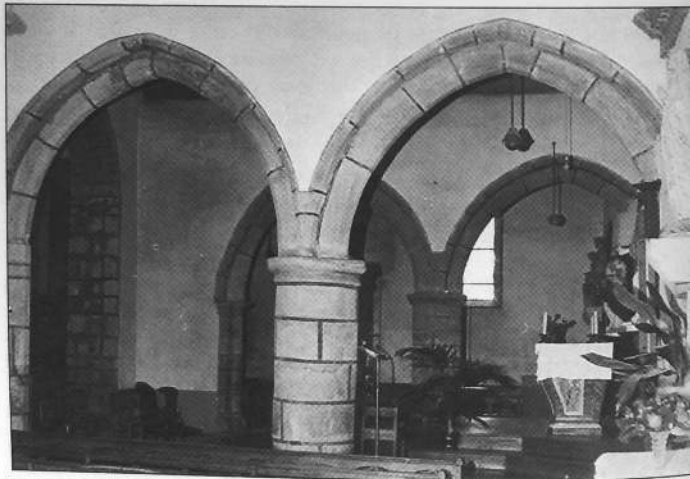
Le décor de la nef se limite aux stations du chemin de croix et à deux bannières adossées au mur transversal, ainsi qu'à une statue de Notre-Dame de Bon-Secours.

Dès qu'on pénètre dans la partie haute de l'église, on se trouve devant un ensemble autrement complexe. Quatre piles d'angle soutiennent des arcades en plein cintre qui dessinent nettement le carré du transept. Si les supports semblent d'origine, les arcs ont été sans doute remaniés. A l'intérieur des angles, des poteaux de bois soutiennent le lambris de la voûte formé d'un losange qui

se raccorde avec eux par des sortes de pendentifs. Aux piliers sont adossées les statues de saint Antoine et de sainte Thérèse. Les ailes du transept n'abritent guère que des confessionnaux de facture rustique, celle du nord un escalier et une galerie qui permettent d'avoir accès aux cloches.

Le chœur au chevet plat se compose de deux travées que prolonge de chaque côté un pan de mur. Il est bordé de deux arcades en cintre brisé à double rouleau chanfreiné. Elles reposent sur une colonne médiane à tailloir mouluré de tores et, aux extrémités, sur des piles engagées dans les murs. Celle du nord-ouest, plus complexe, est faite de colonnettes engagées et couronnées d'un chapiteau de feuillage.

Ces arcades ménagent la communication avec les chapelles latérales. La chapelle du nord se trouve en outre reliée à l'aile du transept par une grande arcade en plein cintre. Au mur de l'est est accroché un beau tableau de la Déploration du Christ qui a été restauré vers 1930 par le peintre concarnois Schick. La Vierge dolente se penche sur la tête de son Fils couronnée d'épines et la retient de sa main droite. Elle est vêtue d'une robe rouge et d'un manteau bleu qui lui couvre la tête. Agenouillé,



Les arcades du chœur

saint Jean supporte le bras droit de Jésus, Madeleine se courbe aux pieds de son Maître et une autre sainte femme s'essuie les yeux en pleurs. De chaque côté du tableau se tiennent les statues de plâtre de sainte Anne avec la Vierge et de saint Joseph.

Dans la chapelle du midi, l'ancien autel du Rosaire a été remplacé par un autel de granit dont le soubassement en tronc de pyramide soutient la table moulurée d'une bande et d'un cavet et avec elle un gradin où s'encastre un faux tabernacle. Au-dessus, on a conservé le tableau moderne du Rosaire qui figurait sans doute dans l'ancien retable. De part et d'autre on a placé les statues de Notre-Dame de Lourdes et de sainte Bernadette.



Pile médiane de la chapelle du midi

Cette chapelle communique avec l'aile méridionale du transept par une double arcade en plein cintre reçue aux extrémités sur des piles engagées et au milieu sur une colonne. Le chapiteau, sculpté aux angles de volutes affrontées, est par ailleurs orné de fleurs de lys et de pampres et porte les monogrammes IHS (Jésus) et MRA (Maria). Il est, nous l'avons dit, daté de 1634.

Le niveau du chœur se trouve surélevé de deux marches qui s'avancent en demi-cercle vers le transept. Les sablières sont sculptées de rinceaux et de petits modillons qu'interrompent des personnages en buste. Un lambris à panneaux chantournés revêt les murs jusqu'à mi-hauteur avec, au bas, des stalles. Les statues très expressives de saint Pierre et de saint Paul, placées autrefois à l'entrée du sanctuaire contre les retours du lambris, ont été transportées de part et d'autre de la fenêtre axiale mais ont perdu leur polychromie. L'autel de marbre polychrome a été lui-même démonté. Dressé sur un soubassement, le tabernacle s'adosse au lambris. Ses pilastres d'angle soutiennent un entablement et, sur le devant, un fronton triangulaire. La porte dorée, sculptée de l'image du Bon Pasteur et les bases et les chapiteaux des pilastres se détachent sur



Le chœur (ancien état)



Le tabernacle de marbre

le blanc du marbre. L'autel avancé paraît un peu nu s'il n'était agrémenté des tons contrastés du marbre. En forme de tombeau légèrement galbé, il est mouluré sur tout le pourtour de la table et de la plinthe. Au milieu de la face antérieure, le médaillon ovale sculpté d'un Agneau mystique tranche par sa blancheur sur les panneaux polychromes qui l'encadrent.

Restent les vitraux dont certains, aux couleurs un peu trop agressives, ne favorisent pas l'ambiance recueillie qu'on attendrait d'une église qui par ailleurs ne manque pas d'intérêt, ne serait-ce que par la variété de ses architectures.

La fontaine Saint-Pierre

Au bas du bourg, vers La Roche-Bernard, se voit toujours la fontaine de Saint-Pierre dont il est fait mention à l'occasion de la fondation d'une chapellenie par Jean Pivault, recteur de 1658 à 1677.

De plan carré, construite en bel appareil, elle est désormais complètement fermée par une porte en bois. Une corniche moulurée couronne la maçonnerie mais son couverture a été modifiée. Aux angles se devine l'amorce d'anciens pinacles qui cantonnent maintenant une couverture pyramidale, toujours en appareil. La croix ouvragée qui la domine apparaît de facture récente.

Vis-à-vis, de l'autre côté de la place, une petite croix, datée de 1805, est sculptée en léger relief d'une croix grecque.



La fontaine Saint-Pierre

La chapelle Notre-Dame à Miquel

Le nom de Miquel semblerait indiquer un patronage de saint Michel dont il n'est jamais question. Un aveu de 1778 rendu par le sieur Dubois au comte de Lehellec stipule : "Les avouants confessent qu'il leur appartient une chapelle appelée Saint-Armel et le plus vulgairement Miquel, située dans un village nommé Burguin ou Miquel, dans la grande vitre duquel sont apposées les armes de la maison de Quistinnic (sic) avec droits qu'ont les dits seigneurs Dubois et femme de lever toute taxe sur les marchands débitants." On signale, en effet, que "le jour de la feste de saint Armel, 16^e d'août, il y avait amas et congrégation de peuple."

La chapelle, de style gothique, se trouvait admirablement placée pour accueillir les nombreux fidèles qui s'y rendaient pour entendre la messe, le dimanche matin. Vers 1850, le recteur, la trouvant insuffisante



La chapelle Notre-Dame à Miquel

entreprit de la remplacer par une autre plus grande. Toute subvention lui fut refusée mais le conseil municipal l'autorisa à faire les réparations tant intérieures qu'extérieures qui s'imposaient. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il démolisse la vieille chapelle et commence la nouvelle construction, en 1853.

La dame Ida Dubois, épouse du sieur Charles Hardy, propriétaire du terrain, s'estima lésée et porta plainte devant le préfet. Son grand' père avait bien donné la permission d'officier dans l'ancienne chapelle mais la nouvelle débordait sur son terrain et avait entraîné l'abattage d'un sapin remarquable et de plusieurs châtaigniers. Elle demandait donc l'autorisation d'assigner la commune devant le tribunal de Vannes.

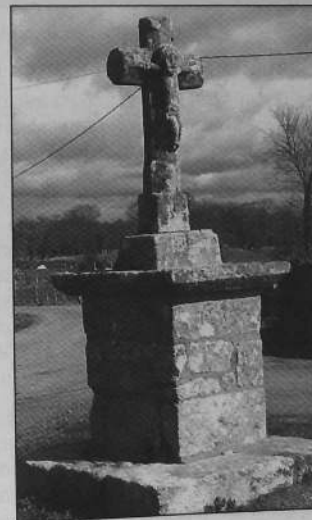
Le maire fit valoir que la restauration de la chapelle n'était à la charge ni de la commune ni de la fabrique. Néanmoins le préfet l'invita à répondre à la demande de la dame Dubois. Finalement le différend se solda, en 1854, par un accord. La commune reconnaissait que l'on s'était permis d'accroître les proportions de l'ancienne chapelle de Miquel et de construire les nouveaux murs sur un terrain appartenant à Madame Hardy, née Dubois. En retour, elle abandonnait toute prétention à la propriété de la chapelle, renonçait à toute indemnité pour le préjudice subi et consentait à faire cession à la commune du terrain qui entourait la chapelle.

Celle-ci est très simple, rectangulaire, construite en moellons et terminée par un chevet à trois pans. Elle conserve cependant des éléments de l'ancien édifice. A sa façade occidentale, un larmier aux extrémités retroussées épouse le cintre du portail mouluré d'un double cavet. A la clef, un petit écu parti est devenu illisible. Les piedroits sont simplement chanfreinés. La porte du midi, également en plein cintre, s'inscrit dans un cadre rectangulaire mouluré avec des bagues à la base et au sommet des colonnettes latérales.

En revanche, les fenêtres en arc brisé, deux au nord et deux au midi et deux autres dans les pans latéraux du chevet relèvent de la reconstruction du XIX^e siècle. Au sommet du pignon de l'ouest, le clocheton à souche rectangulaire abrite la petite cloche sous une arcade segmentaire et s'amortit en une courte flèche pyramidale qui porte la croix.

Depuis que la chapelle a perdu son retable, que Duhem disait être de la Renaissance, l'intérieur paraît bien pauvre mais parfaitement tenu : sol dallé, murs blanchis, voûte en plein cintre lambrissée et vernie. Une grille en fonte ferme le chœur occupé depuis 1957 par un grand autel rectangulaire. La statuaire ne comporte que des plâtres : Vierge de la Médaille miraculeuse dans le pan central ; sur les côtés, au nord, saint Joseph et le groupe de la Salette ; au midi de la Vierge et saint Cornély.

C'est sans doute lors de sa reconstruction que la chapelle est passée sous le patronage de la Vierge, comme en témoignent les statues offertes à la dévotion. Mais, surtout depuis 1948, la fête de saint Cornély a pris de l'importance. On y conduisait alors entre quinze et vingt couples de bœufs revêtus de parures ornées de cœurs, d'étoiles, de rosaces. La statue de saint Cornély trônait sur un char rustique couvert d'ar-



Croix de Miquel

ceux et abondamment fleuri. Au retour, les boeufs se rangeaient en cercle autour d'elle. La mécanique des tracteurs a remplacé la scène bucolique.

Au seuil du portail de la chapelle, on remarque une pierre tombale qu'on dit être celle d'un prêtre originaire de Péaule, victime de la Révolution. Il y a bien eu un prêtre de Péaule, Joseph Ryo, qui assura un ministère à Marzan. Arrêté, le 24 octobre 1794, il a été guillotiné à Lorient, le 5 novembre. Il est peu probable que son corps ait été ramené à Marzan.

Sur le placitre de la chapelle, au bord de la route s'élève une croix de pierre. Son soubassement rectangulaire porte la date de 1805. La table, aux bords moulurés d'une bande et d'un biseau, sert de support à un socle carré dans lequel est plantée la croix aux arêtes abattues. Le Christ, de facture rustique, se détache en relief. La date de 1945 ne peut être que celle d'une restauration. Sur le degré inférieur du soubassement, on distingue une série de cupules qui pourraient être antiques.

Chapelle Saint-Symphorien de Kertouart

Dans son répertoire des églises et chapelles du Morbihan, Duhem expédie en cinq mots la chapelle Saint-Symphorien de Kertouart : "Édifice rectangulaire du XVIII^e siècle". Elle vaut beaucoup mieux.

Rectangulaire, elle l'est mais sa façade occidentale, en appareil, présente un beau portail en plein cintre qui s'apparente à celui de Lantiern en Arzal. Sur tout son pourtour il est mouluré de quatre cavets concentriques que barre un unique tailloir. Le larmier suit le même mouvement avant de se redresser à ses extrémités. Au sommet du pignon une souche rectangulaire soutient le clocheton sans doute plus récent. La cloche est suspendue à l'intérieur d'une arcade cintrée ménagée dans un petit massif amorti en bâtière et sommé d'une croix.

Le reste de la chapelle est revêtu et la pose d'une toiture neuve a entraîné la disparition des rampants du pignon et des corniches des murs. L'arc brisé de la porte méridionale est aussi mouluré de deux cavets et enveloppé d'un larmier mais les piedroits ne sont plus que chanfreinés. Deux petites fenêtres rectangulaires et un oculus dans le mur de chevet ne fournissent qu'une lumière parcimonieuse.



Chapelle de Kertouart

Comme dans la plupart des chapelles du secteur, les murs intérieurs sont blanchis. Sous la voûte lambrissée à trois pans apparaissent les entrails engoulés par des crocodiles stylisés. A la poutre voisine de l'entrée du chœur est suspendu un crucifix : le Christ penche à droite sa tête couronnée d'épines et ses bras se tendent légèrement au-dessous de l'horizontale. Les proportions de son corps sont justes.

Le chœur est surélevé de deux degrés, le premier en granit, le second en bois au niveau du plancher. La table rectangulaire d'un ancien autel a été montée sur deux supports. Dans le mur du chevet, deux socles de granit moulurés soutiennent des statues en bois. La Vierge assise, majestueuse sous sa couronne dorée, tient son Enfant



le portail occidental

en tunique rouge, debout sur son genou gauche. Elle-même a revêtu un voile blanc, une robe verte et un manteau pourpre.

De l'autre côté, un saint évêque, hiératique, a perdu sa crosse mais continue de bénir de la main droite. Il porte ses vêtements pontificaux : soutane violette, aube blanche, chasuble gothique rouge et mitre épiscopale.

Dans le mur du sud se creuse une petite crèche en arc brisé, chanfreiné sur son pourtour. A l'entrée de la porte du midi, un bénitier rectangulaire, aux angles largement abattus affiche la date de 1742.

Chapelle Saint-Marc de Trémer

Proche de l'ancien pont de La Roche-Bernard, la chapelle de Trémer est devenue difficile d'accès depuis la création de la voie express. Elle n'est pas sans intérêt - loin s'en faut - et c'est un bonheur que Breiz-Santel ait lancé sa restauration en 1975. Le travail a été continué et désormais elle se trouve en bon état.



La chapelle de Trémer

Rectangulaire, construite en moellons revêtus, elle passerait pour très ordinaire n'étaient ses baies dont plusieurs sont très soignées et indiquent une authentique ancienneté. Dans la façade occidentale s'ouvre en plein cintre un portail qui peut remonter au xv^e siècle. Comme à Kertouart, il est orné d'une série de cavets concentriques qui descendent jusqu'au bas des piedroits, barrés, à hauteur d'imposte, d'un tailloir commun. Un larmier l'enveloppe de très près avant de se redresser à l'horizontale. On a l'impression que la façade de Lantiern a fait école. A l'autre extrémité de la



La fenêtre de chevet

chapelle, la fenêtre doit appartenir à la même époque. En arc brisé, elle contient deux formes trilobées surmontées d'un quatre-feuilles. Les pignons, aux rampants lisses, avec une assise horizontale à la base, gardent la marque du même style ainsi que le banc de pierre intérieur. En revanche le petit clocheton de l'ouest avec son ouverture rectangulaire doit dater du xix^e siècle. Une petite croix le surmonte et une autre se hisse au sommet du chevet.

La porte du midi, en plein cintre, aux arêtes largement abattues porte la date de 1693 et dénote une importante restauration dont relèvent aussi les deux petites fenêtres chanfreinées qui éclairent le chœur. Ces transformations doivent être mises en relation avec le décor du chœur. Récemment restauré, par ses vives couleurs, il fait contraste avec la blancheur intérieure de l'édifice : les murs, le lambris à trois pans, les entrants, tout est blanc.

Au mur du chevet s'adosent un autel et son retable qui incorporent à leur composition la fenêtre axiale. L'autel rectangulaire, en bois, masque l'autel primitif en pierre. Peint en bleu ciel, il s'orne sur le devant de trois panneaux sculptés. Le principal, disposé en longueur, contient un bas-relief où Marie-Madeleine, à demi couchée, appuyée sur son bras gauche, médite, un crâne dans la main droite, le Livre des



Le décor de l'autel

Écritures sur ses genoux, et devant elle une croix nue et un vase sans doute de parfum. Sa tête s'encadre d'une longue chevelure bouclée et elle est revêtue d'une robe jaune et d'un manteau rouge aux plis très abondants. Les compartiments latéraux, en hauteur, sont décorés d'un vase de fleurs multicolores posé sur un piedestal. Très simple, mais non moins coloré, le tabernacle est orné sur sa porte d'un ostensorio comme on les faisait au XVII^e et au XVIII^e siècles.



*Bas-relief
de sainte
Marie-Madeleine*



*Décor de l'autel :
vase de fleurs*

belliqueux que possible, la main gauche sur la poitrine, il lève le bras droit pour tenir sans doute une palme disparue. On pense à un Saint-Symphorien qui serait peut-être venu de la chapelle dont il est le titulaire. De l'autre côté, saint Marc, debout, pose le pied sur son lion, et écrit son Évangile dans un livre appuyé sur sa jambe ainsi fléchie. L'air grave, la tête enveloppée d'une chevelure et d'une barbe grisonnantes, il porte une tunique blanche et un manteau rouge. Au milieu de la



Statue de saint Marc

De chaque côté de la fenêtre, une niche prend place au sein d'une architecture classique. Le soubassement s'élève jusqu'à hauteur de l'autel, garni simplement de panneaux peints. Sur le socle, un angelot déploie ses ailes au-dessus de guirlandes d'étoffe. Les niches cintrées s'entourent de colonnettes rouges et sont bordées de colonnes en faux marbre qui soutiennent entablement sculpté et son fronton curviligne. Celle du nord contient un saint guerrier revêtu d'une cuirasse rouge et d'une courte jupe qui laisse voir ses jambes musclées et ses jambières à revers. Aussi peu



Le Crucifix

fenêtre, dans un contre-jour tamisé par la vitre, est appliqué un grand et beau crucifix. Bien qu'il ait les yeux ouverts, même la plaie de son côté, ici à gauche, saigne. Il appuie à son épaule droite sa tête aux cheveux dorés et bouclés, sans couronne d'épine. En dépit des bras un peu courts, l'anatomie est bonne, la musculature puissante, le perizonium drapé et noué. Tout concourt à faire de cette statue une bonne représentation du Christ en croix qui mériterait d'être restaurée à l'égal des autres.

Du côté nord, une niche rustique bordée de deux colonnes abrite un Saint-Vincent-Ferrier un peu courtaud. Le visage bien plein sous la couronne monacale, largement enveloppé du manteau noir des Dominicains par dessus sa robe blanche, il tient à main gauche un livre à fermoir et couverture rouge et du côté droit pointe le doigt vers le ciel. Au midi, de même taille, saint Antoine, revêtu d'une longue robe brune et d'un court



Statue de Saint-Vincent-Ferrier

manteau à capuchon, tient à main gauche un livre qu'il médite, les yeux fixes. A ses pieds, son habituel compagnon est gravement mutilé.

Une inscription : "M. R. PRETRE CHAPELIN DE TREMER ET JACQUES JUHEL PROCUREUR DE LA CHAPELLE DE TREMER . 1723 . FRAVAL PEINTRE" nous fournit la date de cet ensemble de statues expressives et colorées. Le peintre FRAVAL est connu par ailleurs notamment à Questembert.

D'un tout autre esprit, la statue processionnelle s'intitule, elle-même NOTRE DAME DE TREMER MARZAN. Debout sur un socle incurvé, pleine de mouvement, elle porte son Fils sur son bras gauche. Son voile blanc et sa robe blanche, comme son manteau bleu qui recouvre la nudité de son Enfant, ont des revers dorés. La tête droite, bien dégagée, le bras droit tendu, elle ne manque pas d'élégance.

En revanche la statue mutilée de saint Isidore, à la peinture abimée, ne mérite de figurer dans cette chapelle que grâce à son réalisme, inhabituel dans les images en plâtre, et surtout à son costume sans doute du début du XIX^e siècle.

La chapelle a connu divers patronages. On la dit de Saint-Marc parce qu'elle possède une statue de l'Évangéliste et qu'on s'y rendait sans doute pour la procession des Rogations. Elle passe aussi pour une chapelle de Saint-Vincent-Ferrier. La statue de Notre-Dame de Trémer plaiderait en faveur de la Vierge Marie.

Il est dommage qu'aucun pardon ne vienne animer ce sanctuaire, modeste mais combien attachant.

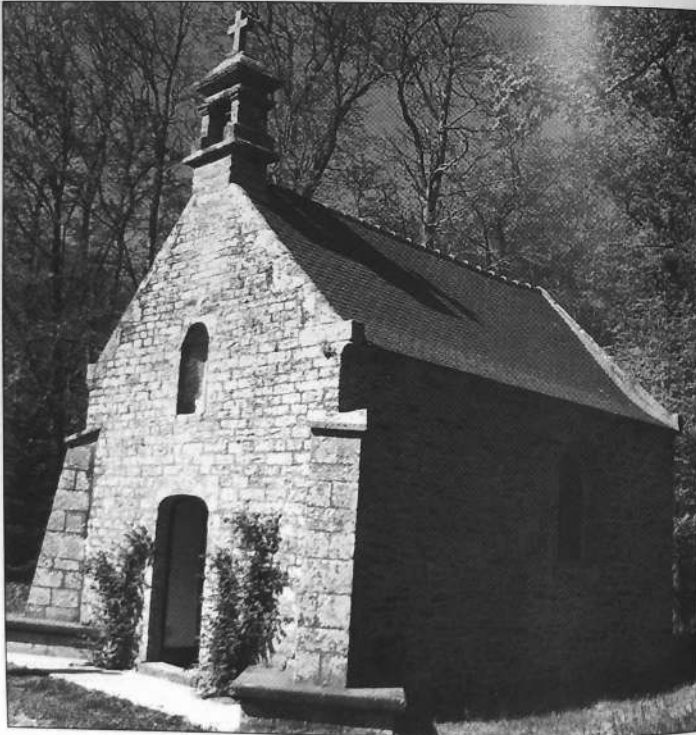


Statue de Notre-Dame

Chapelle de la Cour-de-Marzan

Le château de la Cour-de-Marzan possédait, sous l'Ancien Régime, une chapelle où fut baptisé, le 5 octobre 1746, Jean-Marie-Clément Collobel. Elle a été déplacée et reconstruite par la famille de Pontbriand pour servir de sépulture à ses membres et sans doute bénite, le 11 octobre 1895.

C'est un édifice très simple, construit en moellons et qui conserve quelques éléments de l'ancienne chapelle. Deux contreforts de forme



Chapelle de la Cour-de-Marzan

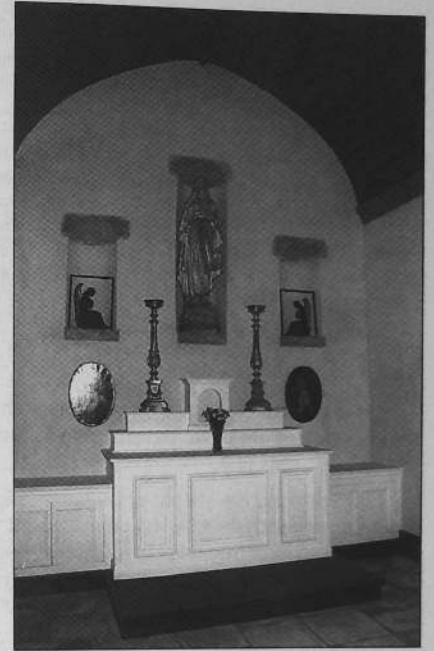
triangulaire consolident les angles de la façade où s'ouvre entre deux bancs de pierre une porte en anse de panier surbaissée. Au-dessus, une niche cintrée abrite une Vierge à l'Enfant. Au sommet du toit, le clocheton rapporté est fait d'une souche rectangulaire, d'une cage pour la cloche cantonnée de petites piles et d'une pyramide surmontée d'une croix en ciment.

Une corniche en cavet couronne les murs latéraux percés de deux fenêtres en plein cintre ébrasées à l'extérieur et à l'intérieur. Le pignon reste aveugle.

A l'intérieur, le sol est dallé de pierre, la voûte lambrissée en plein cintre, la sablière ornée de denticules. Un revêtement couvre les murs.

Dans le chœur, deux bahuts flanquent l'autel rectangulaire en bois et avec lui occupent toute la largeur du pignon. De simples compartiments rectangulaires ornent le devant de l'autel : celui du milieu disposé en longueur, les deux autres en hauteur. Le petit tabernacle bordé de pilastres s'encastre dans le double gradin sur lequel on a posé deux grands chandeliers de bois du XVIII^e siècle peints couleur d'argent.

Dans le mur du pignon, deux niches contiennent chacune un ange adorateur et, au-dessous, des médaillons ovales sont peints des images



Le chœur

du Sacré-Cœur et du Saint-Cœur de Marie. Au fond, un bénitier de granit accompagne la porte que domine une sorte de baldaquin fait de quatre supports feuillagés et d'un fronton garni de fleurs nouées par un ruban.

Sous le dallage se trouve le caveau de la famille du Breil de Pontbriand de Marzan. Dans la chapelle, trois plaques de marbre en forme d'arc brisé portent les dates de 1849, 1869 et 1889.

Au départ de la route qui mène au château s'élève une croix en kersanton, érigée par le vicomte du Breil de Pontbriand en 1902. Elle présente les caractères des nombreuses croix taillées à cette époque par Yves Hernet de Lannion.

Anciennes chapelles

Il y avait, au village de Casprais, une chapelle, du titre de Saint-Louis, présentée aussi par Duhem comme "un édifice rectangulaire du XVIII^e siècle", sans plus.

Elle a disparu, il n'y a pas si longtemps puisqu'en 1951 on signalait la mort de son sacristain. A son emplacement et avec quelques unes de ses pierres, on a construit un petit mémorial. Il est fait d'un soubassement carré dans lequel est insérée une arcade aveuglée. A l'intérieur de cette arcade une petite niche contient une statuette en pierre de la Vierge à l'Enfant.

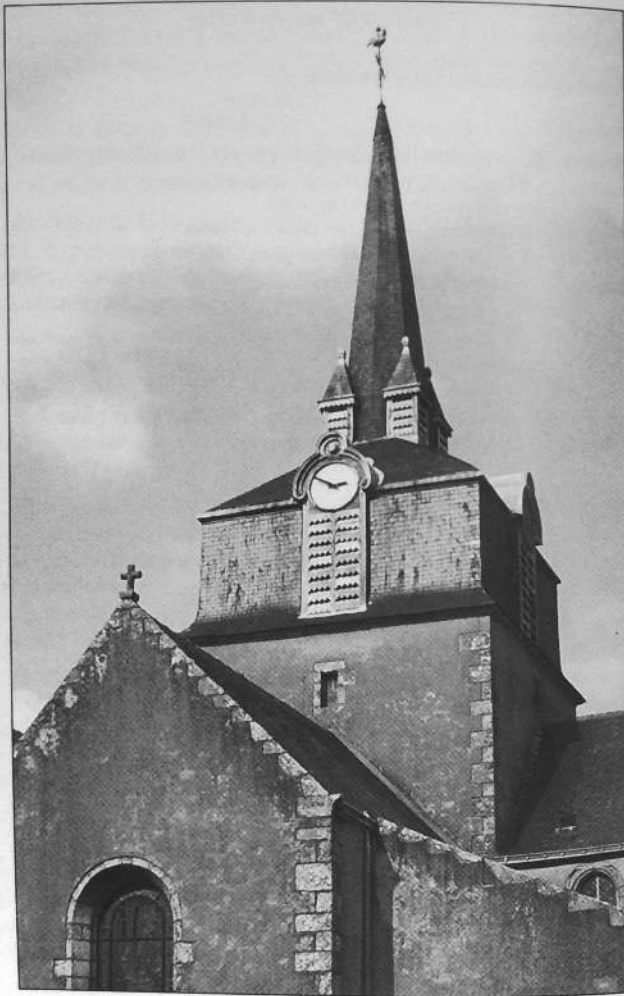
Sur la plate-forme au pourtour mouluré, s'élève ce qui était, en partie, le clocheton de la chapelle. Sous le linteau découpé en arc segmentaire, à la place de la cloche, se tient une statue de granit dont la tête a été refaite en pierre blanche. C'est peut-être un Saint-Louis car il tient une épée. La bâtière qui amortit ce petit monument porte une haute croix en ciment.

Au sud du château existait autrefois une chapelle de Saint-André donnée comme ruinée par Le Mené et déjà par Rosenzweig. Celui-ci signale qu'on aurait transporté au château quatre cercueils en pierre trouvés près de la ferme du village et qui étaient de mêmes dimensions : 1 m 80 de longueur, 0 m 60 de largeur à la tête et 0 m 30 aux pieds.

Une chapelle domestique du château ducal de l'Isle, dont on ignore le vocable, aurait été ruinée de bonne heure.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU MORBIHAN : Ec.
G 1119,
2 0 126/1109.
- ROSENZWEIG (L.) - Cartulaire du Morbihan, Vannes 1895 - n^{os} 129, 295, 338, 442, 536.
- ROUXEL (J.) : • Un général de paroisse sous l'Ancien Régime.
Revue Morbihannaise - nov. 1903.
• Les Marguilliers au XVIII^e siècle - id - 1906.
• L'Ancienne paroisse - L'acte pronal - id - 1908 - p. 148.
- LE BRETON (H.) - La Roche-Bernard. I, Vannes, 1919.



Arzal - Le clocher

ARZAL

Limitrophe de Muzillac et de Marzan, la paroisse d'Arzal borde la rive droite de l'estuaire de la Vilaine, depuis le village du Moustoir jusqu'à la ferme de Noye où la voie romaine de Nantes à Vannes franchissait la rivière. Son nom demeure inexpliqué. Même si on ne la compte pas parmi les paroisses primitives et qu'on y voit un démembrement de Marzan, elle peut revendiquer une lointaine origine. Une charte du Cartulaire de Redon, datée "vers 1089", concerne un certain Riocus d'Arzal que l'on retrouve dans une autre vers 1120. Parmi les témoins cités dans la première figure Rouaud, prêtre d'Arzal, ce qui laisse supposer qu'elle existait déjà, en tant que telle, à cette époque. Elle reconnaît comme patron saint Martin de Vertou, mort vers 600. Plus tardivement, on lui adjoignit saint Pierre. Autre signe d'une existence précoce : lorsque le cimetière entourait l'église, on pouvait voir, le long du mur de clôture deux ou trois sarcophages de pierre que d'aucuns attribuaient à l'époque mérovingienne.

Depuis le XII^e ou le XIII^e siècle, les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem possédaient un établissement au village de Lantiern et y exerçaient la justice. Cependant le recteur dîmait sur toute la paroisse qui comprenait les frairies du Bourg, de Lantiern, du Diston, de Bourgerel ou du Moustoir et de Kerdavid. Son revenu était évalué à 980 livres, en 1756, à 1500 ou 1600, en 1788. La paroisse relevait alors du doyenné de Péaule.



Vitrail de saint Martin de Vertou

Les registres de catholicité gardent le souvenir de la bataille navale, dite des Cardinaux. Une division de la flotte de Monsieur de Conflans chercha refuge, le 21 novembre 1759 dans l'estuaire de la Vilaine où elle demeura bloquée jusqu'en 1762. La paroisse d'Arzal fut mise à contribution pour héberger les blessés et les malades et inhumer les morts.

Arzal ne comptait pas moins de 22 seigneuries sur son territoire, les plus importantes étant celles de Broël et de Silz au bord de la Vilaine, ce qui explique la présence de nombreux moulins. En 1765, M. de la Haye de Silz signifia au général de la paroisse d'avoir à porter, à son banc, le pain béni immédiatement après le clergé, comme seigneur engagiste des droits du Roi.

Le port de Vieille Roche faisait, dit Ogée, "un commerce assez considérable par le moyen de barques et de petits vaisseaux". Des prêtres réfractaires l'empruntèrent, en 1792, pour se rendre en Espagne. Le recteur d'Arzal, Le Bot, lui, s'embarqua à Penerf pour gagner Bilbao d'où il voulut passer en Angleterre mais périt en cours de traversée. Plus heureux, Henri Le Cam, chapelain au bourg, revint à Arzal en 1800. Le curé Josse avait choisi l'Angleterre et rentra vers 1817 mais y retourna parce qu'il refusait de se soumettre au Concordat de 1801.

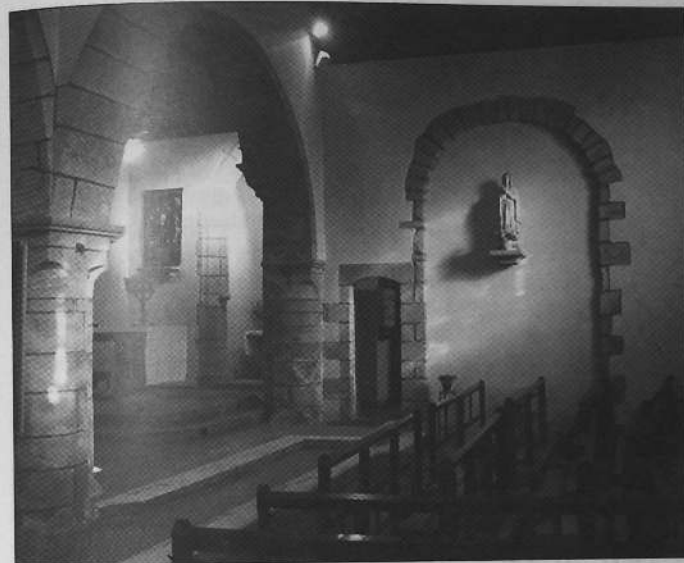
Depuis 1790, Arzal formait une commune du canton de Muzillac et, en 1801, elle fit partie de ce même doyenné. Elle comptait alors un millier d'habitants. Le breton ne s'éteignit que vers le milieu du XIX^e siècle.

L'église Saint-Martin

Son histoire

Il est toujours aventureux de faire l'historique d'une ancienne église. Celle d'Arzal semble dériver d'un plan roman dont la place du clocher sur le carré du transept et une arcade mise au jour dans l'aile méridionale du transept peuvent garder le souvenir. Par la suite, l'édifice a été complètement transformé.

De l'époque gothique date l'arcade ménagée dans le pignon du chœur qui n'est rien d'autre qu'une ancienne fenêtre en arc brisé. Au nord, on construisit une chapelle dite de Brouel, à laquelle donnait accès une arcade brisée. Elle conserve aussi, dans le mur de l'est, une fenêtre en cintre brisé qui peut dater du XV^e siècle. On y voyait autrefois une



L'aile du midi. Trace d'une ancienne arcade (romane ?)

antique statue de la Très Sainte Trinité. Pendant longtemps cette chapelle a servi de décharge.

Il est possible que le chœur ait été modifié au XVII^e. De part et d'autre de la fenêtre existent deux niches cintrées masquées actuellement par des bannières. Cependant le décor de plâtre qui leur était associé semble plus tardif.

Sur les travaux du XVIII^e siècle, on est mieux renseigné. En 1737, une délibération du général de la paroisse arrête que le clocher et la nef de l'église seront rebâtis. René-Julien Piard, sieur Deshays, demeurant à Vieille-Roche, est chargé de demander au Parlement l'autorisation de lever une imposition de 600 livres sur les paroissiens. Pour les plans et les devis, on fit appel à trois architectes : François Lemère-Desplaces et Jean Le Maistre, tous deux de Vannes et Jean Guillo, dit La France, demeurant à Péaule. Le 9 février 1738, on procéda à l'adjudication des

travaux de la nef pour 3.990 livres à Jean Evain de la Salle en Noyal et de ceux de la tour et du clocher pour 2.800 livres à François Oligo de Questembert. L'imposition se monta finalement à 3.328 livres et, dès le 1^{er} mai 1740, le général désignait des experts pour la réception des travaux. La nef et le clocher sont donc exactement datés et le chiffre, difficile à lire dans l'inscription du portail ne peut être que 1738 ou 1739, ce que corrobore la date de 1739 au bas du clocher. Comme les piles du carré du transept supportent la tour, il faut les attribuer à cette même campagne. Celles des chapelles latérales sont identiques. Ces chapelles ont été doublées, vers l'ouest de chaque côté de la nef.

Le chœur relevait du recteur Vincent-Louis Mallet qui mourut en 1733. N'ayant pas fait les réparations qui lui incombait, ce sont ses héritiers qui furent condamnés à verser 2.200 livres à l'église. Il en fut de même pour le recteur Le Métayer, mort en 1764, dont les meubles et



Ancien aménagement du chœur

les effets furent saisis et vendus pour 1.660 livres. Comme le devis des réparations se montait à 1.800 livres, ses autres biens furent engagés. On ne sait pas en quoi consistèrent ces travaux.

Au lendemain de la Révolution, en 1808, le desservant évaluait à 2.000 francs les réparations à faire à l'église. En 1810, la chapelle du nord, dédiée à sainte Anne, tombait en ruine. Elle ne fut reconstruite qu'en 1842. Peu après sa nomination, en 1860, le vicaire Jean-Baptiste Jubin entreprit de bâtir la petite chapelle semi-circulaire qui engloba la fenêtre de chevet. Il y plaça une grande Crucifixion avec la Vierge et saint Jean, éclairés par une lumière zénithale. Il est difficile de savoir si le décor du chœur qui l'encadrait date de cet aménagement ou lui est antérieur. Les deux niches contenaient les statues de saint Martin et de saint Pierre et s'inscrivaient dans un grand panneau rectangulaire. Des compartiments moulurés sur leurs pourtours occupaient aussi l'ébrasement de l'ancienne fenêtre au sommet de laquelle rayonnait le triangle divin accompagné d'angelots.

L'autel principal s'adossait au chevet, au bas de l'ancienne fenêtre et il avait la forme d'un tombeau galbé. Chacune des chapelles latérales avait le sien et une grille commune séparait cet espace de la nef. L'ensemble de l'église, même les piliers, étaient revêtus d'un enduit.

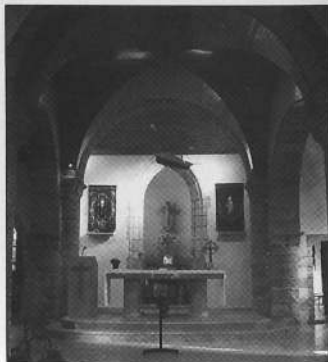


L'église avant la restauration du clocher

C'est le clocher qui, à diverses reprises allait causer de nouveaux ennuis et de nombreux frais. Déjà, le recteur Mouillard (1857-1862) lui avait apporté des réparations. En 1878, le conseil de fabrique considérait qu'il était urgent de remplacer l'aiguille qui était pourrie. En 1882, il pria le conseil municipal de faire une galerie neuve au clocher, de remplacer le beffroi, de consolider la partie carrée qui repose sur la voûte et les piliers, sinon de lui donner la liberté d'effectuer ces travaux, en aliénant une partie de son patrimoine. On ne sait pas ce qu'il en advint de ce projet mais, le 12 décembre 1904, la foudre frappa la flèche construite en sapin du pays et, cette fois, il allait falloir la reconstruire. Le recteur Drougard (1897-1921) pensa que l'occasion était bonne pour transporter la tour à l'extrémité occidentale de la nef mais on se borna à protéger les cloches sous un toit pyramidal en ardoise. Il faudra attendre 1941 pour que, grâce à la générosité de la marquise de Vaucouleurs de Lanjamet, s'élève à 28 mètres une nouvelle flèche dont le recteur se montra satisfait.

L'histoire des cloches est non moins tourmentée. En 1772, la cloche de la paroisse, muette depuis plusieurs années, fut rétablie. La Révolution s'en empara et, en 1808, l'église n'avait toujours pas de cloche. Le recteur ne tarda sans doute pas à l'en pourvoir et, en 1858, une seconde fut bénite, qui avait été fondue par le Frère Fulbert de Ploermel. Fêlée en 1907, on tenta vainement de la réparer en 1934. Finalement on dut la refondre en 1936. Une autre cloche avait été achetée en 1882.

A partir de 1959, le recteur Amand Boulé entreprit une nouvelle et importante transformation de l'église pour la mettre au goût du jour. On commença par démolir les trois autels et déposer le dallage du chœur et la grille de communion. Le sol fut renouvelée, selon les emplacements, par des dalles de granit, des mosaïques de grès, du marbre des Pyrénées. L'architecte Meyer de Vannes dessina les nouveaux autels qui furent



Le chœur

réalisés par le marbrier Le Corre d'Auray. La nouvelle table de communion était aussi taillée dans le granit bleu du Hinglé. On refit la voûte du chœur en pin des Landes et la municipalité continua le travail dans la nef et le carré du transept. Un arc de pierre en plein cintre fit la transition entre ces deux parties. On convertit en baptistère l'ancienne chapelle de Brouel, en rouvrant l'ancienne arcade gothique et en perçant une fenêtre au nord pour lui apporter plus de lumière. Le bénitier du porche servit de fontaine baptismale. L'église ainsi restaurée reçut, de Mgr Le Bellec, le 29 octobre 1961, la consécration rituelle.

L'introduction de la réforme liturgique allait entraîner de nouveaux changements, en 1968. On avança dans le chœur l'autel majeur et le tabernacle prit place sur un reposoir dans la demi-rotonde du chevet et fut surmonté d'une croix de pierre qui se trouvait devant l'entrée principale de l'église.

Si l'on peut toujours regretter la disparition de certaines pièces de l'ancien mobilier notamment des statues des patrons saint Martin et saint Pierre et d'une toile représentant les 15 mystères du Rosaire (1865), il reste que l'église bénéficie de plus de clarté et de plus de régularité.

L'église aujourd'hui

Dans le paysage du bourg, le clocher s'impose par sa masse et sa flèche assure un bel élan à l'église. La tour carrée émerge à peine des toitures et supporte la chambre des cloches en charpente, carrée elle aussi, et ouverte sur ses quatre faces par des baies garnies d'abat-son. Une amorce de pyramide ménage la transition avec la fine flèche polygonale entourée à sa base de lucarnes et sommée de la croix et du coq.

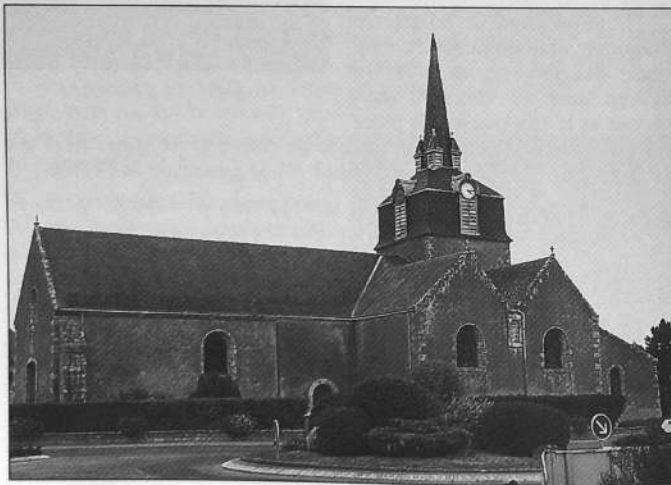


La petite chapelle absidale

Autour du clocher s'ordonnent les diverses parties de l'église. Le chœur s'étend vers l'est, fermé par un chevet plat où la demi-rotonde est venue masquer l'ancienne fenêtre axiale. Il est flanqué, au nord de l'ancienne chapelle de Brouel avec ses deux fenêtres, l'une en arc brisé garnie de deux formes, l'autre en plein cintre. A cette chapelle fait pendant, au midi, la sacristie, en appentis sur le bras du transept.

Les deux ailes ont été doublées, tant au nord qu'au midi, chacune gardant sa toiture propre et sa fenêtre en plein cintre. Au midi, à la jonction des chapelles est établie une niche actuellement vide. Au nord, perpendiculairement à celle de l'ouest, se greffe une petite construction rectangulaire percée d'une porte et d'une fenêtre en plein cintre.

La nef s'éclaire, au nord, de deux fenêtres en plein cintre ébrasées vers l'extérieur et, au midi, d'une autre à ébrasement concave, tandis que, de ce même côté, la porte garde les arêtes franches. Vers l'extrémité de la nef, les deux contreforts datent de la dernière restauration. Le portail occidental est coiffé d'un arc segmentaire mais, au-dessus, la fenêtre en plein cintre s'ébrase nettement. Entre ces deux baies, se situe la dalle



L'église d'aujourd'hui

commémorative. L'ensemble de l'édifice est revêtu d'un enduit, autrefois blanc, maintenant gris.

A l'intérieur, la nef reste très simple, dallée de granit, couverte d'une voûte lambrissée en plein cintre. Un enduit blanc couvre les murs. Au fond une tribune s'avance largement dans la nef, éclairée par la baie du pignon. Les fenêtres ont été garnies, en 1932, d'une résille losangée, oeuvre du fils Laumonier. Fait exception le vitrail de saint Martin de Vertou qui a été déplacé - il se trouvait primitivement au nord - pour mettre en valeur ses riches couleurs. Il date de 1961 et a été exécuté par Briand de Rennes.



L'intérieur de l'église

Le plan de l'église se complique dans sa partie moyenne. Deux travées prolongent la nef vers le chœur, la deuxième correspondant à l'ancien carré du transept. Elles s'ouvrent sur les chapelles latérales par des arcades en plein cintre et ces chapelles sont elles-mêmes divisées par des arcades transversales. Toutes ces arcades retombent sur des piles dont le profil varie avec les colonnes engagées qui s'y appliquent. Bien que placés à diverses hauteurs, les chapiteaux se ressemblent avec leur tailloir mouluré et, en guise de corbeille, des échancrures aux angles. Au midi, dans ce qui est le mur de la sacristie, on a mis en évidence le dessin de l'ancienne arcade romane. Chacune des travées s'éclaire d'une fenêtre garnie d'un vitrail. C'est ainsi qu'on voit, au midi l'Apparition à Marguerite-Marie et Saint-Joseph, au nord l'Apparition de Notre-Dame à Lourdes et l'Ange gardien. L'ensemble des arcades et de leurs supports donne lieu à des jeux de lignes et de courbes qui se combinent différemment selon l'endroit où l'on se place et font le charme de cette église.

L'arc de la chapelle de Brouel à double rouleau et pénétration directe dans les murs a retrouvé ses fonctions et sa dignité. L'ancien



Le carré du transept

bénitier rectangulaire devenu fontaine baptismale, présente sur sa face antérieure un beau décor, qui la divise en deux compartiments carrés sculptés l'un d'arcs entrecroisés contenant des trilobes, l'autre d'un grand quatrefeuilles. Le bloc est posé sur un support en forme de colonne à base et chapiteau élargis et bagués d'un tore. Le vitrail symbolique de Briand (1955) diffuse une belle lumière colorée.

Dans le chœur, l'autel monumental en granit se ressent trop de la sculpture funéraire. L'épaisse table rectangu-



La chapelle de Brouel

laire repose sur deux supports de section ovale. Dans la demi-rotonde peinte en bleu-ciel, une petite table de pierre dressée sur deux colonnes soutient le tabernacle de granit à porte de cuivre doré. Au-dessus, la croix dressée sur un socle est sculptée d'un Christ en relief, les jambres fléchies. L'ensemble se trouve compris dans l'ancienne fenêtre gothique prolongée jusqu'au sol. On regrette tout de même l'absence dans l'église de toute statue, même de la Vierge.



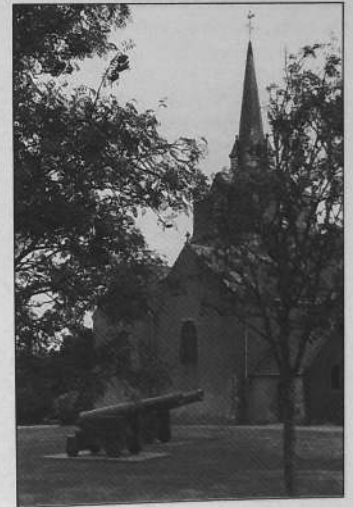
La fontaine baptismale

Les monuments du bourg

Le nouveau cimetière

Naguère le cimetière entourait l'église. En 1920, la commune fut autorisée à acquérir un terrain, au nord du bourg, pour y établir un nouveau cimetière. Celui-ci fut inauguré, le 10 novembre 1921 et une nouvelle croix fut bénite. Elle reproduit un modèle assez commun : soubassement rectangulaire avec tablette moulurée, fût et croisillon aux arêtes abattues, Christ en bronze. Comme on était au lendemain de la Grande guerre, on appliqua au soubassement une plaque de métal avec l'inscription : AUX ENFANTS D'ARZAL MORTS POUR LA FRANCE.

En 1933, l'emplacement de l'ancien cimetière reçut un nouvel aménagement. Les terres qui



La place aux canons

contenaient les restes des défunts furent transportées dans le nouveau cimetière. Quant aux sarcophages de pierre - on en comptait disant certains, une dizaine - on ne sait ce qu'il en est advenu. Un muret de clôture délimite le périmètre de l'église. Au sud, on améliora la circulation ; au nord, l'espace fut planté d'arbres. On y a placé deux canons arrachés aux vases de la Vilaine après la construction du barrage. Ils évoquent le souvenir de la désastreuse "journée de Monsieur de Conflans" (21 novembre 1759).

La croix de mission

Arzal avait sa croix de mission. Le recteur Cadio décida, en 1892, de la remplacer par un monument plus conséquent. Il retint le plan adopté dans les paroisses voisines en le simplifiant. Deux escaliers droits montent à la plate-forme carrée. Aux extrémités se dressent des piles couronnées d'une sorte de tailloir mouluré. Entre les deux volées, le mur est surmonté d'une balustrade. Sur la plate-forme, un haut soubassement carré à table moulurée porte le socle chanfreiné aux angles et la croix, qui paraît neuve, s'élève monolithique et nue. L'ancienne croix a été transportée à Lantiern.

Dans les archives figure un devis d'Yves Hernot de Lannion pour une croix de granit à placer à Arzal. Elle aurait eu une hauteur totale de 8 m 30 avec un Christ de 1 m 30. Ce document est daté du 26 mars 1887 et ne semble pas avoir eu de suite.

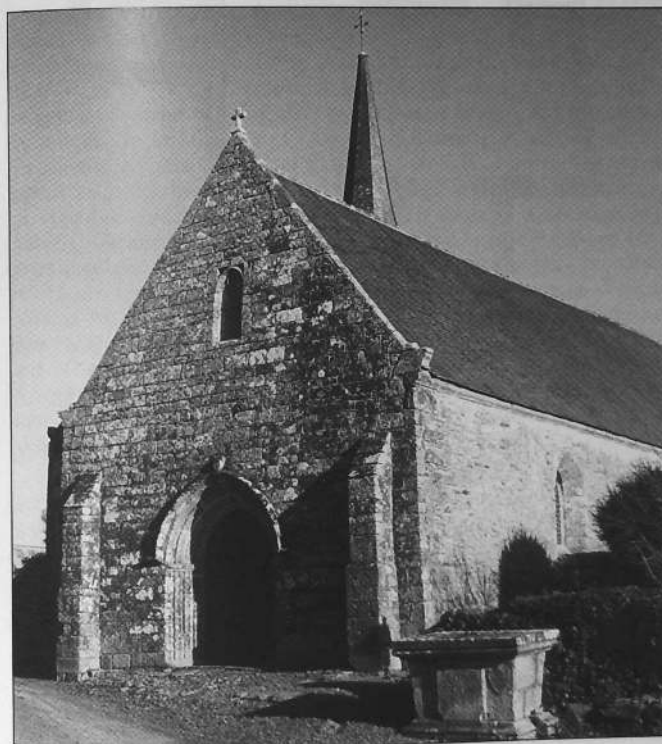
Au voisinage du presbytère s'élève une croix de pierre. Le soubassement carré en gros appareil, avec le degré inférieur et la table de couverture, épais et débordant largement, porte un socle en tronc de pyramide et une croix monolithique de section polygonale. Elle a une singularité. Dans le fût, au bas du croisillon est creusé une petite niche faite sans doute pour contenir une relique ou une statuette.

En 1962, on bénit une croix placée au carrefour de la route de Ker-Izel. Elle se trouvait sans doute, dit le recteur, face au portail de l'église et avait été déplacée par les Ponts-et-Chaussées.

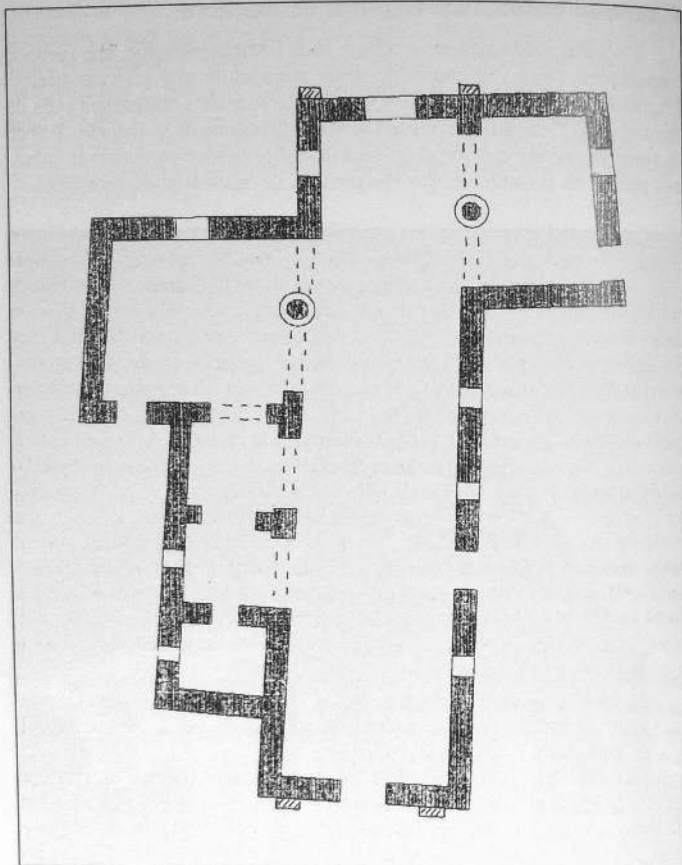
A l'emplacement de l'ancienne croix du cimetière, on avait érigée une croix venue de Port-Mahon. Elle a été aussi démontée pour aménager la place de la nouvelle mairie.


Chapelle Saint-Jean-Baptiste de Lantiern

Le village de Lantiern a connu, sous l'Ancien Régime, une certaine importance. On y voit encore de belles maisons du XVII^e ou XVIII^e siècles. Plusieurs justices seigneuriales y tenaient leurs assises notamment celle de Brouel dont l'écu au lion passant se voit à la tribune de la chapelle. Il était le siège d'une trêve d'Arzal où était assuré le service paroissial et comptait parmi les possessions des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem.



La chapelle Saint-Jean-Baptiste de Lantiern



0 2 m 50
 Échelle : 
 Plan dressé par ABCZ design

Chapelle de Lantiern en Arzal

La chapelle hospitalière

Son nom, d'origine celtique se compose de deux éléments : LAN et TIERN. Dans le cartulaire de Redon, le mot TIERN désigne un chef breton. Le sens du mot LAN est plus difficile à préciser. Il peut soit désigner un établissement religieux, soit un espace découvert et plus spécialement une lande. Sous la forme LANDIERN, notre village figure dans la charte des biens du Temple, datée de 1182 et faussement attribuée au duc de Bretagne Conan IV.

Après la suppression de l'Ordre des Templiers, en 1312, leurs biens furent dévolus aux Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Le temple de Lantiern releva dès lors de la commanderie de Carentoir. Un état de 1643 stipulait : "En la paroisse d'Arzal il y a une très belle église et temple avec quantité de chapelles et sept autels, une croix d'argent avec la relique de la Vraie-Croix, un calice d'argent et deux d'estain." Cependant le domaine était des plus restreints et le commandeur ne percevait qu'un "dixmereau" sur les terres de son fief. Son revenu principal provenait des oblations qui tombaient dans la chapelle. La relique de la Vraie-Croix attirait d'autant plus de pèlerins que le pape Paul V en 1607 avait attaché à sa vénération de nombreuses indulgences. On y accourait, non seulement d'Arzal et des paroisses circonvoisines mais d'outre-Vilaine. Au dire de dom Louis, les moines de Prières s'y rendaient deux fois par an. Les fêtes de la Croix y étaient célébrées avec solennité ainsi que celles de la Nativité de Saint-Jean-Baptiste, de l'Assomption de la Vierge Marie et de Saint-Jean-l'Évangéliste. Aucune n'égalait la cérémonie du Vendredi Saint où le sermon de la Passion était suivie de la vénération de la relique.

Il semble qu'au XVIII^e siècle la dévotion ait subi un certain fléchissement. En 1732, le commandeur revendiquait encore la qualité de seigneur temporel de l'église et temple de Lantiern mais les revenus, y compris les oblations, ne s'affirmaient que pour la somme de 18 livres et, en 1755, il n'en est même plus question. Au temps de la Révolution, la relique disparut avec son reliquaire d'argent et dès lors la chapelle eut à souffrir d'un certain abandon.

En 1836, le conseil municipal estimait qu'il était nécessaire de reconstruire la longère du midi, de remplacer 18 paires de fermes et de refaire la toiture.

Cent ans plus tard, le recteur constatait que "la pauvre chapelle était bien loin d'être confortable." Il fallait restaurer le dallage, refaire à neuf

le clocher, réparer la voûte et les fenêtres. Ce n'est qu'après son classement, en 1962, qu'une sérieuse restauration sera entreprise, répartie sur plusieurs campagnes de travaux. En dépit des transformations qu'elle a subies et d'un réel appauvrissement, la chapelle de Lantiern a retrouvé une authentique dignité.

Sa restauration

Extérieurement rien n'évoque une église romane. Deux contreforts droits, assez épais et terminés en biseau, étaient la façade occidentale, seule partie construite en bel appareil, et ils ne s'élèvent qu'à mi-hauteur. C'est sur le portail que se concentre tout l'intérêt. Ouvert en tiers-point, il s'orne sur tout son pourtour de plusieurs cavets concentriques que barre un unique taillloir. Un larmier l'enveloppe dans l'arc avant de se redresser à hauteur d'imposte et il est sommé d'un tout petit écu. Le triangle du pignon apparaîtrait bien austère s'il n'était percé d'une modeste fenêtre à trilobe. Les rampants du toit montent bien lisses jusqu'à la croix du sommet. Toutes ces particularités permettent de dater cette façade de la fin du XIV^e siècle ou du début du XV^e.

La longère méridionale de la nef n'offre à voir dans son mur en moellons qu'une porte en plein cintre et trois fenêtres largement ébrasées vers l'extérieur. Perpendiculairement au chœur, une grande chapelle présente dans son pignon deux baies en arc brisé : à gauche, une porte moulurée de deux cavets, à droite, une grande fenêtre qui a perdu sa garniture de pierre.

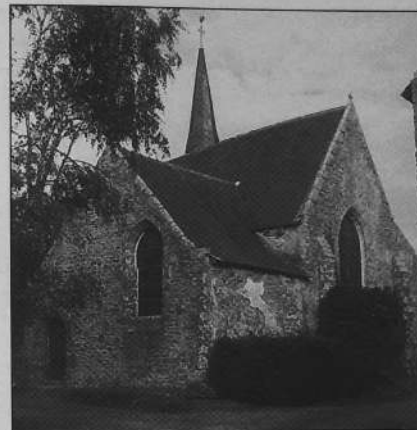
Le mur de chevet devait être contemporain de la façade occidentale. Comme elle, il est contrebuté par deux contreforts droits mais sa maçonnerie n'est plus que de moellons. Tout remplage a disparu de la



Le portail

fenêtre en arc brisé à ébrasement rectiligne et avec lui le vitrail dont le dernier vestige était l'écu de Bretagne.

La façade du nord manque totalement de régularité. Dans le prolongement du mur de chevet, une sacristie s'appuie en appentis sur le chœur. Vient ensuite, la débordant nettement, une aile de grandes dimensions dont la toiture descend très bas. Son pignon très ample demeure aveugle. Elle reçoit sa lumière de

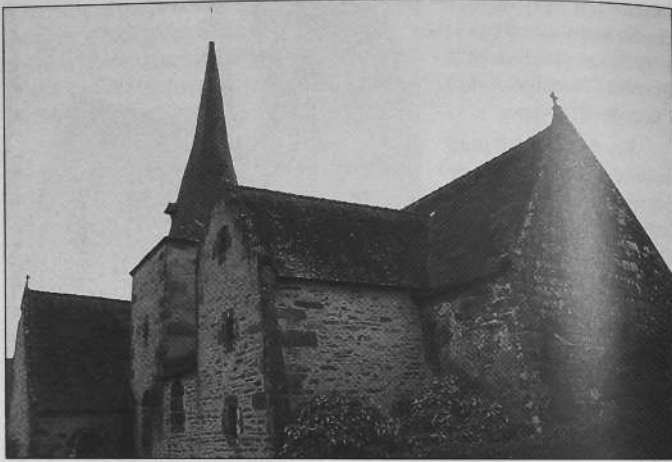


Chapelle du midi et chevet



L'aile du nord

l'est par une fenêtre en cintre brisé et à ébrasement rectiligne comprise dans un pignon qui pénètre profondément le versant de la toiture. Deux lancettes triblobées et une grande mouchette forment le réseau. La chapelle pourrait remonter au XV^e siècle. En retrait, la tour carrée est percée, au bas d'une fenêtre en plein cintre et, plus haut d'une meurtrière. Elle s'amortit en une haute et curieuse flèche de charpente circulaire à la base et polygonale dans sa pointe. A l'alignement du mur de la tour un pan de maçonnerie est percé d'une fenêtre rectangulaire.



La façade nord et le clocher

Vient ensuite, toujours dans le même alignement, une construction en hauteur qui contient un escalier éclairé par trois petites fenêtres superposées. Toute cette partie semble tardive avant qu'on ne retrouve le mur de la nef à la largeur de la façade occidentale.

La chapelle n'est pas moins compliquée à l'intérieur même si l'on s'est efforcé de lui donner une certaine unité en revêtant les murs d'un enduit blanc, et en peignant en bleu le lambris de la voûte. Sablières et entrants demeurent apparents.

Dans le chœur peu profond, on a dégagé l'autel de pierre du coffre de bois qui le dissimulait. Le soubassement rectangulaire en gros appareil porte une table peu débordante et très simplement moulurée. À gauche une petite armoire rectangulaire a été ménagée dans le mur et, de l'autre côté, la crédence se creuse en plein cintre.

Au-dessus de l'autel, la fenêtre de chevet a reçu, en 1989, un vitrail d'esprit très moderne, qui symbolise la Résurrection. Il a été posé par Gigon. De part et d'autre de la fenêtre, deux niches cintrées s'encadrent de pilastres qui soutiennent un petit entablement et un fronton triangulaire.

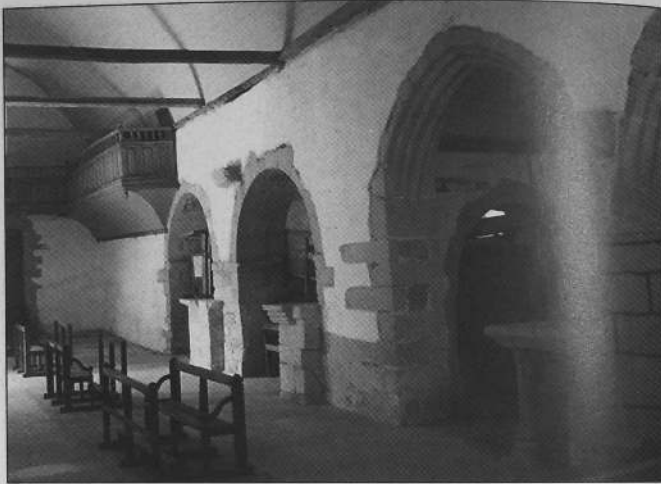
Elles contiennent les statues en plâtre de la Vierge et de saint Jean-Baptiste. Une porte en plein cintre communique avec la sacristie. L'autel de la célébration a été avancé dans le chœur.

Au sud, une grande chapelle s'étend sur deux travées, qui s'ouvre sur le vaisseau central par deux arcades en cintre légèrement brisé et parcouru de moulurations onduleuses. Elles reposent au milieu sur une pile polygonale par l'intermédiaire d'une sorte de dé orné d'une tête. Le soubassement circulaire débord largement le fût. Dans le mur du midi sont percées une porte et une fenêtre. Une balustrade de bois entoure l'espace réservé à l'autel. Ici, il a conservé son coffre de bois dont les compartiments rectangulaires sont peints en bleu et cernés d'une bordure blanche. Momentanément se trouve entreposée dans cette chapelle la croix de fer forgé et le coq en attendant qu'ils retrouvent leur place au sommet du clocher.

Décalée par rapport à la précédente, la chapelle du nord pourrait représenter une aile de transept. Elle communique également avec la nef par une double arcade en cintre brisé grâce à une pile médiane polygonale à simple tailloir. La mouluration des cintres est identique à celle du midi et pourrait dater du XVI^e siècle. Sous la fenêtre de l'est, un autel de pierre s'adosse au mur et plus à droite un second, qui touche à l'angle du chœur. Tous deux sont rectangulaires et montés sur un bâti appareillé. Un troisième, fait d'une table moulurée d'une bande et d'un cavet prend appui en arrière sur la colonne et, en avant, sur deux petites piles polygonales à base et chapiteau géométriques. Il porte une statue de saint Cornély.



Le maître-autel et la verrière du chevet



Les arcades du midi

Au-delà la nef s'agrandit d'un collatéral d'un tout autre aspect. Il se compose de deux travées qui communiquent avec le vaisseau principal par deux arcades en plein cintre que l'on attribue généralement à l'époque romane. Chacune d'elles possède sa fenêtre propre et un autel de pierre s'adosse perpendiculairement au mur de la nef, du côté de



Autel adossé à un pilier

l'est, au-dessous du tailloir de l'arcade. A l'intérieur du bas-côté, deux autres arcades en plein cintre assurent la communication. Cette partie de la chapelle forme la base de la tour. Le collatéral se continue dans une petite salle. Un escalier pratiqué dans le mur extérieur donne accès à la tribune.

Comme au Guerno cette tribune occupe toute la largeur de la façade occidentale avec un retour le

long du mur nord. Mais ici, elle est beaucoup plus simple. La balustrade se divise en panneaux surmontés d'une claire-voie. Au compartiment du milieu, l'écu au lion passant désigne les seigneurs de Broël. A droite du portail, un grand crucifix est fixé au mur. Un bénitier quadrangulaire en granit repose sur un soubassement fait de deux pierres plates.

La longère du midi plus régulière, est percée d'une porte et de trois fenêtres. Au-delà, une niche cintrée ménagée dans le mur présente une conque ornée d'une coquille et contient une petite statue de saint Antoine de Padoue.



Arcade romane (?)



La tribune du fond

A l'extérieur de la chapelle, demeure un soubassement en forme d'autel qui appartenait à l'ancienne croix de mission du bourg. Il portait sans doute une croix en bois dont le Christ se trouve maintenant à l'intérieur de la chapelle.

Au midi est plantée dans un socle à fleur de terre une croix monolithique aux arêtes abattues sur laquelle se détache en demi-relief un Christ très rustique.

Rénovée, la chapelle a retrouvé un petit air de noblesse mais pas la notoriété qu'elle avait jadis. Les recteurs ont tenté de raviver le culte de la croix autour d'une petite relique donnée par dom Louis de Prières mais les fêtes ne connaissent plus la même affluence. Ils ont introduit la dévotion à saint Cornély, populaire parmi le peuple des campagnes, et sa statue était portée en procession, hissée sur un char à boeuf. Brisée en 1954, elle a été aussitôt remplacée. La chapelle continue donc de vivre et, en outre, elle attire les visiteurs intéressés par les monuments bretons.

Chapelles disparues

Chapelle du Moustoir

Comme son nom l'indique, le village du Moustoir conserve le souvenir d'un ermitage ou d'un petit établissement monastique. Il y avait là, au bord de la mer, une chapelle dédiée à saint Yves et à Notre-Dame. A la fin du siècle dernier, la paroisse s'y rendait encore en procession, le troisième jour des Rogations. Petite et basse, elle fut négligée et ne tarda pas à tomber en ruine. On prétend que, les jours de grande marée, la mer l'envahissait.

Désaffectée, à la suite de la loi de Séparation, elle fut attribuée à la commune. En 1926, le conseil municipal demanda au préfet l'autorisation de vendre les matériaux qui subsistaient et le terrain sur lequel elle était bâtie, soit 84 centiares. Aucun acquéreur ne se présenta et aujourd'hui, il n'en reste plus trace.

A Vieille-Roche, une pièce de terre se dénomme "pré de la chapelle" en souvenir d'une ancienne chapelle. Dans le pays la tradition rapportait que lorsqu'on coupait le foin sur son emplacement, le temps se mettait à la pluie.

Les châteaux de Broël et de Silz avaient leur chapelle domestique. Dans celle de Broël, on célébra un mariage, le 9 avril 1701. Celle de Silz était dédiée à saint Sixt et on y desservait une chapellenie qui fut unie à celle de Sainte-Marie dont le service, jusqu'au XVII^e siècle se faisait dans l'église de Bourg-Paul-Muzillac.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU MORBIHAN :
2 0 4/7.
Voir Ec Marzan - 1759.
- ROSENZWEIG (L.) - Cartulaire du Morbihan - Vannes, 1895 - n° 164, 194.
- LALLEMENT (L.) - Le maréchal de camp baron de Warren dans Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan - 1894-1896.
- BOULÉ (A.) - Arzal et son patrimoine touristique. 1967, 42 p.



Bénitier de granit



Croix de Bellon

LES CROIX DU PAYS DE MUZILLAC

Si les croix du Pays de Muzillac ne présentent pas la monumentalité des grands calvaires du Finistère, ni même la qualité des croix à panneau du Morbihan, elles gardent du moins le mérite d'avoir été taillées dans la pierre du pays : la roche plus ou moins feuilletée de la région côtière ou le granit compact de Péaule.

Leur nombre et la difficulté de les recenser

Dans toutes les paroisses, les croix de pierre abondent, parfois par dizaines à tel point qu'il est difficile d'en faire un recensement exhaustif. Certaines sont malaisées d'accès, perdues dans la campagne ou envahies par la broussaille. Celle du Braden (Pénerf) était devenue invisible. Les dénominations varient selon les désignations par les habitants ou les notations des chercheurs. Il en est qui ont été déplacées à la suite de défrichements ou de travaux routiers. La croix de Landrezac a été ramenée au voisinage de "Kroez er beleg", l'humble croix du prêtre à l'entrée du bourg de Damgan. Celle qui se trouve dans une propriété privée à l'extrémité de la pointe de Kervoyal (Damgan) proviendrait d'un carrefour routier de la paroisse. Au nord de l'église de Noyal-Muzillac, la croix à panneau que l'on prendrait pour celle de l'ancien cimetière se

trouvait à l'origine dans la rue Haute. Beaucoup ont disparu, victimes des intempéries, du vandalisme ou d'amateurs indelicats. Dans la seule paroisse de Muzillac, l'abbé Piederrière signalait des débris de croix au moulin de Kerdréau, à Murin, à Pompili, dans la lande de Carné, près de Cosquer-Grâce, sur les landes de Keralio et de Cocart, à Lesquer, au Cleyo. Cette dernière a été restaurée et élevée sur une plate-forme de grosses pierres et un socle mouluré d'une bande et d'un biseau. Sur la petite croix mutilée se devine un Christ aux bras horizontaux presque méconnaissable.



Muzillac - La petite croix qui demeure dans l'ancien cimetière de Bourg-Paul.

Leur localisation

Les sites sur lesquels on découvre les croix sont très divers. Au cœur du cimetière, qui autrefois entourait l'église, se dressait une croix qui dominait les petits tertres ou les dalles funéraires des tombes. Souvent elle n'a pas suivi les "reliques" des défunts dans le nouveau champ des morts mais a été remplacée par une autre plus dans le goût du temps. Dans le cimetière désaffecté de Bourg-Paul-Muzillac, on voit encore, dressée sur son soubassement carré, une petite croix qui se trouvait dans le voisinage immédiat de la tour de l'ancienne église. Deux nouvelles ont été plantées dans le cimetière actuel et, immédiatement à la sortie, s'élève une autre plus ancienne et plus remarquable.

Souvent une croix accompagnait les anciennes chapelles, elles-même entourées d'un petit cimetière. Celle de Lantiern (Arzal) s'est maintenue ; au Temple de Fescal (Péaule), elle a survécu à la disparition de la chapelle. A Logorene et à Bourgerel (Noyal-Muzillac), d'humbles

croix marquent l'emplacement d'édifices récemment disparus. Celle de Saint-André (Péaule) a sans doute favorisé l'implantation de la nouvelle chapelle dans son voisinage.

Tout autour du Guerno, à plus ou moins grande distance du bourg, s'élèvent des croix qui lui font comme une couronne. Sans doute annonçaient-elles l'église dédiée au culte de la Vraie-Croix. La même disposition s'observe avec un peu moins de netteté aux issues de Péaule et de Marzan.

Les croix se rencontrent souvent au bord des routes et dans les carrefours, le long des voies actuelles mais aussi d'itinéraires anciens, plus ou moins délaissés, chemins de meuniers et de saulniers. Elles servaient de repères à une époque où n'existait pas encore de signalisation routière. Ainsi elles s'échelonnent encore tout au long de la route qui conduit de Lauzach à Noyal-Muzillac.

Leur destination

Les croix sont avant tout des signes religieux. Elles ont pour fonction première de rappeler la passion et la mort de Jésus-Christ qui sont au cœur de la vie chrétienne. Rien d'étonnant qu'elles s'élèvent dans les cimetières où elles parlent de résurrection et de vie éternelle.

Dans les temps anciens, il n'est pas impossible qu'on les ait substituées à des pierres levées qui étaient l'objet d'un culte superstitieux condamné par les conciles. Certaines ont pu remplacer des stèles ou milliaires christianisés.

Dans les campagnes, au bord des routes, au franchissement parfois aléatoire des cours d'eau, elles se dressaient comme des rappels devant lesquels on se signait. Les convois mortuaires y faisaient parfois une courte halte de prière sur le chemin qui conduisait au cimetière paroissial.

En l'absence de chapelle, elles pouvaient servir de but aux processions des Rogations. La paroisse de Damgan se rendait régulièrement à la croix dite de Kervoyal.

Des croix ont été érigées pour servir de mémorial à des événements qui avaient frappé l'imagination ou la sensibilité des gens. On ne sait quel crédit accorder aux légendes nées autour d'elles. A l'emplacement de la chapelle du Temple de Fescal (Péaule) se voient encore deux

pierres taillées en écusson qui portent des croix gravées. Il existe à leur sujet deux traditions : ce seraient les pierres tombales, selon les uns, de deux Templiers, selon les autres de deux chevaliers, l'un catholique et l'autre protestant qui se seraient entretenus en cet endroit.

De la même manière, on prétend que la croix de la lande de Kerdréan (Noyal-Muzillac) aurait été édiflée à la suite de l'assassinat, en 1591, d'un prêtre par les protestants. Plus étrange encore la légende du saint de Carapibo. Elle se rattache à une dalle funéraire marquée d'une croix et située au milieu d'une prairie. En cet endroit aurait été inhumé un curé de Péaule tué, dans son église, en 1793, par les gendarmes de Rochefort. Sa tombe, comme celle des "saints bleus" est devenue l'objet d'un pèlerinage : les mamans y conduisent leurs enfants qui tardent à marcher.

La croix maintenant disparue du Poulho (Noyal-Muzillac) gardait le souvenir d'un jeune homme, réfractaire au service militaire, qui avait échappé à la raffle de Le Batteux, le 1^{er} décembre 1793, avant d'être



Péaule - Dalle gravée du saint de Carapibo.

rattrapé et abattu en cet endroit. "Kroez er beleg" (la croix du prêtre) est ainsi dénommée pour avoir été saluée par le prêtre réfractaire Levenas capturé à Damgan et emmené pour être guillotiné.

A proximité du bourg de Péaule s'élève la croix des Huttes commémorative d'un vol sacrilège commis en 1854 dans l'église de Noyal-Muzillac. Dans la nuit du 25 au 26 avril, un individu força la porte du tabernacle et emporta le ciboire qui contenait les hosties consacrées. Arrêté, il dévoila l'endroit où il les avait enfouies et, quelques années plus tard, on y éleva la croix actuelle qui porte l'inscription : "A JESUS OUTRAGÉ... DIEU EST PATIENT CAR IL EST ETERNEL. 1854."



Damgan - Kroez er Beleg.

Au Pays de Muzillac, particulièrement nombreuses sont les croix qui ont été édiflées en souvenir de missions paroissiales au cours desquelles, depuis le XVII^e siècle, on célébrait une fête de la Croix. En 1709, le Père Grignon de Montfort, qui prêchait à Pontchâteau, fit le projet de bâtir un calvaire grandiose. Dès le mois d'octobre, les travaux commencèrent avec un grand concours du peuple venu de toute la région. La veille de la bénédiction, qui devait avoir lieu le 14 septembre 1710, pour des raisons obscures, un édit du roi en exigea la destruction et le saint missionnaire s'inclina humblement.

A plusieurs reprises, ses disciples tentèrent en vain de réaliser son projet, notamment le père Mulot, en 1747. Trois croix plantées sur les lieux, en 1783-84, furent renversées par la Révolution et il faudra attendre 1821 pour que s'élève le tertre artificiel qui porte aujourd'hui les trois croix du calvaire au milieu d'un complexe de petits édifices rappelant des monuments de Jérusalem et de la Terre sainte.

Plus heureux, les paroissiens de Noyal-Muzillac parvinrent, au cours de la mission de 1761, "à planter une croix et un calvaire que les missionnaires montfortains déclarèrent magnifique".

Mais c'est surtout à partir de la Restauration que se multiplièrent les croix de mission. Elles étaient érigées soit dans le cimetière, tout contre l'église, soit à l'une des entrées du bourg. Lors des missions décennales, le Christ était descendu, s'il en était besoin restauré et repeint, avant d'être porté en procession et de nouveau hissé sur la croix au cours d'une cérémonie grandiose.

Dates et inscriptions

Un certain nombre de croix portent des dates et des inscriptions difficiles à lire, plus difficiles encore à interpréter. Ces dates sont, en effet, plus souvent celles d'une restauration que celles de l'érection du monument. D'autre part elles peuvent convenir à un élément de la croix mais pas à son ensemble. Il faut donc les manier avec beaucoup de circonspection.

La date la plus ancienne se lit sur la haute croix de Bellon (Péaule) où le soubassement porte le millésime 1542. Mais on lui a ajouté ceux de 1778 et de 1895 qui signifient qu'elle a connu d'importantes restaurations. L'ancienne croix de Liniac (Noyal-Muzillac) remontait à 1582 et celle de la lande de Kerdréan, tombée en 1890, à 1591. Sur la croix de Kerballo (Noyal-Muzillac), restaurée en 1920, était inscrite la date de 15(9)2. De même sur le soubassement de celle de Kerolay-Kermestre (Marzan) on distingue, de face, les lettres S : O L, du côté gauche 159(2) mais au dos 1863. Ces indications suffirent pour prouver qu'au XVI^e siècle on a érigé de nombreuses croix.

Pour le siècle suivant, les renseignements ne sont guère plus abondants. Sur l'assise supérieure du soubassement de la croix de Keraudec-Mangouret (Marzan) se lit la date de 1635. La croix voisine de la chapelle Saint-André (Péaule) est marquée 1668 (ou 1658). A cette même époque était recteur d'Arzal + CORRIGNAN dont le nom est inscrit sur la croix, route de Vieille-Roche. Au carrefour de Kergourden (Marzan) la croix porte les dates de 1696 sur le soubassement et de 1802 au pied du fût.

Le XVIII^e siècle se montre un peu plus riche. A la suite de l'inscription "LA + DE KERHO" (Péaule) se lit la date de 1714. On note 1728 sur celle de l'étang de Pommin (Noyal-Muzillac) et 1731 à Bourgerel (Arzal) avec les lettres "F. LORV.". La croix de Kerbreton (Péaule) a été



*Péaule - Croix de Kerho.
Bois Jolivet - 1714.*



*Noyal-Muzillac.
Croix du Moulin de Pommin.*

érigée en avril 1734 et, sur celle qui se dresse à la sortie du nouveau cimetière de Muzillac, on croit pouvoir deviner 1740. La croix à panneau, au nord de l'église de Noyal-Muzillac, porte les deux dates de 1760 et 180(5) : or elle est manifestement beaucoup plus ancienne. Dans la même paroisse, celle de Bossignan-Brangolo a été restaurée en 1767 : elle est donc antérieure à cette date. La base de la croix de Teno-Kersouchart (Marzan) est datée de 1765, la "croix de la Folie" à Damgan, 1774, et la croix LE BOT à Arzal, 1776. On croit pouvoir lire sur celle de Lionne (Ambon) 1789 et, ce qui paraît surprenant, sur une autre à Bourg-Paul (Muzillac) 1792.

On n'aura pas manqué de remarquer, à plusieurs reprises, en deuxième position, des dates de la première décennie du XIX^e siècle. On ne peut s'empêcher de les mettre en relation avec les événements de la Révolution où tant de croix furent renversées ou brisées mais relevées et restaurées dès la reprise du culte. A Marzan, la croix au bas du bourg et

celle de Miquel sont aussi toutes deux datées de 1805 et le maire d'Arzal, François Demon, en érigea une à la Forge de la Lande, en 1806.

A partir du XIX^e siècle les dates se multiplient sur les nombreuses croix érigées notamment à l'occasion des missions. La croix des Buttes (Noyal-Muzillac) remonte à 1829 et le calvaire de Pontchalland à 1845. Les croix de moindre importance abondent gravées d'une ou de plusieurs dates. A Noyal-Muzillac, au moins quatorze furent bénites entre 1919 et 1923, à l'occasion de la mission mais aussi en souvenir de victimes de la guerre.

C'est l'époque du transfert des cimetières qui reçoivent de nouvelles croix. Certaines sont dédiées aux morts de la guerre comme à Arzal (1921), à Billiers (1921), à Marzan.

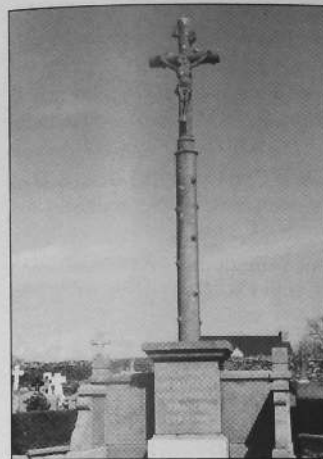
En bordure de la voie rapide, la croix de Kergalin (Péaule) a été érigée en souvenir du massacre de plusieurs personnes par les Allemands en août 1944.



Arzal - Croix du cimetière.



Péaule - Croix de Kergalin.



Marzan - Cimetière.



Muzillac - Croix centrale du nouveau cimetière.

Les diverses parties de la croix

Au fil des siècles s'est dégagé un canon selon lequel sont bâties les croix modernes. Elles se composent :

- d'une plate-forme d'un ou plusieurs degrés sur laquelle le monument est assis ;
- d'un soubassement de forme carrée ou rectangulaire, plus ou moins élevé. Il comporte souvent une plinthe à la base et, à son sommet une table, ordinairement débordante et moulurée sur son pourtour ;
- d'un socle dans lequel est plantée la croix proprement dite. Rectangulaire ou carré, il revêt plus ou moins d'importance et ses arêtes supérieures sont abattues ou arrondies ;
- d'un fût de hauteur variable, de section carrée ou plus rarement circulaire. Les arêtes sont souvent largement abattues jusqu'à lui donner

une forme octogonale. Certaines croix présentent des écots, comme des vestiges de branches coupées, que l'on a parfois assimilé aux bubons de la peste ;

- d'une traverse, appelée aussi croisillon, de même section que le fût et dont les bras se terminent parfois par des boules ou des pointes de diamant.

A la croisée, quand il existe, est fixé le Christ avec, au-dessus de sa tête le titulus où s'inscrivent les lettres INRI (Jésus de Nazareth, roi des Juifs).

Les croix à double traverse comme celle de Bellon (Péaule) ou à consoles comme à la Cour de Marzan sont exceptionnelles, cette dernière imitée des croix finistériennes du XVI^e siècle.

Quelques types de croix

Les croix gravées

En Bretagne, les croix qui semblent les plus anciennes ont été gravées sur des stèles. Ce type n'est pas représenté dans le Pays de Muzillac, à moins qu'on ne le reconnaisse dans deux pierres du Temple de Fescal qui selon la tradition appartenaient à des tombes anciennes. Sur deux blocs dressés, soigneusement taillés en forme d'arc-brisé, avec à leur sommet un bouton, se détachent en léger relief, deux croix plates dont les bras et la tête sont pattés.



Péaule - Le Temple, une des deux stèles.

Les croix plantées à même le sol

Certaines croix anciennes sont plantées directement dans la roche ou en tout cas dans un socle



Damgan - Croix de la pointe de Kervoyal.



Péaule - Sur la route de Théra.

enfoui en terre et comptent parmi les plus anciennes. La croix de Saint-Mamert (Ambon) appartient à cette catégorie. Monolithique, à peine dégrossie, les bras courts et légèrement pattés, elle s'élance vers le ciel. La croix de Keribiau (Lauzach) lui ressemble et ses bras s'élargissent un peu plus. Sur le placître de La Clarté (Lauzach), *Kroez en Arbont* se présente désormais en deux éléments, à la suite sans doute d'une brisure, car elle gisait dans le fossé, au bord de la route de Nantes. Dans une propriété privée, à la pointe de Kervoyal (Damgan) se voit une croix monolithique, plus petite, plus épaisse, aux bras relevés. Son socle sans doute lui appartient mais elle a été déplacée. Toutes ces croix doivent remonter au Moyen-Age. Au bord de la route de Théra (Péaule) s'élève aussi une croix monolithique mais plus travaillée qui doit être plus récente.

D'autres croix, plus petites, peuvent prétendre à une grande ancienneté. Au Hinzal (Muzillac) s'enfonce dans un socle circulaire, qui n'est sans doute pas d'origine, une croix aux bras nettement pattés. Selon Le Pennuizic, elle aurait appartenu primitivement à un couple de croix



Muzillac - Croix à Hinzal.



Le Guerno - Croix près de Branféré.

jumelles dotées d'un socle unique à L'Elveno (Noyal-Muzillac). Plus haute, plus massive, les bras courts, une ancienne croix borde la route, au nord du Guerno, et une autre, au voisinage de Saudiern (Le Guerno), émerge à peine de terre avec ses bras qui vont en se rétrécissant.

Difficile de classer, la petite "Kroez er beleg" de Damgan avec son socle brut et son bras mutilé. On est tenté de lui comparer la croix du Gouët à Penerf, mais certainement écourtée, d'une taille plus régulière et marquée d'une large croix grecque.

Deux croix exceptionnelles

Deux croix tranchent sur toutes les autres par leur hauteur exceptionnelle. Celle de Bellon (Péaule) se compose d'un emmarchement de trois degrés, d'un socle rectangulaire à table débordante, d'un haut fût barré de deux traverses et garni d'écots. Entre les deux traverses, deux cartouches sont gravés l'un du monogramme du Christ, l'autre de celui de la Vierge. Au-dessous du croisillon inférieur, un troisième porte, en capitales romaines la devise : *A MES AFFAIRES DIEU Y SOIT* et un écu : au

1 et 4 à une fleur de lys, au 2 et 3 à une merlette.

Malheureusement, cette croix a été renversée à plusieurs reprises par les intempéries et a sans doute été modifiée. Sur le socle, on lit FAIT EN 1542, ce qui nous rapporte à l'époque où Pierre Danielo, l'archidiacre de Vannes, était doyen de Péaule. De l'autre côté, la date de 1778, à en juger par ses caractères, est certainement authentique. Elle est enveloppée par l'inscription *RELEVE PAR FOISE (Françoise) ROSALIE LE MAUFF 1895*. La devise "*A mes affaires Dieu soit*" serait celle des Le Mauff de Kerdudal et sans doute le blason.



Péaule - Croix de Bellon.

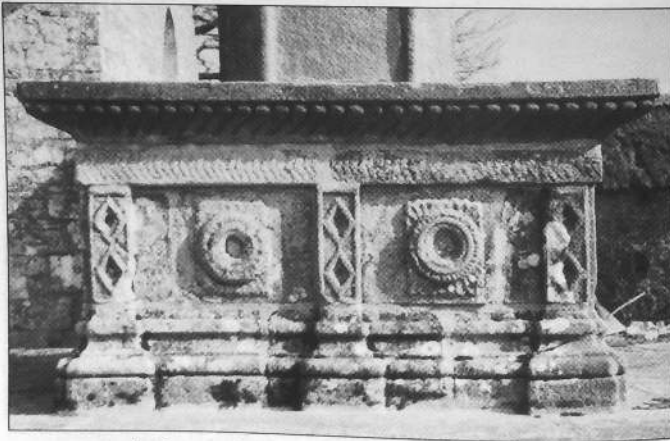


Péaule - Base de la croix de Bellon.



Le Guerno - Croix près de l'église.

L'autre croix se trouve, au voisinage de l'église, dans l'ancien cimetière du Guerno. Elle n'a pas connu moins de malheurs, toujours en raison de sa sveltesse et de son élévation. A l'origine, elle se dressait sur un perron qui ne comptait pas moins de douze degrés : ils ont été réduits à cinq. Le puissant soubassement rectangulaire comporte une plinthe et une table moulurée sur son pourtour. Des compartiments rectangulaires divisent la surface plane des quatre côtés. Sur le devant, ils sont délimités par des pilastres sculptés de losanges, caractéristiques de la fin du XVI^e siècle. En outre, ils s'ornent de couronnes inscrites à



Le Guerno - Soubassement de la croix près de l'église.

l'intérieur d'un cadre de feuillage. La table supporte un dé aux angles abattus et encadré de tores. Le fût, carré à la base, s'élève ensuite en une mince colonne cannelée et porte la croix par l'intermédiaire d'un chapiteau, tous deux rapportés, si bien qu'on ne connaît pas son aspect primitif.

Selon le recteur Jarno, la croix terminale "avec un Christ hideux", au XIX^e siècle, tomba sur l'église et se brisa. Ce n'est qu'en 1889 qu'elle sera remplacée par la croix actuelle en kersanton qui porte bien la marque d'Yves Hernot de Lannion. Le Christ, parfaitement modelé, se détache en ronde-bosse sur le croisillon dont les branches se terminent en forme de couronne. En 1962, la grande croix fut encore renversée et endommagée et ce n'est que récemment qu'elle a été restaurée. En dépit de ces accidents successifs, elle s'impose par ses dimensions et par sa qualité.

Croix à personnages

Les grands calvaires du XV^e et du XVI^e siècle comportaient, autour de la croix du Christ, une foule de personnages qui avaient compté parmi les acteurs de la Passion. Les petits calvaires ne présentent plus que la Vierge et saint Jean au pied de la croix. C'est le cas des croix à panneau assez fréquentes dans le Morbihan.

Au Pays de Muzillac, on n'en connaît qu'une, sur la place, au nord de l'église de Noyal. On serait tenté de lui reconnaître une date assez tardive en raison du sommet cintré du panneau mais au dos figure un beau trilobe qui autorise à la remonter au XVI^e siècle. Le modelé des personnages, sculptés en réserve est plutôt fruste. Le Christ, les bras étendus, est fixé à une croix plate, les pieds sont cloués l'un sur l'autre. Sous les branches de la croix, la



Noyal-Muzillac
Croix à panneau près de l'église.

Vierge joint les mains et saint Jean se soutient la tête. Au dos, dans le trilobe apparaît une Vierge à l'Enfant. Le panneau repose sur une courte colonne plantée dans un dé orné, sur ses faces, à l'intérieur d'un cadre carré, de lignes courbes. Le soubassement a été restauré en 1760 et en 1865.

Bien que postérieure, la croix de Pouran (Marzan) montre d'un côté le Christ et de l'autre la Vierge, l'ensemble sculpté dans la même masse. Le Christ penche la tête à droite et fléchit légèrement les genoux pour permettre aux pieds de se croiser. Plus bas se détache, en relief, un calice à gros nœud. Debout sur un socle mouluré, la Vierge enveloppée d'un voile et de son manteau joint les mains. Elle s'abrite sous une sorte d'auvent ovale. C'est assurément une des plus belles croix de la région. Le fût et les bras sont de section octogonale et le socle arrondi dans sa partie supérieure, repose sur une table sans doute plus récente qui déborde le soubassement carré en gros appareil.



Marzan - Croix de Pouran.



Marzan
Croix de Pouran : Piéta du revers.



Muzillac - Près du nouveau cimetière, à gauche de l'entrée.



Noyal-Muzillac - Croix de Guer.

Sur une troisième croix, plantée en terre à la sortie du nouveau cimetière de Muzillac, on devine à peine, au pied du Christ, un personnage agenouillé. Les angles rentrants du croisillon s'arrondissent en courbes. On croit deviner la date de 1740 qui apparaît comme bien tardive. La petite croix du Cerf (Arzal) adopte semblable courbe aux angles supérieurs de la traverse.

La croix de Guer (Noyal-Muzillac) a été relevée et restaurée en 1920 et le soubassement porte bien la marque de cette époque mais la croix de section circulaire pourrait bien remonter au XVI^e siècle. Le Christ fait saillie en haut-relief, la tête abritée sous un auvent semi-circulaire appliqué directement sur la couronne d'épines. Les bras relevés sont extrêmement réduits et le torse, le thorax bien marqué, s'étire au-dessus du perizonium à plis. Les pieds chevauchent l'un sur l'autre.

Faut-il en rapprocher la croix de Trévelo (Péaule), au bord de la route de Questembert ? De section circulaire, elle porte un Christ assez informe et elle a cette particularité d'être montée sur un soubassement cylindrique à plinthe et table moulurées. De section circulaire aussi, la croix à la sortie du Guerno, vers Noyal.

Le crucifix de pierre, placé actuellement dans l'église d'Arzal, en arrière du maître-autel présente des caractères d'ancienneté relative. Il provient d'une croix de la paroisse qui a connu plusieurs déplacements. En haut-relief, la tête presque droite, le Christ étend les bras proches de l'horizontale sur le croisillon. Le thorax est bien dessiné et le linge présente des plis parallèles au-dessus des jambes dont les pieds juxtaposés semblent mutilés.

La haute croix octogonale de Lantiern (Arzal), plantée dans un socle à même le sol, s'anime d'un Christ assez fruste. Celle de la chapelle Saint-André (Péaule) date de 1668. Octogonale aussi, elle se compose de tous les éléments devenus désormais classiques et le



Péaule - Croix de Trévelo.



Arzal - Croix de pierre au fond du chœur.



Péaule - Croix de la chapelle Saint-André, socle daté de 1668.



Noyal-Muzillac - Croix de Bossignan-Brangolo.

Christ ressort, les bras horizontaux. Celui de la croix de Kerbiais a une tête ovale encadrée de sa chevelure mais un corps fluet et des jambes étriquées. Il pourrait bien être plus ancien que la date de 1811 qui lui est assignée. A Bossignan-Brangolo (Noyal-Muzillac), presque droit, il relève les bras, tout comme celui de Billion (Ambon) dont les pieds sont nettement juxtaposés et celui du Scloff rongé par l'érosion. La croix de Kergour (Arzal) est simplement chanfreinée. Cependant la date de 1888 qu'elle porte est manifestement trop tardive car le Christ se détache nettement la tête penchée en avant. Celui de la croix de Pommin (Noyal-Muzillac), presque informe, semble reposer ses pieds sur une sorte de globe. Le corps est bien droit et les bras se relèvent de chaque côté de la tête. Il est fixé à une croix plate de section rectangulaire.

Avec la croix de Miquel (Marzan), l'effigie du Christ se caractérise par sa position frontale et l'horizontalité de ses bras. Ici, il fléchit encore



Marzan - Croix de Miquel.



Arzal - Croix de Bourgerel.



Arzal - La croix Le Bot, 1776.



Péaule - Croix à ailerons.

un peu les genoux. Il est sans doute antérieur à la date de 1805 inscrite sur le soubassement. La croix de Kerho (Péaule), elle, est bien datée de 1714. Complète de son emmarchement, de son soubassement carré, de la table qui a sans doute été renouvelée, elle porte haut, sur son fût aux arêtes abattues, l'image du Christ. Un peu moins élevée, la croix de Bourgerel (Arzal), datée de 1731, présente des caractéristiques assez semblables. Les pieds du Christ se courbent en rotation vers l'intérieur. Toujours à Arzal, la croix Le Bot de 1776, beaucoup plus courte, voit son Christ se styliser à l'extrême. Près de Rinsquivy (Le Guerno), ce n'est pratiquement plus qu'une forme géométrique. Il s'étoffe un peu dans une croix de Péaule, aux arêtes vives et au socle accosté de sortes d'ailerons. On parvient sans doute au XIX^e siècle.

Les croix à symboles

Sur certaines croix figurent des symboles, la plupart chrétiens mais aussi d'autres qui sont profanes. La croix mutilée du Rohel (Noyal-Muzillac) présente en léger relief une croix à double traverse, pourvue, semble-t-il, d'une embase. Nous avons déjà signalé la croix grecque gravée sur le tronçon de croix du Gouet (Penerf). Sur la croix de 1805, face à la fontaine de Marzan, une croix latine s'inscrit en léger relief sur le fût et la traverse. La croisée de la croix de Lionne (Ambon) est creusée d'une petite croix.

Les croix de la paroisse de Noyal, marquées de cinq trous en souvenir des cinq plaies de Christ semblent avoir disparu. Mais celle de Bodevran présente, au-dessus d'une petite croix en relief, cinq boules qui peuvent avoir la même signification.

Le calice rappelle sans doute que la croix a été érigée à l'initiative d'un prêtre. Il figure aux pieds



Penerf - Croix du Gouet.



Marzan - Croix du bourg.



Ambon - Croix de Lionne.



Noyal-Muzillac - Croix de Bodevrin.



Le Guerno - Croix de Rinsquivy.



Marzan - Croix de Penhap, ostensor gravé.



Muzillac - Croix de Pouldrehuen.

des christs de Pouran (Marzan) et de Rinsquivy (Le Guerno). Sur la plaque de marbre apposée au socle de la croix de Cromenach (Ambon) se détache, en léger relief, un calice surmonté de l'hostie. L'ostensor représenté sur la croix de Penhap (Marzan) est tout à fait exceptionnel. Les cœurs relevés sur les croix de Saint-Michel (Lauzach), de Pouldrehuen (Muzillac) et, au voisinage de l'ancien cimetière de Muzillac, doivent se rapporter à la période révolutionnaire. Toujours à Muzillac, un monogramme du Christ marque la croix à l'entrée du cimetière ainsi que celle de Malsaha. A Arzal, une petite niche est creusée dans le fût de la croix voisine du presbytère.



Muzillac - Dans le nouveau cimetière, à droite à l'entrée.



Arzal - Près du presbytère.



Ambon - Croix de Brouel.



Muzillac - Croix de carrefour, près de Saint-Vincent.



Marzan - Croix de Kermestre.

D'autres emblèmes sont profanes. Sur la vieille croix de Brouel (Ambon) ressort à peine une épée tandis qu'au pied de la croix voisine de Saint-Vincent (Muzillac), un bloc est grossièrement sculpté de ce qui semble être un écu seigneurial. Sur le socle du XVI^e siècle de la petite croix de Kermestre (Marzan) apparaît, taillé en réserve, un objet triangulaire suspendu à un anneau et que jusqu'ici on n'a pas identifié.

Les croix nues

A partir du XVIII^e siècle et sans doute déjà avant, le Christ disparaît et ne reste plus que la croix nue. Ce type est le plus fréquent, le plus abondant au point qu'il est difficile d'y introduire un classement.

Croix octogonales

Certaines de ces croix ont les arêtes largement abattues et tendent ainsi vers l'octogone. La petite croix de la Folie, à Damgan, dressée sur son soubassement rectangulaire porte la date de 1774. A l'entrée de la rue du Pré de la Croix à Muzillac, surélevée sur un haut soubassement, la croix est datée de 1792. Celle de la pointe du Bil (Penerf) paraît bien petite en regard du massif rectangulaire qui la porte. Au Parc (Marzan), l'un des bras est mutilé. A la sortie de Péaule par la D 20, la croix



Damgan - Croix de la Folie.



Marzan - Croix du Parc, route de Caden.

s'élève, régulière, composée de tous les éléments habituels. Il en est de même pour la croix de Boluan-Villeneuve (Péaule) tandis que celle de Betahon (Ambon) doit se contenter d'un bâti en moellons. Ce ne sont là que quelques exemples car leur production a continué pratiquement jusqu'à nos jours, comme en témoigne la croix de Saint-Leufroy (Péaule) de 1937.

Croix aux arêtes abattues

D'autres croix sont simplement chanfreinées mais certaines peuvent être anciennes comme celle de Kerodet aux angles adoucis. Au Temple de Fescal, elle est directement plantée dans le talus et amputée d'un bras. Ce type semble avoir été adopté lors des restaurations qui ont suivi la Révolution. La belle croix du Grand Duc, près de Kergorden (Marzan) érigée en 1696, porte au pied du nouveau fût la date de 1802, et une autre, toujours à Marzan, est marquée 1805. A Cambon (Ambon), la croix aux bras courts est plus ancienne que son soubassement de



Marzan - Croix de Kerodet.



Péaule - Croix du Temple de Fescal.



Marzan - Croix du Grand Duc près de Kergorden.

moellons et celle du Petit-Carné (Muzillac) serait bien régulière si elle n'avait perdu une partie d'un de ses bras. Face à la mairie de Lauzach, une croix bien complète se détache sur le feuillage vert, au lieu qu'à Tréluban, elle s'adosse au pignon d'une maison. Haute et svelte s'élève une grande croix, en Penerf, à l'entrée de la route du Len, comme celle qui se voit dans le bourg de Noyal, devant le mur du Vieux Couvent. En dépit de son soubassement ancien, la croix de la Ville-au-Vent (Arzal) paraît bien récente.



Ambon - Croix de Cambon.

Croix aux arêtes vives

On ne sait de quand date la croix de Malsaha (Muzillac) qui se distingue de toutes les autres. Elle se compose d'une assise qui porte le soubassement carré coiffé d'une table débordante moulurée. Ici intervient un élément nouveau : une haute pile à base et chapiteau géométriques sur laquelle se dresse la croix nue aux arêtes vives. Bien proportionnée, elle ne manque pas d'élégance.

Déjà la petite croix, datée de 1869 et plantée actuellement sur le mur du presbytère a des arêtes franches et, à mesure que l'on entre dans le XX^e siècle, les formes deviennent plus géométriques. La "Croix Cagna" (Péaule) s'élevait, épaisse et patinée, avant qu'on ne l'ait sérieusement rajeunie. Celle du Goh-Velin, dite aussi de Kervoyal (Damgan) rétablie, en 1904, à l'occasion du jubilé, a des formes strictement géométriques comme c'est le cas aussi de celle de Kercadio (Péaule), relevée en 1910 par la famille Le Bourg. Celle du carrefour de Lannerhan (Noyal-Muzillac) n'a rien à leur envier pas plus que celle du carrefour



Muzillac - Croix de Malsaha.



Péaule - Croix de Kercadio, 1910.



Péaule - Croix de Clamart, 1874, Mission 1933.



Marzan - Croix de Teno-Kersouchard.

de Murin (Noyal-Muzillac). Elles appartiennent à cette série de croix érigée dans la paroisse de Noyal-Muzillac au lendemain de la première guerre mondiale. Celle de Bourgerel n'a pas été polie et il en est peut-être mieux ainsi pour capter la lumière.

Même rigidité dans la croix des "Frères Jehanno de Kerizan" (Le Guerno) élevée en 1930. Si la croix de Clamart (Péaule) porte sur son soubassement la date de 1874, le fût se rapporte à la mission de 1933 dont mention est faite sur son socle. La dernière en date est sans doute celle qui a été érigée à Kerolin (Péaule), en 1945 à la mémoire des victimes du massacre perpétré par les Allemands en août 1944. La disgrâce de ce type de croix fut complète quand, comme au Teno-Kersouchard (Marzan) sur un soubassement de 1765, on dressa une croix de ciment.

Dans les nouveaux cimetières, plusieurs croix furent bâties avec aussi des arêtes franches, mais leur plus grande élévation et de meilleures proportions leur donnent une certaine noblesse. C'est le cas

à Penerf où le soubassement est fait de moellons dégrossis et à Muzillac où il comporte un bossage.

Au lendemain de la guerre 1914-18, certaines croix firent office de monument aux morts. A l'angle du chœur de Billiers s'élève une croix aux formes assez complexes : sur une assise de pierre, le soubassement en tronc de pyramide présente la plaque en métal du mémorial ; sur la table débordante, le socle mouluré forme la base de la croix aux arêtes abattues sauf aux extrémités des branches. Plus simple, la croix du cimetière d'Arzal se dresse sur un soubassement carré, et porte un Christ de métal comme celui qui est attaché à la croix de Landrezac (Damgan). Très différente est la croix du cimetière de Marzan. L'inscription se détache en lettres d'or sur le soubassement carré et le fût s'élève, circulaire, garni d'écots comme un tronc d'arbre et porte très haut la croix proprement dite avec un Christ en relief qui paraît bien appartenir à l'atelier Hernot de Lannion.

C'est cet atelier qui avait fourni, en 1902, la croix qui s'élève à l'entrée de l'allée du château de la Cour de Marzan. Imitant les croix bretonnes du *xv^e* siècle, elle comporte un emmarchement de trois degrés, un socle rectangulaire, un fût polygonal et au sommet le crucifix avec le Christ en ronde bosse. Plus bas que la traverse, deux consoles soutiennent les statues de la Vierge et de saint Jean et, entre elles s'affichent les armes de la famille de Pontbriand. L'ensemble est taillé dans la pierre de Kersanton.

Les grandes croix de mission

A partir de la Restauration, la pratique des missions décennales s'amplifia et donna lieu à l'érection de croix monumentales qui parfois s'apparentent à d'authentiques calvaires.



Marzan - Croix de la Cour de Marzan.

Ordinairement ces croix se composaient d'un soubassement en forme d'autel galbé, taillé sur le modèle de ceux qui existaient dans les églises et d'une haute croix de bois à laquelle était cloué un grand Christ en ronde bosse, souvent très expressif. C'est à un monument de ce genre qu'appartenait sans doute, à Lauzach, le soubassement qui a été incorporé à la croix bâtie au carrefour de la route de Noyal-Muzillac et le Christ a trouvé refuge dans l'église. Il n'est pas impossible que de tels autels de pierre aient été aussi utilisés dans la construction des croix monumentales. Celui de la croix de mission d'Arzal, d'inspiration plutôt Empire, a été transporté au voisinage de la chapelle de Lantiern, où il a perdu sa croix de bois mais conserve plusieurs inscriptions relatives aux missions prêchées dans la paroisse.

La particularité de la région de Muzillac, c'est d'avoir érigé des constructions imposantes par leurs dimensions. La plus ancienne est celle des Buttes à Noyal-Muzillac qui se ressent encore des influences du style Louis XV et porte la date de 1829. Deux volées d'escaliers



Noyal-Muzillac - Calvaire des Buttes.

courbes donnent accès à la plate-forme surélevée. L'ensemble du monument est clos par un muret ponctué à plusieurs reprises de piles carrées surmontées d'une petite croix de pierre. Entre les deux escaliers, dans le mur, est ménagée une niche bordée de pilastres qui soutiennent une corniche. Elle abrite une statue de la Vierge. Sur la plate-forme, la haute croix est plantée dans un soubassement. La croix de mission de Péaule, devant la chapelle Saint-Michel, adopte, à peu de chose près, la même composition. Au lieu de croix, les piles sont surmontées de sortes de pinacles et la niche paraît provenir d'une construction plus ancienne ; elle s'encadre de deux colonnes à chapiteau feuillagé et un fronton courbe la surmonte.



Péaule - Croix à la sortie du bourg.

La croix de Pontchaland à Muzillac mérite le titre de calvaire. Ici, on accède à la plate-forme circulaire par un escalier unique au milieu de la façade, au-dessus de laquelle s'élèvent quatre piles, reliées entre elles, deux à deux, par une balustrade gothique. Elle a été édifiée en 1845 par



Muzillac - Le calvaire de Pontchaland (ancien état).



Muzillac - Le calvaire de Pontchaland.

l'abbé Le Toullec. Dans le soubassement en forme d'autel galbé était plantée la haute croix de bois et deux autres s'élevaient sur les piles extérieures. Plusieurs personnages prenaient place en divers points du monument. Au sommet des piles qui encadraient l'escalier se tenaient les statues de la Vierge et de saint Jean. Les niches de la façade abritaient l'une, le Centurion avec la devise CREDIT, *il a cru*, l'autre Marie-Madeleine : DILEXIT, *elle a aimé*. Le soubassement-autel porte les inscriptions MORSUS INFERNI, MORS MORTIS et REX GLORIÆ : *Morsure de l'Enfer, Mort de la mort et Roi de gloire*. En arrière trois anges symbolisaient la Résignation, la Prière et l'Espérance.

La nouvelle croix de mission d'Arzal a été édifée en 1892 par le recteur Cadio. Plus modeste et plus géométrique, elle adopte cependant le même dispositif. Deux escaliers droits, encadrés de piles carrées à leur départ, montent vers la plate-forme cernée d'un muret sur lequel



Arzal - Croix de Mission, 1892.



Damgan - Croix de Kertamic.

croix se dresse sur un soubassement rectangulaire peint en blanc.

Bien que la croix de l'école Saint-Gildas ait été restaurée, à plusieurs reprises, à l'occasion des missions, c'est la croix de Kertamic qui était destinée à en garder le souvenir. Elle est d'un modèle analogue aux autres : large escalier de façade, murets surmontés des piles carrées amorties par des pinacles à boule. Sur le soubassement rectangulaire en appareil avec plinthe et table moulurée se hisse la haute croix.

Il n'est pas sûr que la croix du bourg de Billiers se rapporte à une mission précise mais elle a adopté les caractères des précédentes.

s'élèvent au fond, deux autres piles. Une balustrade relie les deux escaliers. Tout cet ensemble est construit en belles pierres de taille. Sur l'estrade, un haut soubassement carré et un socle polygonal portent la croix.

A Damgan, la croix de mission, dont la construction fut décidée en 1889, a été inaugurée en 1891. Moins surélevée que les précédentes, la plate-forme dessine une enceinte carrée, avec, en avant, deux emmarchements latéraux bordés de courtes piles couronnées de boules de métal. La



Billiers - Croix du bourg.

L'escalier s'élargit à toute la façade entre les deux piles carrées. Sur la plate-forme est posé l'autel de pierre profondément galbé dans lequel est plantée directement la croix. Ce monument, construit en 1912, est dû à la générosité de la famille Le Masne.

Toutes ont connu bien des malheurs et des dégradations, en raison de leur vulnérabilité mais aussi de la malice des hommes. Les croix de bois pourrissaient d'humidité. Celle des Buttes (Noyal-Muzillac) d'une hauteur démesurée a été remplacée par une croix de ciment à laquelle est attachée un Christ de métal. A Péaule, aux éléments primitifs se sont substitués un fût en ciment et un Christ de fonte. Parmi tous les autres, le grand calvaire de Pontchalland apparaît comme le plus désolé, bien qu'il ait été restauré en 1894 et en 1957. Les croix des deux larrons ont disparu ; celle du Christ et le Christ lui-même ont été refaits en fonte ; toutes les statues de pierre blanche ont été brisées et leurs débris s'entassaient au fond du jardin du presbytère. Il ne reste plus que le squelette de ce riche monument. A Damgan, la croix est en ciment et les peintures du Christ, du soubassement et des boules des piles ne sont pas des plus heureuses. La croix monolithique d'Arzal demeure nue ; celle de Billiers, renversée par la tempête en 1947, a été refaite en ciment, tout comme celle de Kertamic (Marzan) dont le Christ a été remplacé à l'occasion de la mission de 1948. Noyal-Muzillac s'était dotée, en 1909, d'une seconde croix de mission, dite "croix des Rays ou des Roys", dans le même style que les autres mais en plus petit : plate-forme peu élevée, escalier frontal, piles et muret sur le pourtour. Ce monument a été restauré en 1929 et, si la croix porte un Christ de métal, elle-même, du moins, a été taillée dans le granit.

*
**

Le Pays de Muzillac a tout lieu de s'enorgueillir du nombre impressionnant de croix de granit qu'il possède, de tous âges et de formes variées. C'est la preuve que la dévotion populaire s'était concentrée sur le plus profond mystère de la foi chrétienne et son espérance était fondée sur la Passion et la Mort du Christ dont la croix est le symbole. Aussi le Pays de Muzillac est-il en droit de s'appliquer ce que Ralph Parrot chantait du "calvaire" breton :



Noyal-Muzillac - Croix des Rays ou des Roys au bas du bourg.

Près du chemin, dans le hameau,
Sur les rivages,
Tel un arbre de vie
Aux rameaux protecteurs,
Né du ciseau naïf
Des ancêtres sculpteurs,
Il s'intègre, en Arvor,
A tous les paysages

.....
Chaque sol est fécond
Suivant son caractère :

Si la Beauce a le blé,
L'Alsace, le sapin,
Le Causse, sa broussaille
Et l'Anjou le raisin,
La Bretagne est le champ
Qui porte le calvaire...

BIBLIOGRAPHIE

- MARSILLE (L.) dans le bulletin de la Société Polymatique du Morbihan :
 - Le menhir et le culte des pierres - 1936.
 - Vieilles croix de pierre du Morbihan - 1937.
 - Les croix de Vannes et de sa banlieue - 1942.
- GAUTHIER (J.-S.) - Croix et Calvaires de Bretagne - P, 1944.
- ROYER (E.) - Calvaires bretons - Edit. Gisserot, 1991.
- DANIGO (J.) - Les croix rurales dans "Eglises et chapelles au Royaume de Bignan" - Bannalec, 1993, p. 225-51 et passim dans les autres brochures de la série.
- CASTEL (Y.-P.) - En Bretagne. Croix et Calvaires. Minihi-Levenez - 1997.

POSTFACE

Au moment de déposer la plume, nous tenons à remercier tous ceux qui, au fil des années, nous ont aidé à réaliser la série des "Eglises et chapelles du Morbihan" :

- les conseillers généraux, les maires, le personnel des syndicats d'initiatives qui ont accueilli favorablement notre démarche et préfacé nos brochures ;

- les Archives départementales, la Conservation du Patrimoine mobilier, les Bâtiments de France où nous avons puisé l'essentiel de notre documentation écrite ou figurée ;

- nos confrères des paroisses qui nous ont reçu et mis à notre disposition les renseignements et documents en leur possession ;

- les membres des associations, qui, de plus en plus nombreuses et de plus en plus actives, s'efforcent, à la suite de Breiz Santel, de défendre, de protéger et de faire connaître les richesses du patrimoine morbihannais ;

- les photographes qui ont assuré un aspect essentiel de nos publications en donnant à voir ce que nous tentions d'expliquer, tout particulièrement Monsieur Jean-François Decker, Monsieur l'abbé Rouaud, Monsieur l'abbé Le Corguillé mais aussi Madame Bonniec et Messieurs Boulestreau et Trichard, trop tard connus grâce à Monsieur Philippot ;

- ceux qui se sont particulièrement dévoués à la diffusion des brochures : Monsieur Henri Maho et Monsieur l'abbé Guilloux pour le Pays de Baud, l'abbé Camille Le Brazidec pour le Pays de Lanvaux, Monsieur Caignard de Saint-Jean-Brévelay, Monsieur Étienne Le Bozec, le gardien de la chapelle Saint-Cado de Belz, Sœur Maryvonne Gru de Sainte-Anne d'Auray, et d'autre encore.

Notre reconnaissance va principalement à l'UMIVEM qui est à l'origine de ces recherches et de ces publications. Non content de nous

servir de conducteur, Monsieur Roger Borde faisait office de secrétaire-greffier, en consignait les descriptions que nous lui détaillions, au vu des monuments et de leur mobilier. Madame Borde, discrètement aidée par Mademoiselle Françoise Mosser, a dépensé des trésors d'ingéniosité pour se procurer les ressources nécessaires à l'édition des brochures, alors qu'au départ elle ne bénéficiait que de la contribution de l'ASOARM. Elle nous procurait en outre les services de son secrétariat : Madame Michèle Bordagaray puis Monsieur Yves Guillaumot ont soigneusement préparé la mise en page des textes avant qu'elle ne soit affinée et réalisée sur les presses de l'Imprimerie régionale de Bannalec.

A tous, Merci.

PETIT VOCABULAIRE DES TERMES TECHNIQUES

ABSIDE : extrémité de l'église, située normalement à l'est, et fermée par le mur du **chevet** qui peut être en demi-cercle, à plusieurs pans, ou droit (chevet plat).

AILERON : console latérale, souvent terminée en spirale.

AMORTISSEMENT : couronnement d'une construction qui va en s'amenuisant.

APPAREIL : manière dont sont taillées et assemblées les pierres.

ARCADE : élément d'architecture en forme de courbe, qui enjambe un vide. On la dit, selon les cas :

en plein cintre : la courbe dessine un demi-cercle ;

en arc brisé : quand elle est formée de deux courbes qui s'opposent ;

en anse de panier : la courbe est aplatie ;

en accolade : à double courbe et contre-courbe symétriques ;

segmentaire : la courbe se réduit à une portion d'arc-de-cercle.

ARCHITRAVE : poutre ou dalle reliant des supports entre eux.

ASTRAGALE : moulure qui couronne le fût d'une colonne.

BALUSTRE : colonnette de support ordinairement pansue. Alignés et réunis par une tablette, ils forment une **balustrade**.

BANDEAU : moulure plate de faible saillie.

BATIÈRE : construction à deux pentes opposées (en forme de bât).

BERCEAU : voûte en demi-cylindre. Lorsque deux quarts de cylindre s'opposent, on a un **berceau brisé**.

CAVET : moulure en creux, profilée en quart de cercle.

CHANCEL : clôture séparant la nef du haut de l'église.

CHANFREIN (ou biseau) : section plane obtenue en abattant une arête.

COLLATÉRAL : nef latérale appelée aussi bas-côté.

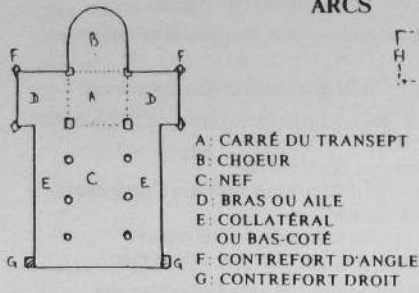
CONTREFORT : massif de maçonnerie construit en saillie sur le mur pour le renforcer. Il peut être **droit** (perpendiculaire) ou **oblique** (dans les angles).

CORNICHE : mouluration qui couronne le sommet d'une construction.

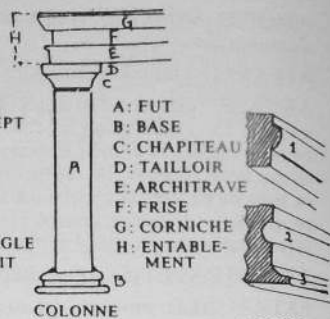
CRÉDENCE : cavité ménagée dans un mur, dotée d'une tablette pour recevoir les burettes et souvent d'un évier.



ARCS

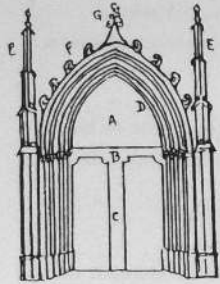


- A: CARRÉ DU TRANSEPT
- B: CHOEUR
- C: NEF
- D: BRAS OU AILE
- E: COLLATÉRAL OU BAS-COTÉ
- F: CONTREFORT D'ANGLE
- G: CONTREFORT DROIT

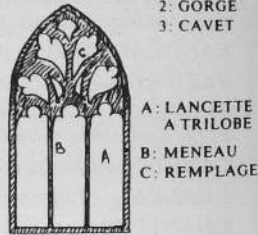


COLONNE

- 1: TORE
- 2: GORGE
- 3: CAVET



- A: TYMPAN
- B: LINTEAU
- C: TRUMEAU
- D: VOUSSURES
- E: PINACLE
- F: CROCHETS
- G: FLEURON



- A: LANCETTE A TRILOBE
- B: MENEAU
- C: REMPLAGE



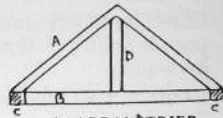
FRONTON TRIANGULAIRE



CURVILIGNE

SYNCOPE ou ROMPU

CHARPENTE



- A: ARBALÉTRIER
- B: ENTRAIT
- C: SABLIERE
- D: POINÇON

Croquis de L. ROUAUD

CROISILLON: traverse de la croix. Bras du transept.

DENTICULES: découpures rectangulaires ornant certaines corniches.

DOUBLEAU: arc transversal qui renforce la voûte en doublant son épaisseur.

EBRASEMENT: ouverture oblique d'une baie dans l'épaisseur du mur.

ENGAGÉE (colonne): demi-colonne émergeant d'une maçonnerie.

ENTABLEMENT: ensemble d'éléments horizontaux (architrave, frise et corniche) qui relient entre eux colonnes ou pilastres.

ENTRAIT: poutre transversale qui relie les sablières.

FLEURON: ornement en forme de bourgeon au sommet d'une accolade.

FRONTON: couronnement de forme triangulaire ou curviligne. On le dit **syncopé** quand il s'interrompt dans sa partie supérieure.

GABLE: faux pignon ornemental qui surmonte certaines baies.

GALBÉ (adj.): profilé en courbe et contre-courbe.

GORGE: moulure concave en demi-cercle.

LANTERNE: édicule en forme de tourelle couverte d'un petit dôme.

LARMIER: corniche au sommet du mur qui en écarte l'eau.

LINTEAU: traverse qui forme le haut d'une baie.

LONGÈRE: mur longitudinal d'un édifice. Le **pignon** en est le mur transversal.

MENEAU: montant de pierre qui divise une fenêtre en plusieurs formes ou compartiments.

MODILLON: petite console disposée sous un larmier ou un entablement.

OCULUS: petite baie de forme circulaire.

OGIVE: nervure diagonale, en arc brisé, qui sous-tend la voûte.

PIEDROIT: jambage ou montant vertical.

PILASTRE: élément d'architecture ou de décoration, de section rectangulaire ou polygonale, appliqué sur une surface.

PINACLE: couronnement pyramidal des contreforts ou des pilastres.

POINÇON: élément vertical de la charpente, perpendiculaire à l'entrait.

RAMPANT: bordure inclinée des pignons, des frontons et des gables.

REDENT: découpe qui dessine des lobes à l'intérieur d'un arc ou d'un soufflet.

REPLAGE: garniture de pierre ajourée dans l'arc des baies.

RINCEAU: motif ornemental formé d'une tige qui s'enroule et dont se détachent des rameaux.

SABLIÈRE: pièce de charpente qui repose sur longères.

SACRAIRE: armoire murale ménagée dans le mur de chevet pour abriter les vases et les livres sacrés.

SOUFFLET: motif du remplage en forme de cœur ou de flamme étirés.

TAILLOIR: tablette de pierre qui surmonte le chapiteau ou fait corps avec lui.

TAMBOUR: élément d'architecture cylindrique ou polygonal servant de soubassement à un dôme ou à une flèche.

TORE: moulure convexe en demi-cercle (boudin) ou en amande.

TRANSEPT: nef transversale perpendiculaire à la nef principale. Leur intersection forme le **carré** du transept.

TRILobe (ou **QUADRILobe**): découpe en forme de trèfle à trois (ou quatre) feuilles.

TRUMEAU: support qui divise l'ouverture du portail.

TYMPAN: espace compris à l'intérieur du fronton ou entre les arcs d'un portail ou d'une fenêtre.

VOLUTE: enroulement en forme de spirale.

VOUSSURE: nom donné aux arcades, souvent multiples et concentriques, qui couvrent l'embrasure du portail.

GÉNÉRAL

En Bretagne, on désigne sous ce nom l'assemblée générale qui gérait les affaires de la paroisse sous l'Ancien Régime. Elle se composait de membres de droit: le sénéchal, le procureur, le recteur et de membres recrutés parmi les anciens trésoriers (appelés encore fabriques ou marguilliers) censés représenter la saine et la majeure partie de la population. Le général nommait, tous les ans, deux fabriques chargés d'exécuter ses décisions et tenus de rendre compte de leur gestion.

Table des matières

Avant-propos.....	5	L'importance d'Ambon sous l'Ancien Régime.....	33
LAUZACH			
Les transformations de l'église.....	10	L'église Sainte-Julitte et Saint-Cyr.....	34
L'extérieur.....	12	L'intérieur de l'église.....	34
L'intérieur et son mobilier.....	13	La surcharge des chapelles extérieures.....	38
Chapelle Saint-Michel.....	17	Historique de la construction.....	41
Chapelle Notre-Dame de la Clarté.....	20	Le mobilier.....	44
Le pèlerinage.....	20	Chapelle de Brouel.....	47
L'architecture extérieure.....	22	Chapelle Saint-Mamert.....	51
L'intérieur de la chapelle.....	23	Chapelle de Cromenach.....	53
Au voisinage de la chapelle.....	26	Chapelle Sainte-Julitte.....	56
Le monument de Monsieur Noury.....	27	La chapelle de Bazvalan.....	57
AMBON			
La paroisse.....	29	DAMGAN	
Ses origines.....	29	L'église Notre-Dame de-Bonne-Nouvelle.....	62
Le prieuré-cure.....	31	La reconstruction.....	62
Chapelles et chapellenies.....	32	Une église très simple.....	65
		Chapelle de Kervoyal.....	67
		Ancienne chapelle de Saint-Guérin.....	70

